CHARLES BIETRY

LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1975

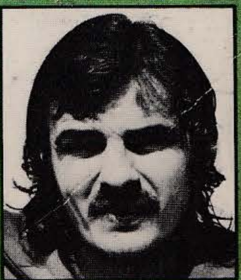
Préface de
JEAN-MICHEL LARQUÉ

2005 sports
SOLAR

GUILLOU


PELÉ


CHIESA


BERETA


KOVACS


CHARLES BIETRY

LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1975

Préface par

JEAN-MICHEL LARQUÉ

SOLAR


RTL
8

PRÉFACE

Merci les gars !

Le 11 décembre 1974, Georges Bereta, capitaine de Saint-Etienne et de l'équipe de France est transféré à Marseille. Quatre jours plus tard nous recevons les Girondins de Bordeaux. L'entraîneur, les autres joueurs et... Georges Bereta m'ont accordé toute leur confiance et je suis nommé capitaine, prenant la succession de ces noms prestigieux qu'ont été Domingo, Mekloufi ou Herbin.

Dans cette saison 75 que vous allez revivre au fil des pages et qui fut la plus belle qu'ait jamais vécue l'A.S. Saint-Etienne, ce brassard de capitaine a encore ajouté à mon bonheur et il restera comme l'un des épisodes les plus importants de ma carrière. Ce capitanat est une consécration.

Et puis, je me suis vu tellement critiqué, remis en question, qu'étant désormais porteur de responsabilités nouvelles, j'allais maintenant trouver de nombreuses occasions de confondre mes détracteurs, si tant est que cela soit possible en football.

Au moment de cette affaire Bereta qui fait la « une » des journaux spécialisés ou non, l'équipe stéphanoise est en tête du championnat et est qualifiée pour les quarts de finale de la coupe d'Europe. Cette compétition, la plus importante au niveau des clubs, n'a eu que de petits flirts avec les représentants français depuis l'époque rémoise, et l'A.S. Saint-Etienne même, souvent engagée, n'y a jamais brillé.

Pour parvenir à ces quarts de finale, nous avons dû affronter deux authentiques champions. Le Sporting Lisbonne d'abord avec Yazalde, un buteur en or et Damas un gardien agile comme un « gato ». Après une victoire logique à domicile grâce en particulier à un formidable Bereta, un match nul à Lisbonne, où Yazalde répond à Synaeghel, nous ouvre le chemin des huitièmes.

Hadjuk Split ensuite, champion de Yougoslavie, patrie de fameux footballeurs, est notre nouvel adversaire avec dans ses rangs huit internationaux. Première manche à l'extérieur. Curkovic nous a mis en garde : ce sera dur, très dur. En première mi-temps, bien que dominés, nous faisons jeu égal.

Un partout, malgré l'oubli de M. Babacan qui aurait dû siffler un penalty en notre faveur. A la reprise, le terrain transformé en piscine boueuse favorise la puissance de Bujlan, la vitesse de Surjak, l'accélération de Jerkovic. Quatre à un, c'est une sacrée raclée.

Que faire au match retour ? En premier lieu le gagner. C'est dans cet esprit que nous l'abordons et nous allons vivre des minutes inoubliables depuis ma reprise de volée qui ouvrira le score jusqu'au coup franc de Triantafilos qui le fermera pendant les prolongations.

Ce 5-1, cet exploit, est le plus beau jamais réalisé par un club français et rejoint celui des champions 69 vainqueurs 3-0 du Bayern. La France entière prend alors conscience que quelque chose a changé dans le football et tout le monde attendra avec impatience le verdict du tirage au sort. Ce sera Ruch Chorzow.

Relevant d'une entorse au genou, datant d'un match de championnat face à Lille, je suis à la tête de mes troupes pour affronter la formation polonaise après trois semaines de plâtre et quinze jours de rééducation. Ballottés, malmenés, surclassés pendant toute une mi-temps, nous regagnons les vestiaires avec un handicap de deux buts. L'affaire se présente mal et elle ne s'améliore pas quand dix secondes après le coup d'envoi de la deuxième mi-temps nous encaissons un troisième but sur penalty. Perdu au milieu d'un stade sinistre entouré de hauts fourneaux, je ne crains pas de dire qu'à ce moment-là j'ai eu très peur...

Les Polonais avaient-ils présumé de leurs forces ?

Petit à petit nous refaisons surface. Au cours de la première mi-temps j'avais adressé une volée qui s'était écrasée sur la transversale, mais à 30 minutes de la fin une seconde reprise de volée sera la bonne : déviation de la tête de « Tintin », frappe du gauche, 3-1, nous sommes moins ridicules.

J'ai le souffle court et les jambes lourdes. Depuis mon accident, c'est mon deuxième match de compétition et, aux alentours de la 70e minute, je quitte le terrain pour être remplacé par Santini.

Je récupère dans les vestiaires, allongé sur une table de massage. Dehors le match se poursuit et un employé du stade tente de me faire comprendre que quelque chose s'est passé sur le terrain. Il triture ses doigts et après quelques hésitations, je comprends. Trois à deux. Ouf ! Nous revenons de loin.

Déçus d'avoir été remontés de cette façon, les Polonais arrivent à Saint-Etienne avec un moral de vaincus. D'entrée Janvion assure la qualification mais ce n'est qu'à cinq minutes de la fin que le penalty d'Hervé Revelli nous libère totalement. L'aventure peut continuer et...

nous allons offrir à Charles Biétry l'occasion d'écrire quelques pages supplémentaires.

Nous voici donc dans le dernier carré européen. Maier, Beckenbauer et Muller seront nos adversaires et vous savez quelle fut l'issue de notre duel.

Maintenant que ces matches ont été joués, que la saison est terminée et qu'une autre commence, j'ai le sentiment, avec le recul, d'avoir été piégé, enfermé dans une nasse, manœuvré par des joueurs supérieurement expérimentés. Cette impression devait m'être confirmée d'ailleurs par l'attitude des Allemands du Bayern face à Leeds en finale. Nous n'avions, plus hélas ! à cette époque de l'année, la fraîcheur physique qui avait été un de nos principaux atouts, mais nous avons quitté l'épreuve en donnant au public une bonne image du football stéphanois.

Nos forces, nous les avions dispersées sur tous les terrains de l'hexagone pour y défendre un titre et une réputation. Des équipes adverses incroyablement motivées, une formation marseillaise revenant sur nos talons, il fallut puiser dans nos réserves. Nous dûmes même attendre ce match « européen » contre l'O.M. pour que le titre soit pratiquement acquis grâce à une belle victoire avec bonus.

Pour inscrire notre club au palmarès de ce championnat 74-75, pour enlever à nouveau la Coupe de France devant de magnifiques Lensois, il y eut des luttes glorieuses (pas un seul point perdu au stade Geoffroy-Guichard !), il y eut aussi des revers, mais toujours régnèrent au sein de l'équipe une ambiance et une solidarité remarquables.

Si, en préface à un livre qui évoquera bien des aspects du football français, européen et mondial, j'ai tant parlé de la Coupe d'Europe, c'est surtout parce que c'est par elle que l'A.S. Saint-Etienne a acquis une nouvelle notoriété, et c'est par elle que j'ai ressenti les sentiments les plus profonds.

Au milieu de cette saison euphorique, je veux tirer un dernier coup de chapeau.

« Berete » était l'enfant chéri du public, celui qui était né à l'ombre, ou plutôt à l'abri de la tribune Henri-Point. Prendre son relais était d'autant plus difficile que je n'ai pas toujours eu les faveurs des spectateurs. Je n'ai pas réussi seul à renverser la vapeur. J'ai été aidé, épaulé, soutenu par une formidable équipe solidaire, modeste et travailleuse. Conseillé par les anciens, écouté et accepté par les plus jeunes, j'ai gagné une bataille difficile et ingrate.

Pour tous les combats livrés ensemble, merci les gars et vivent les « Verts » !

Jean-Michel Larqué.

1

Goooool, goooool, goooool...

Les radioreporters en France sont des messieurs bien sages. Ils ne sont guère plus de cinq ou six à chaque match et, souvent enfermés dans des cabines spéciales, ils font un commentaire sobre, précis, calme, sans passion excessive, sans violence. Au Brésil, terre de football, ils sont des dizaines, quelquefois des centaines, armés de casques, de micros, d'émetteurs portatifs, suivis de kilomètres de fils enchevêtrés les uns aux autres malgré les efforts d'une quantité incroyable de techniciens, et tout ce petit monde est sur le terrain même. Il faut une intervention énergique de l'arbitre pour les écarter des limites de jeu avant le coup d'envoi, mais si un but est marqué, alors c'est aussitôt l'invasion !

Ils se précipitent sur le buteur, sur l'homme qui a réussi la dernière passe, sur le gardien battu, sur le malheureux qui s'est laissé dribler, et ils lui arrachent en direct ses premières réactions pour le bonheur des auditeurs de Rio, de Sao Paulo, du fin fond de l'Amazonie, ou plus simplement des spectateurs même de la rencontre dont la majorité ont l'oreille collée sur un transistor.

...Souvent violent et coléreux, Rivelino...



Ces équipes-radios, l'une d'entre elles est uniquement formée de femmes, sont célèbres dans tout le Brésil, et le football ne serait pas le phénomène qu'il est là-bas sans elles. Pour l'Européen qui part à la découverte de ce monde exaltant, le spectacle est même souvent fourni par ces hommes de radio, notamment par le leader, celui qui décrit le match. C'est quelquefois un bon gros, apparemment très calme et loin de l'excitation qui entoure chaque rencontre. Mais lorsqu'il prend l'antenne, il devient tout autre. Immédiatement il s'enflamme, hurle, insulte, implore, gesticule, se lève, s'arrache les cheveux, trépigne et surtout parle, parle, parle...

Il semble ne jamais reprendre son souffle, on s'attend à le voir mourir à tout moment. Il ne commente pas le match ; il le joue comme si la fin du monde était en jeu ! Et quand vient un but, c'est le délire. Plus l'action devient dangereuse, plus le ton monte, plus les mots s'accélèrent. L'auditeur est pris à bras-le-corps, soulevé de terre, emporté dans un tourbillon de paroles et il ne pourra en être délivré que par un cri qui plongera des milliers d'êtres dans la désolation, d'autres dans une immense joie : « Goooool, goooool, goooool... » (Buuuuut !).

Ce cri a résonné des centaines de fois au Brésil cette saison, mais il est un jour où il fut dit d'un ton différent, où il ne fut pas préparé, amené, chauffé par de longues tirades.

C'était en août à Sao Paulo, au Parque Sao Jorge, et les Corinthians recevaient l'America de Rio Preto. On abordait la deuxième mi-temps et les Corinthians menaient déjà par 2-0. L'arbitre, un Brésilien du nom

...Rivelino, la terreur des gardiens de but...



de Scolfaro, jeta un dernier regard à sa montre et siffla le coup d'envoi. L'engagement était aux Corinthians et l'avant centre Zé Roberto glissa sur sa gauche le ballon à son numéro 10. Mais ce numéro 10 n'était pas un monsieur comme tout le monde.

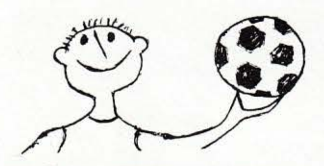
Il s'agissait du merveilleux mais fantasque Rivelino, celui qui aurait pu et dû devenir le successeur du roi Pelé. Souvent violent et coléreux, Rivelino a des défauts mais il est très malin. Critiqué depuis des semaines par ses dirigeants qui le transférèrent d'ailleurs quelques mois plus tard pour 400.000 dollars à Fluminense, il mijotait une revanche. Discrètement Rivelino regardait le gardien adverse, un certain Pirangi sur le point d'acquérir une célébrité dont il se serait bien passé. Inconscient du danger qui le menaçait, tout de noir vêtu, il tournait le dos au ballon, revenant vers son but et s'apprêtait à tapoter sa chaussure sur l'un des poteaux, par superstition sans doute comme la plupart des gardiens de but.

Immédiatement Rivelino vit qu'il avait une occasion unique de réussir en match un exploit qu'il avait vainement tenté à plusieurs reprises à l'entraînement. Du pied gauche, il frappa de toutes ses forces, et tout de suite il sut qu'il avait gagné son pari ! Pirangi n'avait rien vu de la scène, et lorsque, alerté par les cris de ses coéquipiers, il se retourna, il était trop tard. Le ballon pénétrait déjà dans ses filets sans même avoir touché terre...

Quatre ou cinq secondes à peine s'étaient écoulées depuis le début de la mi-temps. Rivelino, de 55 mètres, venait de marquer l'un des buts les plus fantastiques de l'histoire du football, si fantastique que les radio-reporters en restèrent un moment sans voix et que les caméramens de télévision n'eurent même pas le temps de filmer ce but de légende.

Cet exploit, dont Pelé lui-même a rêvé toute sa carrière, Rivelino, la terreur des gardiens de but, l'a donc réussi, mais ne rêvez pas de l'imiter.

Depuis ce jour-là, les gardiens de but ne tournent plus jamais le dos à l'engagement...



CARTON JAUNE...

L'homme vient de mourir et il arrive au paradis devant la commission d'admission.

« Je voudrais entrer au paradis, M. Saint-Pierre. Je me suis bien conduit sur terre. J'étais un supporter de l'Olympique de Marseille et je l'ai toujours soutenu et encouragé.

– Refusé, aux enfers !

– Mais enfin, M. Saint-Pierre, je ne comprends pas...

– Ça suffit, ne discutez pas, et cessez de m'appeler Saint-Pierre, je suis Saint-Etienne. »

2

Face à la meilleure attaque du monde

Stefan Kovacs passait un bel été.

Il venait, pendant un mois, sur tous les stades d'Allemagne de voir du football, encore du football, toujours du football. C'était un homme heureux qui se préparait à passer quelques jours de vacances dans son cher pays roumain. Un télégramme, émanant du ministère des sports de Roumanie, devait tout bouleverser. « Désapprouvons prolongation séjour Kovacs en France. Avons besoin de ses services », disait-il.

Pour Kovacs débuta alors une longue attente constituée de coups de téléphone sans réponse, de démarches sans succès. Les négocia-



...On ne pensait pas pourtant les Tomaszewski... et autres Gadocha à la portée de l'équipe de France...

tions se déroulèrent à tous les niveaux car très vite on s'aperçut que la personnalité de Stefan Kovacs était dépassée. Il s'agissait plus d'une affaire politique entre la France et la Roumanie avec, en son centre, un certain pope, bien mal vu des autorités de Bucarest, qui occupait pourtant tranquillement à Paris une église propriété de la Roumanie. Longtemps on crut que Kovacs rentrerait dans son pays pour s'occuper du football roumain. Lui-même en était persuadé et il avait déjà commencé ses valises quand survint le coup de théâtre.

C'était le premier mardi d'août et les salles de rédaction des journaux en général et de l'Agence France Presse en particulier, n'étaient pas très animées. Seul restait là le spécialiste automobile de l'A.F.P., André Coutant, tout surpris de recevoir une aimable invitation de l'ambassade de Roumanie. Quelques minutes plus tard il apprenait de la bouche même de l'ambassadeur, M. Flitan, que Stefan Kovacs avait l'autorisation de rester un an de plus en France.

Kovacs, malgré quelques critiques qui commençaient à percer, notamment de la part d'Albert Batteux, allait donc pouvoir poursuivre sa tâche et surtout tenter de qualifier l'équipe de France pour les quarts de finale du Championnat d'Europe des Nations. Mais, avant même ces affrontements avec la Belgique, la R.D.A. et l'Islande, il y avait un sérieux obstacle, fût-il amical, à franchir : la Pologne, troisième en Allemagne et meilleure attaque du monde.

Pour préparer cette rencontre, Kovacs avait deux matches d'entraînement à sa disposition, tous deux à Paris, au Parc des Princes sur une pelouse dont on parlerait beaucoup dans l'avenir. Le sélectionneur voulait en faire deux fêtes du football et surtout réconcilier l'équipe de France avec un public parisien difficile certes, mais bien rarement gâté.

Devant le F.C. Cologne, plus endormi qu'animé par son champion du monde Wolfgang Overath, ce fut d'une tristesse affligeante. Pas de but, pas de spectacle, pas de jeu, pas d'applaudissements. Des dégagements en touche, des Allemands qui bétonnent, des Français qui piétinent, des sifflets.

Heureusement une semaine plus tard, devant Benfica, le spectacle fut beaucoup plus agréable. Il ne s'agissait pas exactement de l'équipe de France, mais d'une sélection effectuée par référendum à l'initiative d'une marque de bière (celle dont l'hymne publicitaire finit par ho, ho...).

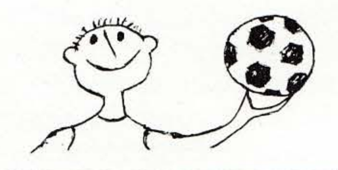
Aucune innovation dans cette sélection populaire, mais la présence de l'avant centre argentin Carlos Bianchi, et en deuxième mi-temps de Bargas et de Curkovic. Le jeu ouvert des Portugais, l'enthousiasme que Bianchi sut communiquer à ses partenaires d'un jour, six buts, Bereta, Chiesa, Bianchi, Patrick Revelli d'un côté, Humberto, le futur défenseur de Paris Saint-Germain et Eusebio de l'autre, offrirent une excellente soirée qui laissait bien augurer du déplacement à Wroclaw.

Les Polonais venaient de s'imposer difficilement en Finlande (2-1), et surtout de s'incliner à Varsovie même devant l'Allemagne de l'Est (3-1). La Coupe du Monde les avait fatigués comme elle avait épuisé tous

ses héros puisque, dans le même temps, Cruijff était discuté au F.C. Barcelone et le Bayern Munich errait dans les profondeurs du classement du championnat d'Allemagne avec en prime une superbe humiliation, un 6-0 face au Kickers Offenbach ! On ne pensait pas pourtant les Tomaszewski, Deyna, Lato et autres Gadocha à la portée de l'équipe de France. « Ce match de Wroclaw et ce qui s'y rattache resteront sans doute dans ma mémoire comme l'étape la plus agréable de mon intermède français », déclarera plus tard Stefan Kovacs.

En deux minutes, grâce à Coste admirablement lancé par Henri Michel et Jodar démarqué par Huck, la France marquait deux fois et trouvait la juste récompense des efforts d'une défense sereine, d'une attaque plus inspirée qu'à l'habitude et surtout d'un milieu de terrain souverain à l'image de Jean-Marc Guillou.

Avec un gardien, Bertrand-Demanes, qui s'affirmait un peu plus à chaque sortie, une défense articulée autour de la garde noire Trésor-Adams, trois demis souvent admirables, Huck, Michel, Guillou, et une attaque qui s'était montrée efficace malgré l'absence de Chiesa et Lacombe sur qui il comptait encore beaucoup, Stefan Kovacs croyait bien alors avoir découvert « son » équipe de France.



CARTON JAUNE...

Son équipe accumulait les défaites, plus sévères les unes que les autres, et elle ne marquait jamais un but. L'entraîneur décida alors d'aller quémander les conseils de Stefan Boulogne, le plus grand entraîneur du pays.

« Il faut vous entraîner avec méthode, lui dit celui-ci. Par exemple, disposez en face de vous onze tonneaux qui représentent vos adversaires et apprenez à jouer en fonction d'eux. »

L'entraîneur rentre dans son village et quelques semaines plus tard, il reçoit un coup de téléphone de Stefan Boulogne lui-même.

« Alors, avec les tonneaux, ça a marché? Vos résultats se sont améliorés?

– Certainement, ils ne nous ont battus que 3-1, mais c'est un tonneau qui a marqué contre son camp... »

C'est le jour du grand match Marseille-Saint-Etienne. Toto et son père arrivent au stade-vélodrome, mais le père s'aperçoit soudain qu'il a oublié les billets. Vite, Toto retourne en courant à la maison et, en ouvrant la porte, il aperçoit sa mère couchée avec un inconnu.

Pâle et tremblant, le visage livide, il court retrouver son père qui s'affole de le voir dans un état pareil:

« Mais qu'est-ce que tu as? Parle, bon sang!

– C'est maman, elle était au lit avec un homme.

– Ouf, tu m'as fait peur. J'ai cru que Paulo César ne jouait pas. »

3

Le préambule portugais

Quatre équipes françaises étaient engagées en Coupe d'Europe, et le tirage au sort du premier tour fut accueilli par un haussement d'épaules résigné. Ce serait comme d'habitude... Deux ou trois ronds de jambe et à la maison ! Il faudrait se contenter de suivre, dans les rares extraits présentés par la deuxième chaîne le mercredi soir, des clubs anglais, hollandais ou allemands. Certes Lyon s'était vu offrir les Luxembourgeois de Differdange, mais Francfort ne ferait certainement qu'une bouchée de Monaco en Coupe des coupes, Legia Varsovie dominerait les inconstants nantais et le Sporting de Lisbonne opposé à Saint-Etienne internait ce genre d'équipes exactement faites pour apporter une nouvelle déception au football français, hélas ! déjà particulièrement gâté sur ce plan depuis des années.

Lyon effectivement ne laissa aucune chance aux Luxembourgeois, Francfort imposa logiquement son football à des Monégasques pourtant très honorables, au moins lors du match retour dans la Principauté, mais Nantes apporta la première bonne surprise de la saison en éliminant le Légia, à Varsovie même, grâce à un but de Gilles Rampillon l'un des multiples jeunes qui feront du F.C. Nantes sans doute l'équipe des années 80.

Restait le plus important, la Coupe d'Europe des champions et Saint-Etienne. On ne pouvait s'empêcher de trembler devant la venue du Sporting. Les Stéphanois étaient loin d'être fringants. Ils venaient tout juste, par un point bien difficilement acquis à Sochaux, de se hisser dans la première moitié du classement et en dix rencontres de championnat ils avaient concédé quatre défaites. Les supporters eux-mêmes n'avaient pas confiance et ils n'étaient guère plus de 20.000 pour la venue des Portugais.

Quelle erreur que d'être resté chez soi ce jour-là ! Ce fut une vraie soirée de Coupe d'Europe avec sa passion, sa violence, ses excès, ses joies. Pendant un quart d'heure les Portugais truquèrent, trichèrent, gagnèrent du temps. Ils étaient en train de voler le match quand à la 15e minute une action de Larqué démarqua Patrick Revelli sur l'aile droite. Un centre parfait, une tête de son frère Hervé et le score était ouvert.

La suite, les cinq quarts d'heure qui restaient, ne fut qu'un long

assaut entre des Français déchaînés attaquant sous tous les angles, et des Portugais ballottés, secoués, qui multiplièrent alors les irrégularités faisant presque régner la terreur dans les dernières minutes. Aussi, dans ce climat, le penalty de la 58e minute fut-il accueilli comme une justice immanente même si la faute sur Synaeghel n'avait pas le caractère de gravité que lui apporta l'arbitre allemand M. Eschweiller.

Lorsque Bereta ajouta donc un second but, il ne songeait pas alors qu'il aurait à nouveau l'occasion de tirer un penalty quelques semaines plus tard en huitième de finale contre Split ni surtout qu'il ne serait plus stéphanois pour le troisième penalty de cette saison européenne face à Ruch Chorzow.

« Il vous faudra marquer un but à Lisbonne pour vous qualifier », avait prédit à la fin du match aller Stefan Kovacs. Avec deux buts d'avance, les « verts », tout de rouge vêtus ce jour-là, n'en auraient pas eu besoin, mais, peut-être pour redonner au « sorcier » roumain un peu de sa confiance qui s'affilochait depuis son arrivée en France, ils ouvrirent le score dès la 25e minute par Synaeghel. L'affaire était entendue, malgré une tardive égalisation d'un Sporting mal préparé et fatigué à l'image du meilleur buteur européen de la saison dernière, Hector Yazalde.

Saint-Etienne devenait ainsi, après Lyon et Nantes, le troisième club français qualifié pour le deuxième tour des Coupes d'Europe. Ce premier bilan était à la fois flatteur et inhabituel.

Ce n'était pas encore le signe du renouveau du football français, mais on avait la preuve que des équipes françaises pouvaient rivaliser avec des formations étrangères. Pour Saint-Etienne ce préambule portugais eut encore plus d'importance. Il confirma à Robert Herbin que la nouvelle voie qu'il traçait pour ses joueurs était la bonne. « En France, dit-il souvent, nous sommes un peu trop fleur bleue. Nous pensons au geste joli, mais inutile, à notre propre jeu mais pas à celui de l'équipe, et nous oublions la plupart des tâches ingrates. Mais, pour réussir aujourd'hui, surtout à l'échelon international, il faut se montrer beaucoup plus réaliste. »

Pour imposer ce réalisme qu'il pensait être synonyme d'efficacité, Robert Herbin avait trouvé un allié précieux au sein même de ses hommes, Yvan Curkovic. Qui pouvait apprécier le plus un marquage étroit des attaquants, les passes en retrait au gardien, les dégagements en touche dans les situations difficiles, un travail obscur en défense en attendant une occasion favorable pour relancer, sinon un gardien de but ?

Curkovic de plus est un vieux baroudeur. Avec Partizan de Belgrade, il a joué sur tous les terrains du monde et il avait déjà une bonne expérience de la Coupe d'Europe. On ne soulignera jamais assez l'importance de son rôle dans l'épopée stéphanoise, non seulement parce que son métier a mis en confiance ses jeunes coéquipiers mais surtout parce qu'il fut le plus précieux des conseillers pour Robert Herbin avec qui il passait de longues minutes en tête à tête pratiquement après chaque entraînement.

...L'équipe du doublé: Curkovic, Janvion, Piazza, Farizon, Lopez, Bathenay, Synaeghel, P. Revelli, H. Revelli, Larqué, Sarramagna. ▶


RTL
FINALE
COUPE DE FRANCE

RTL
3
RTL
5
RTL
6
RTL
RTL
11

4

Un craquement sinistre

Elle était pourtant belle cette soirée. Ils étaient 50.000 dans les tribunes et, sur le terrain, les prestigieux champions d'Espagne du F.C. Barcelone opposés à une entente Reims-Paris Saint-Germain.

Elle était toujours belle cette soirée quand Sotil d'une talonnade à la limite du génie offrit un premier but à Cruijff et quand quelques minutes plus tard le Hollandais renversa de la même manière le jeu pour permettre à Marcial d'en ajouter un second.

Elle était encore belle quand, profitant d'une faute de Laraignée, Johan « le Grand » s'en alla tout seul, après une course de trente mètres, lober le truculent Marcel Aubour devenu muet en cette occasion.

Elle fut nettement moins belle cette soirée de gala quand le gardien espagnol Sadurni s'offrit un spectaculaire placage sur Carlos Bianchi juste à la limite des 18 yards, déchaînant la colère dans les tribunes et la nervosité parmi les joueurs.

Elle fut dramatique quelques instants plus tard quand ce même Carlos Bianchi s'écroula à la suite d'un choc avec Gallego.

Il était 21 h 42.

L'Argentin avait amorcé un dribble un peu long. Gallego s'était précipité pour s'emparer du ballon, mais, perdant l'équilibre, il roula au sol heurtant du dos la jambe de Bianchi qui s'était lancé avec sa fougue habituelle. Un craquement sinistre éclata aussitôt dans un stade figé.

Les deux hommes restèrent à terre mais Bianchi eut encore la force d'agiter la main vers le banc de touche, comme pour attester de la gravité d'une blessure dont personne ne doutait.

La civière et les brancardiers, Lacombe en pleurs, les joueurs la tête entre les mains, le père de Bianchi, fou de douleur, voulant se précipiter sur Gallego, la foule scandant « Bianchi, Bianchi », ce furent autant de scènes qui firent oublier que le match n'était pas fini et qu'il allait se terminer sur un net succès espagnol (5-1).

Pour Bianchi commençait un long calvaire. Les premières heures furent les plus pénibles. « Je ne jouerai jamais plus... Le football est fini pour moi... C'est trop injuste », ne cessait-il de gémir. Il lui fut impossible, malgré des piqûres de calmant, de fermer l'œil la première nuit.

Heureusement le lendemain matin, aidé par la présence de sa femme Margarita, par la visite des joueurs espagnols, par la lecture des journaux, il reprit courage. L'opération, effectuée par le professeur Judet, se passa fort bien, si bien que les médecins purent affirmer que Bianchi rejouerait dans six mois.



...Il était là. C'était merveilleux...

Six mois, c'était un délai bien court pour la médecine, mais bien long pour le Stade de Reims et pour Bianchi.

Au moment où le club du président Henri Germain retrouvait un peu de sa grandeur passée, il perdait son meilleur atout et il ajoutait un nouveau chapitre à sa légende de club maudit bâtie sur la mort de Francis Meano, la fracture de Just Fontaine en 1960, l'autre fracture de Biernat qui le remplaçait, les blessures aux chevilles de Raymond Kopa et au genou de Piantoni ou encore tous les malheurs de Georges Lech.

Pour Bianchi, ce fut d'abord une longue patience. Huit jours dans la chambre 105 de la clinique Jouvenet, quelques heures à Reims, puis le départ vers l'Argentine pour une longue convalescence. « Que ferais-je à Reims : à tourner en rond ? assister aux matches ? Je ne veux pas que l'on me voie ainsi. Il faut que j'oublie le football jusqu'à ce que je puisse rejouer. »

Et un jour de janvier, trois mois après son accident, Bianchi revint,

tout bronzé, mais anxieux, revoir le professeur Judet. La minute de vérité. Les radios devaient indiquer si tout était revenu en ordre, si la calcification s'était faite.

« C'est bon. Tu peux jouer demain. »

Jamais Carlos n'oubliera cette petite phrase. Elle lui ouvrait à nouveau les portes du bonheur, elle le sortait de l'enfer, et il en pleura longtemps, très longtemps.

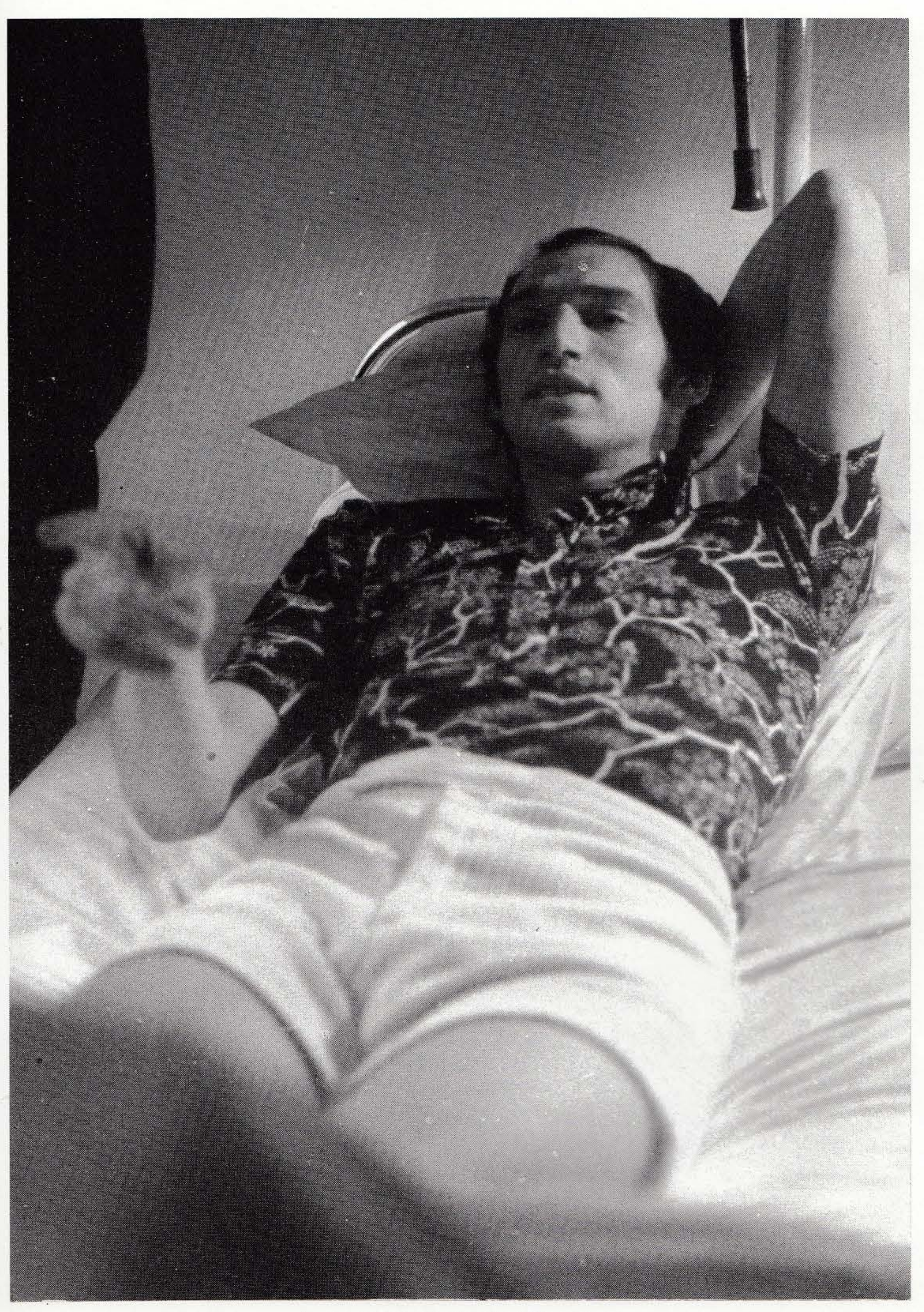
Après la patience, Bianchi eut ensuite besoin de beaucoup de courage. On ne redevient pas du jour au lendemain un avant centre de première division après une aussi longue inactivité. Il faut s'entraîner, travailler, courir, marcher, sauter, frapper, souffrir. Les périodes de découragement se multiplient, d'anciennes douleurs réapparaissent, des nouvelles se manifestent, on croit que l'on n'y arrivera jamais, chaque exercice fait mal. Bianchi connut tout cela et toujours il surmonta ses difficultés pour remonter la pente.

Marchant seul autour du stade, effectuant ensuite un léger footing, courant avec ses coéquipiers, jonglant dans un coin avec le ballon, tirant au but, participant à un quatre-quatre, suivant enfin l'entraînement complet, il passa avec succès toutes les étapes.

Il avait été blessé le 9 octobre, il effectua sa rentrée à la fin de la troisième semaine de mars face à Sochaux.

Ce ne fut pas le grand Bianchi, il ne marqua pas le moindre but, mais il était là. C'était merveilleux pour lui d'abord, pour ses camarades ensuite qui semblèrent retrouver une certaine foi qu'ils avaient perdue depuis ce soir où un craquement sinistre avait retenti dans la nuit du Parc des Princes.





...Le lendemain matin, il reprit courage...

◀ *...On ne redevient pas du jour au lendemain un avant centre de première division...*

5

La gaffe de Bernard Lacombe

Les minutes s'effilochaient une à une. Irritantes pour les Français réduits à une pénible défense alors qu'ils avaient paru pouvoir s'imposer en première mi-temps. Irritantes pour les Belges qui venaient de manquer un penalty et ne recevaient pas la récompense de la pression qu'ils imposaient depuis la reprise.

Sur le banc de touche, agacé par cette pluie fine qui le mouillait jusqu'aux os, Stefan Kovacs sentait l'inquiétude le gagner. Certes après l'intervention heureuse de Baratelli sur le penalty de Teugels, le match nul paraissait probable, mais toutes les promesses de la première mi-temps semblaient envolées. Michel avait tenu Van Himst, Guillou avait surclassé Van Moer, Jodar contenu Teugels, Coste, sous les yeux de Georges Peyroche, marqué un but superbe qui répondait à celui de Martens. Précise, adroite, sérieuse, inspirée, l'équipe de France s'était enfin conduite comme une authentique formation internationale jouant sa qualification en Championnat d'Europe des Nations.

Malheureusement depuis la mi-temps, le ton avait changé. Michel, Guillou, Huck s'enlisaient au milieu du terrain, Jodar multipliait les fautes pour contenir Teugels, Bracci ne réussissait rien, Coste n'avait plus le ballon, et Lacombe errait comme une âme en peine sur le terrain. Le petit Lyonnais frôla pourtant l'exploit à la 72e minute quand en quelques centimètres carrés, il « effaça » deux Belges mais vit son tir lobé détourné par Piot.

Stefan Kovacs hésita alors. Sortait-il ce Lacombe qui l'avait séduit dès son arrivée en France, qui avait été si brillant à Prague, et dont il pensait faire son avant centre pour de longues années ? Il en avait mal au cœur et il s'accorda encore un temps de réflexion.

Pendant ce temps, Lacombe se sentait toujours mal dans sa peau.

Déjà, voici quelques jours, il avait souhaité manquer l'avion Lyon-Paris. Le stage, où n'était pas son ami Serge Chiesa, l'avait ennuyé et surtout il était loin de cette ravissante jeune fille aux longs cheveux bruns qui occupait toutes ses pensées.

Sur le terrain cet après-midi-là, rien ne tournait bien non plus. Il avait passé son temps à courir, se démarquer, faire des appels, bouger, s'épuiser sans pratiquement jamais recevoir le ballon.

De rage, alors que pourtant Kovacs lui avait demandé de rester en pointe, Lacombe voulut aller chercher le ballon qui le fuyait depuis plus

d'une heure. Il se retrouva ainsi à l'intérieur de la surface de réparation avec dans les pieds une balle que ni Adams ni Bracci n'avaient voulu dégager. L'étau belge se resserrait autour de lui.

Sur son banc Kovacs hurlait déjà, pressentant l'erreur que ne commettent plus par exemple les défenseurs stéphanois. Lacombe sentit la panique le gagner. A quelques mètres de lui, Guillou pourtant pouvait le sauver. Une passe désespérée et c'est Van Der Elst qui surgissait pour marquer !... La France avait perdu.

La gaffe de Bernard Lacombe entrait dans la légende.

Longtemps ensuite Lacombe resta prostré dans les vestiaires, la tête entre les mains et quand enfin il se décida à parler, ce fut pour lâcher



Jodar multipliait les fautes pour contenir Teugels...



... La France avait perdu...

quelques mots désabusés : « Je ne jouerai plus jamais en équipe de France. Je suis trop jeune, je préfère rester chez moi. Qu'on me laisse tranquille... »

Stefan Kovacs pourtant, qui avait laissé éclater sa colère au moment de l'action, ne lui fit pas de procès. Les défenseurs qui eux non plus n'avaient pas dégagé, l'équipe entière qui se désagrégeait étaient tout autant coupables. Kovacs tenait à son duo Chiesa-Lacombe et dans les jours qui suivirent il déploya toute sa diplomatie pour faire revenir Lacombe à de meilleurs sentiments.

Il y réussit puisque lors du stage suivant, avant France-R.D.A., Lacombe était là, mais c'est Chiesa qui partirait.

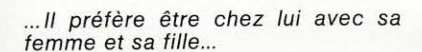
6

Le droit de ne pas être un robot

Le football français n'est ni le plus grand d'Europe, ni le plus beau, ni le plus riche, ni le plus spectaculaire, ni le plus sérieux. Mais c'est à coup sûr celui qui s'offre le plus de « parlotes », de discussions de couloirs, de scandales et d'affaires. Un palmarès récent particulièrement riche nous a offert notamment l'affaire Chiesa, l'affaire Bereta, l'affaire Jairzhino, l'affaire Guillou et le scandale de la pelouse du Parc des Princes.

La « désertion » de Chiesa, la première dans l'ordre chronologique, fut la plus pénible et la plus saine aussi. Pénible parce qu'elle touchait un garçon sensible et attachant, mal adapté au football professionnel tel qu'il est devenu. Saine parce qu'il n'y était question ni d'argent ni de violence et que seules des considérations humaines y comptaient.

Son origine est lointaine. Elle remonte à l'époque où Serge Chiesa quitta sa bonne ville de Montferrand pour tenter l'aventure professionnelle à Lyon. J'avais fait sa connaissance quelques mois plus tôt, au



...Il préfère être chez lui avec sa femme et sa fille...



tournoi de l'U.E.F.A., en Allemagne de l'Est. Il avait été alors le meilleur joueur d'une équipe de France où évoluaient notamment Reppelini, Samuel, Gili, Arribas, Elie ou Chaumeton. Il jouait toujours à l'A.S. Montferrand et il m'avait promis qu'à son passage chez les professionnels, inévitable à son niveau, il préviendrait l'un de nos bureaux de l'Agence France Presse. Quatre mois plus tard, alors que nous n'en avions jamais reparlé, dix minutes après avoir signé son contrat, il appelait le bureau de l'A.F.P. Lyon pour nous en avertir. Ce respect de la parole donnée, cette fidélité à une ligne de conduite, Serge Chiesa ne s'en départit jamais.

Aussi Stefan Kovacs eut-il tort de ne pas écouter Chiesa quand celui-ci, avant le match d'entraînement face à Benfica, lui demanda de ne plus le sélectionner. Serge était déjà résolu à ne pas jouer France-R.D.A. et surtout à ne pas participer à la semaine de stage qui précédait la rencontre. Considérant de son devoir de sélectionner les meilleurs joueurs, Stefan Kovacs retint Chiesa parmi ses seize éléments.

Deux jours avant le début du stage, à Saint-Ouen, après Red-Star-Lyon, Chiesa retrouva Stefan Kovacs, pour lui répéter qu'il ne répondrait pas présent le surlendemain à Saint-Germain.

Mais à Lyon, le vice-président de l'O.L., M. Forest, lui enjoignit fermement de se rendre au stage. Ce que Chiesa estimait pouvoir refuser à la Fédération, il ne le pensait pas possible vis-à-vis de ses propres employeurs, et il partit donc pour Paris tout en prévenant ses dirigeants qu'il reviendrait le lendemain après avoir annoncé son forfait.

A Saint-Germain, ni Stefan Kovacs qui n'eut qu'une courte entrevue avec lui, ni le président de la Fédération Fernand Sastre qui vint le voir dans sa chambre, ni même Bernard Lacombe qui aurait bien voulu garder son partenaire préféré, ne purent le faire fléchir. Le mardi matin, après le petit déjeuner, Chiesa repartit pour Lyon où d'ailleurs il s'entraîna le jour même au stade Gerland.

Ce geste de Chiesa fut diversement accueilli, même plutôt mal que bien. On ne comprenait pas comment un footballeur pouvait renoncer au plus beau des honneurs, à l'équipe de France. Mais ce n'est pas de l'équipe de France que Chiesa ne voulait pas, il repoussait les stages, les déplacements, les fatigues supplémentaires, les longues heures passées loin de chez soi, la vie de famille qui disparaît.

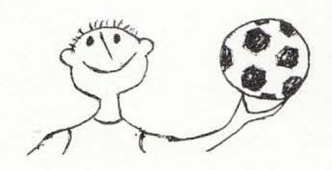
« Je n'aime pas les stages, ils sont longs et fastidieux, avait dit Chiesa en partant. Je n'aime ni leur ambiance ni les sujets de conversation qui les meublent. »

Chiesa est comme ça. Il préfère être chez lui avec sa femme, sa fille, son chat. Il fait un métier qu'il aime, qui l'a rendu heureux. Mais il ne veut pas que le football, après avoir contribué à son bonheur, vienne le détruire et en fasse un robot.

Chiesa aime être loin du monde, vivre dans le calme, la tranquillité et la paix.

Pourquoi irions-nous le déranger ?

...Il fait un métier qu'il aime... ▶



CARTON JAUNE...

Dans cette petite équipe de banlieue, l'entraîneur a l'habitude de donner la composition de l'équipe à l'issue de l'entraînement du jeudi.

L'un des footballeurs, aux moyens techniques et physiques plutôt modestes, est régulièrement désigné comme douzième homme de la réserve surtout parce qu'il fait preuve de la plus grande des assiduités à l'entraînement.

Ce jour-là, voulant sans doute varier sa formule, l'entraîneur annonce à la fin de ses compositions d'équipe : « Et pour le douzième homme, statu quo. »

Et notre homme de s'écrier scandalisé :

« Ça, c'est pas juste. Il n'est jamais venu aux entraînements, personne ne le connaît, et on lui donne ma place. »

7

On a gagné, on a gagné !!!

20 heures :

Pourquoi ont-ils joué si mal en deuxième mi-temps à Split ?

On serait tout de même plus détendu s'ils avaient obtenu match nul. Mais ce 4-1, c'est catastrophique ! Je suis venu tout de même pour ce match retour parce que je les aime bien mes « verts », mais le coup du Bayern on ne le refait pas tous les ans. Ils vont être éliminés, c'est sûr. Pourtant, il y a quinze jours, devant ma télé j'y croyais, surtout quand Hervé a marqué. Match nul à la mi-temps, un but à l'extérieur, c'était dans la poche. Mais en deuxième période, quel massacre ! En gants blancs, la fleur aux lèvres, tous devant, ils croyaient jouer la Coupe de la Loire, ma parole. Et cet arbitre turc ! Babacan... Sarbacane, oui, car il nous a proprement épinglés. Quelle folie d'avoir laissé Merchadier en tête à tête avec Surjak ! Il fallait rester derrière, faucher tout ce qui bougeait, dégager en touche, gagner du temps, pourrir le match. C'est ça la Coupe d'Europe. Ce pauvre Curkovic, il avait beau se rouler dans la boue, ça rentrait de tous les côtés. Quelle misère !...

20 heures 15 :

« Les verts, les verts ». Il n'y a pas de raison, je crie comme les autres. Il faut les encourager ces petits. D'ailleurs le président Rocher et Robert Herbin l'ont demandé dans le journal. Ils doivent être gonflés à bloc. J'espère qu'on leur a donné une potion magique. On va leur rentrer dedans, ces Yougoslaves. Ils ne vont pas respirer. On va les prendre à la gorge. « Les verts, les verts ».

20 heures 30 :

C'est parti. Je n'ai déjà plus de voix. Je ne pouvais tout de même pas crier moins fort que mon voisin. Ils sont beaux nos verts, mais les blancs ont l'air costaud. On les bouffera quand même. « Un but, un but ».

21 heures :

Ce n'est pas possible, on ne marquera jamais. Hervé, Patrick, le cow boy (Piazza) auraient déjà dû l'envoyer trois fois aux fraises ce Meskovic de malheur. C'est un sorcier celui-là, il ne va pas tout sortir toute la soirée.

21 heures 6 :

On l'a eu, enfin Jean-Michel l'a eu. Un coup franc de « Berett », une tête du vieil Hervé, et le père Larqué a placé une de ces reprises de

volée ! Le gardien aurait eu la tête arrachée s'il avait eu la mauvaise idée de se mettre devant. Il était temps, on arrivait à la mi-temps. Cela ne va quand même pas être commode. « Les verts, les verts ».

21 heures 45 :

C'est pas vrai, ils ont égalisé ! Il n'y a pas de justice ! Ils ne passent pas trois fois le milieu du terrain et ils marquent. Jovanic, il s'appelle. Il



... C'est à Split qu'ils ont tout perdu...

aurait mieux fait de rester chez lui Qu'est-ce qu'il nous a fait ? Maintenant c'est fini. Il faudrait gagner 5-1. De toute façon, je l'avais dit dès le début. Ils n'avaient aucune chance. C'est à Split qu'ils ont tout perdu. Je ne viendrai même pas voir le prochain match de championnat, ils sont trop mauvais.




ITT

21 heures 46 :

Les voilà qui s'y mettent. Quelle détente ce Bathenay ! Il était au-dessus de tout le monde, il a mis la pêche. Le gardien n'a rien vu. Ils n'auraient pas pris ce but idiot, on en serait à 2-0 et on aurait encore une chance de leur faire leur fête.

21 heures 56 :

Penalty, penalty !!! Indiscutable, je l'ai vu ! Ils ont balancé Synaeghel. Ils étaient deux. Et ils osent discuter en plus. C'est incroyable. Heureusement que ce n'est pas le Turc qui arbitre. Mais qu'il les expulse, s'ils discutent.

C'est Bereta qui va le tirer. Il va le rater, c'est sûr, je le sens. Il va le mettre à côté. Y est, y est !!! Sans bavure, en force, quelle maîtrise ! quel sang-froid ! quel joueur ! C'est un vrai Stéphanois celui-là, il finira ses jours ici et on lui fera une statue. 3-1, ah ! si on n'avait pas pris ce but ! « Les verts, les verts ».

22 heures 5 :

Dix minutes, bon Dieu ! il ne reste que dix minutes ! Mais qu'est-ce qu'ils font ! « Un but, un but ». Le « Grec » est rentré. Il n'en a pas touché une depuis le début de la saison, il va peut-être se réveiller aujourd'hui.

22 heures 7 :

Il a marqué ! C'est lui qui a marqué ! On les tient... Hervé leur a fait un numéro. Une feinte de corps, et hop ! ils sont tous partis du mauvais côté. Tintin s'est retrouvé tout seul et son tir ne pardonne pas. Tout le monde s'embrasse, sur le terrain, dans les tribunes. C'est la fête. Mais ce n'est pas fini, 4-1, on est à égalité, c'est tout. Je crois que les autres sont cuits. On ne peut pas se remettre d'un coup pareil.

22 heures 15 :

Le temps réglementaire est terminé, les deux équipes vont jouer une prolongation de 30 minutes, doit dire Thierry Roland à la télé. Mais non, c'est vrai, ce n'est même pas télévisé. C'est peut-être le plus beau match de toute l'histoire du football français, les gens seraient debout sur leur fauteuil, on en parlerait pendant des années, mais ces messieurs n'ont pas pu se mettre d'accord. Heureusement il y a les radios pour crier à toute la France les exploits de nos verts. Ils doivent en avoir perdu leur voix les Choisel, Kedia, Vendroux et autres Médecin.

22 heures 25 :

Ils ne se sont arrêtés que 10 minutes et ils reviennent déjà pour boucler leur deuxième heure de jeu. Rocher nous a fait payer cher les places, mais on en a pour notre argent. « Les verts, les verts ».

22 heures 36 :

Victoire, victoire ! Le cinquième est dedans. C'était un coup franc, personne ne voulait le tirer. Bereta et Larqué étaient morts, ils avaient des crampes. Triantafilos s'est approché en roulant des épaules. Il a frappé comme une mule et tout a explosé devant lui, le mur yougoslave, le gar

◄ *... Ils ont balancé Synaeghel...*

dien, et une fraction de seconde plus tard le stade tout entier. Du délire, les joueurs, les spectateurs s'embrassaient, roulaient par terre. Je me demande même si Herbin le sphinx, Herbin l'impénétrable n'a pas souri.

22 heures 55 :

Que les dernières minutes ont été longues ! Ils n'en pouvaient plus nos verts. Ils tombaient comme des mouches, épuisés, victimes de crampes, asphyxiés, et cet arbitre qui ne sifflait pas la fin ! Il paraît qu'ils avaient une prime de près de deux millions, ils l'ont bien méritée. « On a gagné, on a gagné ! » Quel match ! Je m'en souviendrai toute ma vie. Les deux heures les plus folles du football français. Hallucinant, fantastique, inoubliable, ils vont se régaler les journalistes. En avant pour les superlatifs. « On a gagné, on a gagné ! » Quel pied j'ai pris ! Je n'avais jamais vu un spectacle pareil. En route pour les quarts de finale. Ils peuvent nous mettre qui ils veulent, Cruijff, Beckenbauer, Bremner, peu importe. Nos verts, ils sont imbattables. Je reviendrai les voir toutes les semaines. J'étais certain qu'ils se qualifieraient ; « Qui-c'est-les-plus-forts-évidemment-les-verts. » « On a gagné, on a gagné ! »

...On a gagné, on a gagné... ▸




manu



8

La 49e minute de Jean Gallice

Cette fois-ci, c'était gagné !

Le football français repartait vers les plus hautes destinées. Fini le temps des déceptions, des craintes, du jeu étriqué et des sarcasmes. Saint-Etienne avait pulvérisé Split, l'équipe de France s'apprêtait à l'imiter devant la R.D.A. et à partir à la conquête du Championnat d'Europe des nations. Les Allemands de l'Est avaient perdu la forme exceptionnelle qui leur avait permis de réussir ce coup de tonnerre de Hambourg pendant la Coupe du Monde, alors qu'au contraire les Stéphanois avaient mis tout le football français sur orbite.

Bien sûr, la défaite en Belgique était toute récente, Chiesa avait bouclé ses valises, Lacombe était blessé, Coste avait une angine, il pleuvait, la télévision était en grève, mais on n'allait tout de même pas laisser passer une aussi belle occasion de bomber le torse et de pousser des cocoricos.

Si ! Comme d'habitude. Si ! on essuyait sa déception coutumière. Si ! on échouait devant la R.D.A. Si ! on allait déjà perdre pratiquement toute chance de qualification en championnat d'Europe. Et ce fut même très vite fait...

Une ouverture de Lauck dans le dos d'Adams mal placé, et Sparwasser filait marquer un but, qui ressemblait comme un frère à celui qu'il avait réussi devant Sepp Maier pendant la Coupe du Monde, même s'il n'avait pas le même retentissement...

Vingt-cinq minutes de jeu s'étaient écoulées et les Français ne s'étaient procuré qu'une demi-occasion de but, un tir de Coste, dégagé du tibia par Croy. Au contraire les Allemands de l'Est s'en donnaient à cœur joie au milieu d'une défense qui cafouillait inexplicablement car Trésor et Adams avaient en d'autres temps donné des gages de sûreté.

Tour à tour Lauck, Sparwasser, Kreische, Haefner eurent le but au bout du pied, mais un ou deux miracles, autant de maladresses et un bon Bertrand-Demanes firent que le score ne changea point jusqu'au repos. Et pendant que Stefan Kovacs tentait de redonner au moins un moral à ses troupes, l'entraîneur allemand devait regretter de s'être passé des services de son numéro huit Haefner, lors de la dernière Coupe du Monde. Le meneur de jeu de Dresde avait en effet réalisé 45 minutes parfaites, régnant au milieu du terrain, abattant un colossal travail défensif tout en se montrant dangereux en attaque tel ce tir de la quatrième minute qui heurta un poteau.

Haefner, d'ailleurs, n'en resta pas là puisque 13 minutes après la reprise il démarrait sur l'aile gauche, effaçait Jodar et d'un centre

...Les Allemands de l'Est s'en donnaient à cœur joie au milieu d'une défense qui cafouillait... ▶

d'une précision diabolique trouvait Kreische qui devançait la sortie de Bertrand-Demanes pour marquer un deuxième but.

Une heure de jeu, 2-0, des bordées de sifflets, Stefan Kovacs commençait à se faire tout petit sur son banc. Il faillit même disparaître sous terre quand Sparwasser se présenta encore une fois seul devant le gardien français. Le troisième but était inévitable lorsque Bracci, revenu du diable vauvert comme dit quelqu'un à la télévision, au prix d'une violente poussée dans le dos récupéra la balle. C'était le genre de penalty que l'on qualifie d'indiscutable.

En fait, il ne devait pas l'être puisqu'un homme au moins jugea qu'il n'y avait pas de faute, M. Sanchez-Ibanez, et, comme il était justement arbitre ce soir-là, le score resta à 2-0...

Ce petit coup de pouce sembla sortir les Français de leur torpeur. Certes, on n'avait pas atteint le top niveau que réclame Kovacs. Ce fut loin d'être irrésistible, mais il restait au moins le mérite de l'efficacité.

Enfin à la 80e minute, face à des Allemands qui avaient le tort de se recroqueviller peu à peu en défense, Guillou exposa quelques-unes des facettes de son immense talent. Un, deux, trois échanges de balles avec Jean-Noël Huck, et les deux compères se retrouvèrent dans la surface de réparation adverse. Un tir croisé de l'Angevin, une feinte du Niçois qui saute par-dessus la balle, et Croy, masqué, surpris et légèrement figé, s'inclinait pour la première fois.

A grands coups de courage, par orgueil, pour éteindre les sifflets, l'équipe de France se lança alors à l'abordage cherchant à obtenir l'égalisation pour sauver au moins la face. Synaeghel avait remplacé Henri Michel qui boitait, mais surtout depuis la mi-temps on voyait beaucoup s'agiter un garçon blond qui avait pris la place de Coste, Jean Gallice.





...La tête de Gallice surgissait pour fusiller Croy...

A quelques secondes de la fin, son nom entra dans l'histoire (la petite tout de même). Il jouait alors sa quarante-neuvième minute sous le maillot de l'équipe de France puisqu'il n'était entré que cinq minutes, les dernières, à Bruxelles, et ce soir il n'était là que depuis la mi-temps. Un défenseur allemand venait de « sécher » Synaeghel et Bereta qui devait tirer le coup franc, une sorte de corner en réduction. Une balle brossée de l'extérieur du pied gauche, la tête de Gallice surgissait pour fusiller Croy et donner à la France une égalisation qui prolongea le suspense jusqu'à Reykjavik.

Jean Gallice fut tout surpris de cette gloire nouvelle qui s'abattit sur ses épaules. Il n'était venu qu'en remplaçant au Parc des Princes, il en repartait en héros, il en était tout gêné. Jean Gallice en effet appartient à cette nouvelle génération de footballeurs qui vont faire mourir la légende du professionnel pilier de boîtes de nuit.

Comme sa femme, il a suivi des études d'éducation physique, il a conscience que l'on ne peut plus être un joueur de haut niveau si l'on n'est pas aussi un athlète. Il est passé par toutes les étapes, cadet du Sud-Ouest, France junior, France universitaire, Espoirs, France militaire et finalement équipe A, mais il pense déjà à sa reconversion. Il deviendra entraîneur parce qu'il adore s'occuper des gosses et surtout leur apprendre à jouer au football.

Mais Gallice, militaire à Bordeaux, chauffeur d'un colonel très fier quand ce deuxième classe-là est au volant, a encore de belles années devant lui dans le football professionnel et sans doute retrouvera-t-il à nouveau ce maillot de l'équipe de France, qui lui a procuré une si grande joie, et son camarade de chambre qui, avant France-R.D.A., n'était autre que Jean-Marc Guillou. Entre buteurs...

9

Les grosses têtes et les gros sous

L'affaire Bereta.

Il faut bien en parler même si elle a énervé, irrité, dégoûté pendant des semaines. Elle a tenu la « une » de l'actualité dans un football français plus friand de scandales, d'affaires et de discussions que de résultats.

Et c'est justement parce qu'elle a éclaté au lendemain d'un des rares exploits d'une équipe française, qu'elle a pris une telle dimension, qu'elle a une telle valeur d'exemple sur les mœurs qui sévissent dans le professionnalisme.

Le plus choquant dans l'histoire fut sans doute le caractère profondément antisportif du transfert de Bereta. La comparaison a été faite par François Thébaud, rédacteur en chef du « Miroir du football », une des dents les plus dures de la presse sportive.

Supposez, a-t-il dit, qu'une équipe de relais 4x100 m, distancée après le premier cent mètres par sa rivale, décide d'engager pour la fin de la course le meilleur relayeur de ses adversaires. C'est une farce, dirait-on. Impossible, c'est trop gros. C'est pourtant ce qui s'est passé dans le championnat de France de football, à la fin des matches aller, quand l'Olympique de Marseille a acheté le capitaine des Stéphanois, alors en tête, pour tenter de leur ravir le titre.

Jamais quelqu'un n'aurait pu soupçonner que l'on n'arrive un jour en France à de telles invraisemblances d'autant plus que les Stéphanois marchaient sur le chemin d'un merveilleux exploit en Coupe d'Europe et qu'ils avaient besoin de toutes leurs forces.

L'affaire donc causa grand bruit, et plutôt que d'en raconter tous les méandres, faits de longues discussions, des mensonges les plus flagrants, de démissions, de retour triomphal, de constats d'huissiers, de contradictions, pour finir avec un Bereta marseillais, une grosse amende pour l'O.M., une petite pour Saint-Etienne et des dessous que l'on ne connaîtra jamais, mieux vaut jeter un coup d'œil sur ces grosses têtes du football français qui sont aussi celles qui manient les gros sous, et les écouter dans leurs multiples et joyeuses contradictions...

Georges Bereta (la présumée victime) :

« — Je crois que c'est une farce.

— Je suis prêt éventuellement à accepter toutes les offres qui pourraient être faites dans les règles.

— Si vous me prolongez mon contrat de trois ans, je reste.

— Herbin m'a laissé entendre qu'il y avait un trou de 100 millions dans les caisses.

— Herbin peut très bien estimer que j'ai fait mon temps.

— Herbin n'a pas dû verser trop de larmes à mon départ.

— Je suis professionnel, je n'ai pas le droit, pour ma famille, de refuser l'offre de l'O.M.

— Je suis déçu que l'on n'essaie pas de me retenir.

— Je veux que mon contrat soit homologué le plus vite possible.

— Je suis très heureux à Marseille. »

Robert Herbin (le saint) :

« — Les rapports entre Georges et moi ont toujours été excellents.

— (A Bereta). Je n'ai pas beaucoup aimé les déclarations que tu as faites à la presse.

— Un joueur ne fait pas une équipe.

— Personne n'est irremplaçable.

— Je regrette sa décision, mais je la respecte. »

Roger Rocher (le père outragé) :

« — Je démens formellement.

— Chez nous personne n'est à vendre.

— Ce n'est pas au mois de décembre qu'on bâtit une équipe.

— On veut briser Saint-Etienne et nuire au football français.

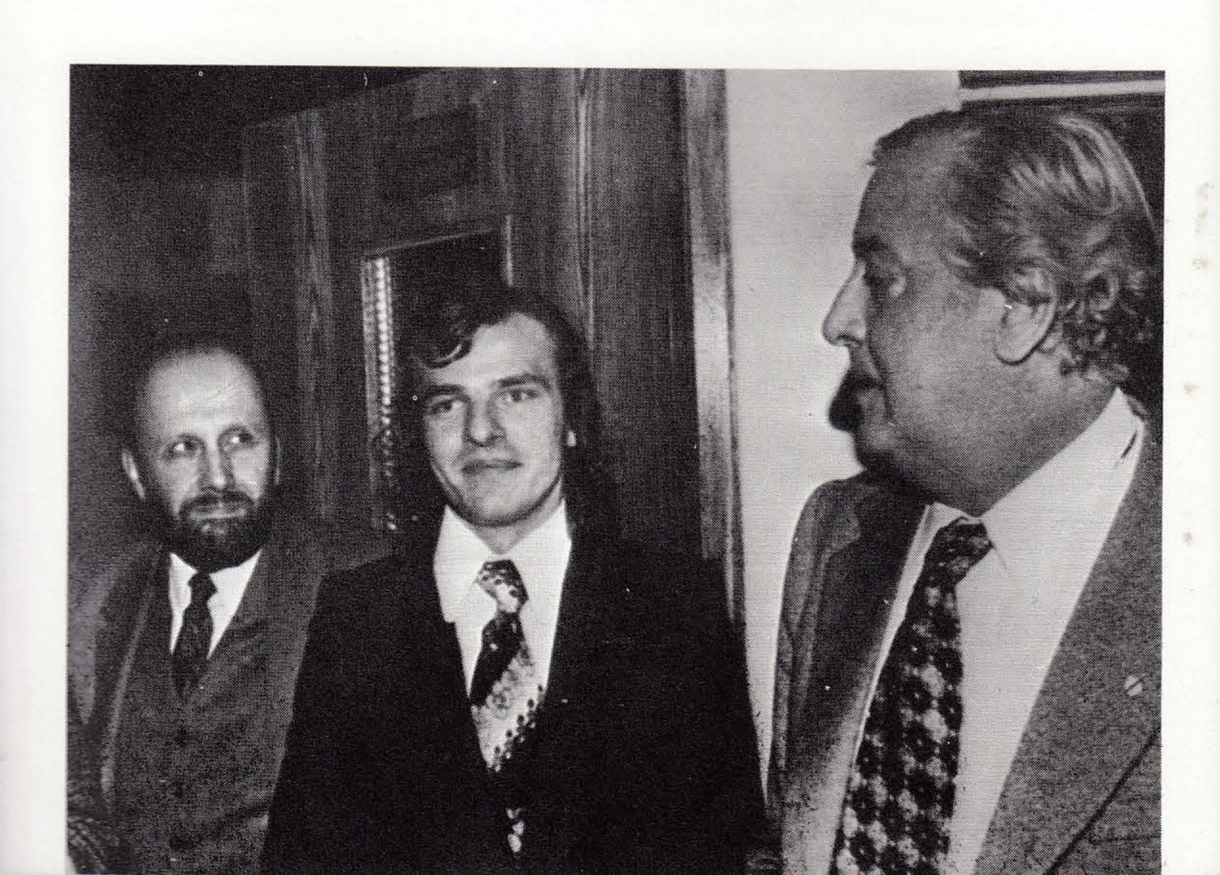
— On me jalouse.

— Je vais discuter avec Herbin. C'est lui en fin de compte qui décidera.

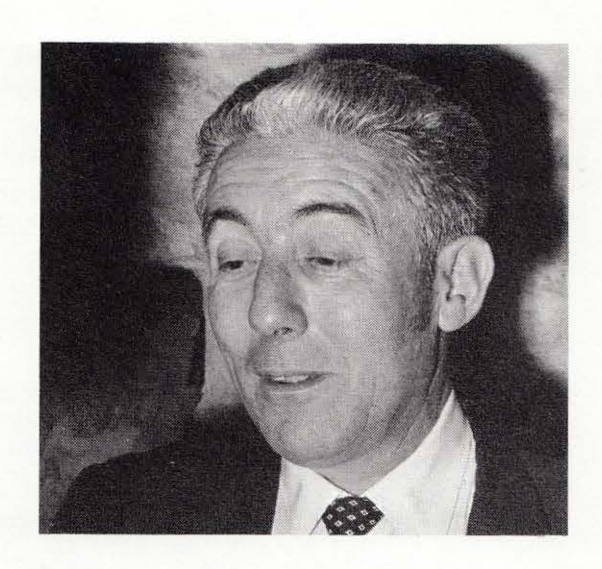
— C'est à toi, Bereta, de rester ou de partir.

— Saint-Etienne tourne une page.

— Questionnez Chiesa pour savoir quelles conversations et quelles tractations se déroulent pendant les stages.



... Oubliez-moi...



— Je démissionnerai un jour à cause de Bereta.
— Je démissionne.
— Oubliez-moi.
— Je reviens puisqu'on me le demande.
— Tout est pourri dans notre football. »

La secrétaire de Roger Rocher :

« — Je ne sais pas où est M. Rocher, je ne sais pas où est M. Rocher, je ne sais pas où est M. Rocher, je ne sais pas... »

M. Lœuillet (président de Nice, le troisième larron) :

« — Moi aussi, Bereta m'intéresse. »

Le chœur des autorités :

« — La Charte du football professionnel doit être intégralement respectée et Marseille devra donc payer à Saint-Etienne 56 millions, ou 49 millions ou 24 millions ». (Il faudra six semaines pour qu'ils se mettent d'accord.) »

Fernand Méric (le vilain ravisseur) :

« — Les canards volent un peu trop haut à mon gré dans le ciel de l'O.M.

— Je n'ai pas le moindre contact avec mes amis de Saint-Etienne.

— C'est encore une histoire de journalistes.

— La nouvelle a filtré alors que je n'avais eu aucun contact, ni avec Saint-Etienne, ni avec Bereta.

— Bereta sera payé 20.666 francs par mois.

— On peut mettre le nez dans nos comptes, cela ne nous gêne pas.

— M. Lœuillet est un menteur, M. Rocher et moi-même sommes d'accord là-dessus.

— L'O.M. ne reprendra pas le championnat tant que la Fédération n'aura pas reconnu la loyauté et la bonne foi de ses dirigeants.

— Nous ne paierons pas l'amende.

— Nous serons champions de France. »

◄ *... Je n'ai pas le droit de refuser l'offre de l'O.M. ...*

10

Et si vous n'étiez qu'un petit joueur...

Pelé, Cruijff, Beckenbauer, Bereta, des dollars, des pesetas, des marks, des francs, la télévision, les radios, les journaux, les livres, le Maracana, le stade Bernabeu, le stade olympique, le Parc des Princes, la virtuosité brésilienne, la force hollandaise, la puissance allemande, le « on ne sait quoi » français, c'est incontestablement du football mais ce n'est pas « le » football.

Le football ce sont aussi des gosses de sept ou huit ans qui jouent avec une balle de tennis, le football ce sont des professionnels de deuxième division qui jouent pour 2.500 francs par mois sans savoir de quoi seront faits leurs lendemains, le football ce sont les acharnés derbys de petites séries entre Antrain-sur-Couesnon et Pontorson, le football enfin ce sont toutes ces petites équipes du samedi, du dimanche matin ou du lundi, corporatives ou non, qui ne cherchent qu'à s'amuser et qui sont en butte aux mille et un tracas du petit joueur.

Tout commence à peu près le mercredi.

Le dirigeant, il n'ose pas se faire appeler Monsieur le président, se souvient tout à coup qu'il y a un match le samedi. Plus question d'envoyer des convocations. D'abord il n'a pas l'argent nécessaire pour acheter les timbres et, de toute façon, avec la grève des postes, elles arriveraient la semaine suivante. Il faut donc faire du bouche à oreille, procédé éminemment dangereux qui peut envoyer une moitié de l'équipe à 15 heures à Vincennes et l'autre à 16 heures à Clichy. Il s'agit surtout de trouver onze joueurs. Ce n'est pas si facile quand on apprend au fur et à mesure que les heures passent, que Marcel est « de mariage », Richard, le gardien, a un panaris, Charly est de permanence, Pierre a sa voiture en panne ou encore que la femme de Daniel ne veut pas qu'il joue.

Généralement tout s'arrange, si le jour du match ne coïncide pas avec une retransmission télévisée du Tournoi des Cinq Nations, car alors là on doit battre le rappel des vieilles gloires, falsifier deux ou trois licences et même solliciter le dirigeant qui se fait d'abord un peu prier puis, fou de joie, trotine (il ne peut plus courir) chercher ses vieilles chaussures de foot qu'il garde toujours dans sa voiture.

Le grand jour, tout le monde est au rendez-vous (le café après l'arrêt de l'autobus) à 13 h 45, soit avec trois quarts d'heure de retard, ce qui permet la première et superbe envolée du président : « La prochaine fois, ceux qui seront en retard ne joueront pas, c'est une question de politesse, je ne suis pas à votre disposition, c'est la dernière fois que je viens, ils vont nous mettre forfait, allez, en route... »

Et la petite caravane, deux voitures pour douze dans les bons jours, pour neuf dans les autres, démarre. Si le match se déroule dans un des hauts lieux du sport parisien de petit niveau, Pershing, Bagatelle ou La Courneuve, pas de problème. Mais si c'est au stade municipal de Sainte-Geneviève-des-Bois, à Saint-Gratien ou sur le terrain annexe de l'annexe de Nanterre (4e sortie après le pont, deuxième à droite, à gauche après le bureau de tabac, tout droit au feu rouge, demi-tour sur la place et, devant l'église, demandez), c'est parti pour quelques tours de banlieue.

Enfin tout ce petit monde se retrouve au terrain, et là commence l'aventure...

Le terrain :

Il peut être superbe avec de l'herbe qui ressemble à une moquette, si verte qu'on a envie d'en croquer, avec des beaux buts blancs. Il peut être comme ça, mais c'est que vous vous êtes trompés de stade ou que vous jouez sur le petit champ, en pente, qui est juste derrière et que vous n'aviez pas aperçu au premier coup d'œil.

En fait, le plus souvent c'est un de ces fameux « stabilisés » où les cailloux disputent un concours avec les capsules et les bouts de verre et un jour on a même trouvé un pneu dans les dix-huit mètres ! Il peut aussi, c'est le cas le plus fréquent, être recouvert d'eau, ce qui vous empêche de voir les trous laissés par les sabots des chevaux (Bagatelle ouest), le chemin empierré qui traverse le terrain (Bagatelle est), le fossé le long de la ligne de touche (La Courneuve), la plaque de ciment d'environ 50 mètres carrés (Colombes, au fond...) ou plus simplement les lignes (de toute façon, elles n'étaient certainement pas tracées).

Les vestiaires :

Généralement ils ont quatre roues, un volant et une plaque minéralogique. C'est la voiture du dirigeant et l'occasion de son deuxième numéro : « Ne mettez pas vos pieds sur les sièges, ne salissez pas tout, fermez les vitres, attention au tricot de ma femme, la prochaine fois je vous laisse vous déshabiller dehors. »

Mais, la France est un beau pays, les vestiaires peuvent aussi être une longue baraque en bois comme à Pershing où les trois cent cinquante privilégiés qui ont le droit de s'y entasser peuvent apercevoir, à vingt-cinq mètres de là, au fond du couloir, le poêle à charbon qui chauffe dans un rayon d'au moins soixante centimètres.

Enfin (ne soyons pas méchants il y en a de plus en plus), ils peuvent être en dur, et alors, si les carreaux ne sont pas cassés, s'il reste des porte-manteaux et si le gardien a la clef, vous êtes le plus heureux des footballeurs.

Le match :

On le gagne ou on le perd. Le résultat a vraiment très peu d'importance car, quoi qu'il en soit, personne ne saura jamais le classement final du championnat.

L'arbitre :

D'abord, disons tout de suite que l'officiel, prévu par la Ligue, ne vient jamais.

C'est donc un des deux dirigeants, ou un des remplaçants, ou encore le vieux monsieur, ancien joueur des années 20, qui passait par là, qui va gagner le droit de se faire eng... pendant une heure et demie. Avant même le début de la rencontre, il se heurte à pas mal de difficultés. Il n'y a vraisemblablement pas de sifflet, ou alors les deux équipes ont le même maillot et, naturellement, personne n'a un jeu de rechange au prix où sont actuellement les équipements sportifs. Si tous ces problèmes sont réglés, si le terrain est libre (ce qui n'est pas évident), dès qu'il a abandonné l'espoir de trouver des juges de touche, il peut partir pour son après-midi de bonheur où il menacera trois ou quatre fois de s'en aller et finalement, écœuré de toutes les insultes qu'il aura entendues, écourtera le match de dix minutes. Mais personne ne s'en plaindra car sa condition physique est loin d'être parfaite.

Les douches :

L'eau qui vous frappe le visage, qui ruisselle le long du corps, qui arrache la fatigue, qui masse les endroits endoloris, qui lave, qui frotte, qui fait gémir de plaisir, c'est un beau rêve.

En règle générale, il n'y a pas de douches ! Vous devez repartir, maculé de boue comme si vous étiez passé entre les mains d'un spécialiste du camouflage, par exemple pour aller travailler ou encore pour retrouver des amis qui vous attendent au restaurant. Là, c'est le triomphe assuré !

Il risque tout de même d'y avoir une douche (pour cinquante) ou plusieurs dans les stades de luxe. Mais lorsque vous y arrivez, l'eau chaude ne coule plus. Toute intervention auprès des gardiens du stade est alors à déconseiller, car elle ne sera que désastreuse...

Elle peut aboutir soit à la fermeture totale de l'eau (« Je devrais déjà être parti, je n'ai pas que ça à faire »), soit à son passage à plus de 100 degrés qui transforme l'imprudent qui se hasarde sous la douche en une superbe écrevisse (« Ah ! elle n'est pas chaude, mon eau. Vous allez voir... »)

Ensuite il reste à passer deux petites heures dans les embouteillages, à retrouver une femme de mauvaise humeur (« J'en ai assez de ton football et de tes copains »), à soigner les deux ou trois coups que l'on a reçus, à ne pas trop se plaindre des courbatures imminentes et à attendre la semaine suivante pour y retourner, bien sûr.

C'est tellement chouette, le foot !

Mais, au fait, si vous ne savez pas quoi faire samedi prochain, venez donc, il nous manque un joueur.

P.S. : Apportez un ballon, on n'en a jamais...

... Triantafilos arma instantanément son tir... ▶

11

La polka du "Grec"

Il ne faisait pas très chaud. La fumée des usines obscurcissait le ciel. Les envoyés spéciaux de la presse française maugréaient contre ce téléphone qui ne sonnait jamais et qui leur interdisait de passer leurs papiers. Les deux cents supporters stéphanois, venus en Pologne, étaient devenus muets. Bref, tout allait mal. L'A. Saint-Etienne allait disparaître de la Coupe d'Europe...

Ce quart de finale, Ruch Chorzow-A.S.S.E. était en effet commencé depuis plus d'une heure, et les Polonais menaient déjà 3-0. Le « coup de Split », remonter quatre buts de retard, ne se réussit pas tous les jours et l'affaire paraissait entendue. Jean-Michel Larqué lui-même ignorait que quelques semaines plus tard il écrirait aimablement la préface de ce livre pour avoir figuré dans le dernier carré de l'élite européenne aux



côtés de ses collègues capitaines, Franz Beckenbauer, Billy Bremner et Johan Cruijff.

A ce moment, Larqué lançait surtout des regards désespérés vers la touche car, épuisé, il sentait les crampes l'envahir. En vérité, il manquait de compétition puisque, après une sérieuse blessure au genou qui l'avait écarté des terrains pendant plusieurs semaines, il n'avait rejoué qu'une seule fois, en Coupe de France, face aux amateurs du Puy. Pourtant il avait fort bien tenu son rôle jusque-là, s'efforçant de ralentir le jeu, de ramener le calme dans une formation stéphanoise dont la défense avait commis quelques erreurs impardonnables.

La première s'était déroulée dès la huitième minute. Un coup franc, admirablement brossé de Bula, était passé devant les buts, et Chojnacki l'avait récupéré sur le côté gauche. Comme un seul homme, Merchadier, Piazza, Lopez et même Curkovic se précipitèrent sur lui, mais déjà le Polonais avait glissé au centre à son compère Maszczyk qui ouvrait la marque avec la plus incroyable des facilités.

Vingt-sept minutes plus tard, c'était un deuxième but de Beniger après un tir raté de Kopicera et trois interventions défensives manquées d'un cheveu par Lopez, Repellini et Curkovic.

La deuxième mi-temps enfin n'avait pas repris depuis une minute que Beniger s'échappait et que Farizon le fauchait en pleine surface de réparation. Penalty. C'était aussi le troisième but de Bula qui semblait bien sonner le glas des espérances françaises en Coupe d'Europe.

On en était donc là quand Larqué, qui attendait que Santini s'échauffe, puisa dans ses ultimes ressources pour accompagner une attaque de Bathenay sur l'aile gauche. Il eut mille fois raison car il se trouva à la réception d'une déviation de la tête de Triantafilos pour placer une superbe reprise de demi-volée qui crucifia Czaja !

A 3-1, la situation s'améliorait un peu et elle devint meilleure encore avec ce superbe pas de polka que devait esquisser le « Grec » Yves Triantafilos.

Depuis son retour à Saint-Etienne, « Tintin » éprouvait bien des difficultés à s'imposer et il avait fallu ses deux buts contre Split, dans cette folle soirée que Saint-Etienne n'oubliera jamais, pour lui donner rang de titulaire indiscutable, sa position étant encore renforcée par le départ de Bereta et les blessures de Sarramagna. Depuis le début, on l'avait peu vu en attaque. Il s'était pourtant dépensé dans de multiples tâches défensives pour venir dresser un premier rideau devant ses camarades des lignes arrière que les incessantes permutations des attaquants polonais mettaient en péril. Il allait, en réalité, n'avoir qu'une seule bonne balle d'attaque...

C'était à six minutes de la fin. Sur une astucieuse ouverture d'Hervé Revelli, il se trouva en fort bonne position à une quinzaine de mètres des buts polonais, légèrement sur la gauche. C'est le genre d'occasion que les avants français ne transforment jamais. Triantafilos arma instantanément son tir et le ballon alla se ficher sous la barre !...

Saint-Etienne avait perdu, mais seulement 3-2 après avoir frôlé le désastre, et on oublia très vite la première heure de jeu pour ne plus penser qu'au match retour.

Ce retour donna lieu au plus vaste déploiement de forces qu'ait jamais effectué un club français. L'occasion était trop belle d'atteindre les demi-finales de la Coupe d'Europe. Roger Rocher, président de l'A.S.S.E., n'hésita pas à lancer un appel aux supporters. « Mercredi Saint-Etienne, ce sera la France et la France, c'est vous », leur cria-t-il.

On « chauffa » au maximum le public par la distribution de porte-voix, par la création d'un hymne dont les allures militaires étaient presque choquantes dans une enceinte sportive. Tout était prêt pour faire du stade Geoffroy-Guichard un enfer « spécial Polonais » lorsque survint un élément inattendu et pourtant bien propre à refroidir les enthousiasmes les plus brûlants : la neige. Quand Saint-Etienne se réveilla ce mercredi-là, la ville était couverte de neige, ce qui n'était pas très grave, mais la pelouse aussi, ce qui l'était beaucoup plus. A la grande fureur du président Rocher, on évoqua même un possible report. « Vous ne connaissez pas les Stéphanois, répliqua-t-il. La neige, nous savons ce que c'est. Elle ne nous effraie pas et elle ne nous empêchera certainement pas de jouer. »

Il avait raison. Grâce à quatre-vingts ouvriers, dont la plupart n'appartenaient pas à l'entreprise de M. Rocher mais s'étaient portés volontaires, la neige fut déblayée. Quand l'arbitre hongrois M. Petri s'en vint inspecter le terrain vers midi, il déclara la pelouse jouable. Rassuré et triomphant, Roger Rocher présida alors le déjeuner exceptionnel qu'il offrait à toute la presse, une presse avec laquelle il eut pourtant souvent bien des mots.

Il ne faisait donc pas très chaud pour cette soirée européenne et les chorales n'avaient sans doute pas la puissance espérée.

Mais Gérard Janvion, lui qui pourtant ne paraissait pas devoir être très à l'aise par cette basse température invraisemblable aux Antilles, réchauffa très vite tout le monde. Trois minutes ne s'étaient pas encore écoulées que Patrick Revelli était accroché sur l'aile droite. Larqué, le chef, tira comme d'habitude le coup franc. La défense polonaise le repoussa très faiblement. Janvion était là à l'affût, et avec vivacité, avec un peu de chance aussi, puisque le ballon frappa autant son tibia que son pied, il réussit à trouver une ouverture dans le coin des buts de Czaja, déjà légèrement frigorifié.

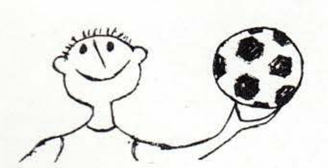
Les Polonais n'avaient tenu leur qualification qu'une poignée de secondes !...

La place en demi-finale était maintenant française. On aurait peut-être aimé alors que les Stéphanois fassent preuve d'un peu plus de brio pour assurer le résultat et éviter une égalisation qui les aurait condamnés. Mais l'enjeu était trop important, ils ne prirent aucun risque, se contentant d'imposer leur potentiel physique bien supérieur, orchestrés pourtant par le maître d'œuvre qu'est devenu aujourd'hui Larqué.

Curkovic lui-même, jamais mis en difficulté, se refusa à dégager à la main « de peur d'une faute d'un des jeunes défenseurs sur ce terrain glissant », et ses longs et aériens coups de pied ne contribuèrent pas à la beauté du jeu. Mais ce soir, seul le résultat comptait. Un but supplémentaire n'aurait cependant pas nui. Il aurait libéré de cette hantise de l'égalisation qui habitait d'ailleurs plus les spectateurs que les joueurs. Il fallut attendre la quatre-vingt-quatrième minute pour l'avoir et encore ne provint-il que d'un penalty, bien vite sifflé après une chute de Triantafilos (tiens, le revoilà...), et que transforma Hervé Revelli.

Alors seulement le stade explosa !

Sur le terrain, dans la tribune officielle, dans les gradins, on s'embrassait, et le stade tout entier reprit en cœur le slogan « Les verts à Paris ». A cet instant, tous y croyaient...



CARTON JAUNE...

Dans cette petite équipe de province, l'arrière gauche ayant marqué quelques dispositions littéraires avait obtenu d'un journal local qu'il téléphone chaque dimanche ses commentaires sur la partie qu'il avait disputée.

Artisan honnête mais sans génie du ballon rond, il s'acquittait du mieux qu'il pouvait de cette tâche. Il jugeait objectivement ses partenaires, mais il marquait une faiblesse bien compréhensible pour un footballeur qu'il connaissait bien, et pour cause, lui-même. De sorte qu'il s'inscrivait régulièrement parmi les meilleurs joueurs du jour...

Cette régularité finit par attirer l'attention de sergents recruteurs. Plusieurs se déplacèrent un jour afin de voir à l'œuvre un élément aussi intéressant. Ayant appris que l'on venait le superviser, l'arrière rédacteur jugea plus prudent de se découvrir une blessure imaginaire. Il ne joua donc pas, mais effectua son compte rendu qui débutait ainsi :

« En dépit de la regrettable absence de l'excellent X (ici son propre nom), le T.F.C. a réussi à s'imposer devant le Racing... »

C'était en 1958, à Lisbonne, où l'équipe de France militaire disputait le tournoi international dans la capitale portugaise. Parmi les sélectionnés qui tous (ou presque) devinrent des internationaux A, figuraient notamment Peyroche, Goujon, Taillandier, Chorda, Wiesnieski, etc.

Le meilleur copain de Wiesnieski, déjà international A, était l'autre Lensois, Zymzack, aussi bavard que Wiesnieski pouvait être réservé. Au cours des promenades en car qu'effectuait l'équipe de France, tandis que « Zym » s'emparait du micro et se livrait à un commentaire débridé, Wiesnieski dormait.

Un jour, l'excursion conduisit les joueurs à Porto et dans les environs. Wiesnieski, comme à son habitude, s'assoupit.

Soudain, un coup de frein le réveille vaguement. Zymzack affecte l'impatience :

« Maryan, crie-t-il en secouant son équipier avec lequel il joue à Lens, Maryan, réveille-toi, on est arrivé au stade Bollaert ! »

Et l'autre, à moitié ensommeillé, de maugréer, bougon :

« Pas la peine de me secouer comme ça, j'avais reconnu du premier coup d'œil. »

12

Alors, Thierry Roland, raconte...

Même si nous n'avons pas vu le fantastique Saint-Etienne-Split, même si une fois de plus le championnat a été escamoté, la télévision nous a offert cette année quelques belles heures de football qui nous ont aussi permis de retrouver un visage qui avait disparu depuis sept ans, celui de Thierry Roland. Ses débuts dans la profession, ses années d'exil, ses joies, ses peines, son métier, son amour du football, ses souvenirs, il vous les raconte en quelques mots...

« Il est toujours extrêmement délicat pour un journaliste de parler de lui, il n'est pas là pour ça, mais, puisque mon copain Charly me l'a demandé, allons-y...

« Voilà bientôt vingt ans que je suis à l'O.R.T.F., la seule entreprise que j'aie connue. Vingt ans, c'est une longue liaison et ma maison je l'aime. Certes les sigles ont changé. Dans les années 50, c'était la R.T.F. et maintenant c'est Antenne 2. Vingt ans, c'est à la fois beaucoup et très peu.

« Je me revois encore tout gamin, en culottes courtes, poussant la porte du bureau de Georges Briquet aux Champs-Elysées. J'avais à peine dix ans. Autour du Patron, celui auquel tous les journalistes de l'audiovisuel doivent en partie d'exercer ce merveilleux métier aujourd'hui, il y avait Jean Quittard, André Bourillon, Patrick Saint-Maurice, Loyes Van Lee, André Bibal, Raymond Marcillac pour ne citer que les principaux. Je les connaissais tous... de réputation. Car, pour ne rien vous cacher, je préférais déjà de beaucoup le football au latin ou à la géographie. Je n'avais aucun mal à apprendre « l'Equipe » par cœur, alors que pour les maths ou l'histoire, c'était un peu plus dur.

« A l'époque j'étais poussin au Racing, mon club de toujours. Un petit footballeur était nécessaire dans une émission pour la jeunesse, et mes dirigeants me désignèrent, non parce que j'étais le meilleur, mais tout simplement parce que j'habitais à côté. Ce fut ma première visite à la Radio. Beaucoup d'autres se succédèrent, mais je garde précieusement le disque en cire de l'interview que Loys Van Lee fit de moi ce jour-là.

« Ensuite, mes brillantes études terminées, Georges Briquet m'engagea dans son service. C'était en 1955. Mes débuts furent difficiles. J'étais intimidé, je ne prenais pas d'initiatives. Le Patron me prit alors pour un

feignant et voulut me renvoyer dans mes foyers. A cette époque, Roger Couderc, Robert Chapatte et Odette Contet, la collaboratrice de Georges Briquet, me défendirent et me sauvèrent la vie. Les Jeux Olympiques de 1956 firent le reste. Avec le décalage horaire les amateurs manquaient pour venir au bureau réceptionner les dépêches et les modulations de nos envoyés spéciaux de 3 heures à 9 heures du matin. Je fus désigné et, ayant bien assuré ce premier vrai job, j'allais en obtenir beaucoup d'autres.

« Ma venue à la télévision remonte à 1960. Elle créa entre Georges Briquet et moi une fâcherie qui, sur le coup, me peina beaucoup. Comme cela se passe souvent, hélas ! une importante décision me concernant fut prise en haut lieu sans que je sois ni averti ni consulté. Il fut décidé un beau jour que Robert Chapatte et moi étions mutés de la Radio à la Télé. Georges Briquet, mon patron, n'avait même pas été avisé. Il apprit la chose un matin par une note déposée sur son bureau et il l'encaissa fort mal. Longtemps il resta persuadé que Robert et moi avions intrigué dans son dos aller à la TV. Il n'en était rien, bien entendu, mais il l'admit fort péniblement.

« Voilà qui me permet de rectifier une légende selon laquelle je serais entré à la télévision comme lauréat d'un concours. C'est absolument faux. Du reste je n'ai jamais gagné le moindre concours de ma vie. A la même époque, c'est vrai, un concours de reporters sportifs avait été organisé par l'O.R.T.F. Des garçons comme Gérard Edelstein ou Georges Gonzaga, qui se sont faits des noms, l'un à « L'Equipe », l'autre au « Figaro », y participèrent. Mais les deux finalistes furent Roger Dechambre, qui aujourd'hui travaille avec Michel Drucker aux « Rendez-vous du Dimanche » et Georges Bassecoulard qui, après un timide essai, préféra rester aux P.T.T. d'où il venait.

« Et puis survint 1968, épisode douloureux. Renvoyé comme un malpropre, sans trop savoir pourquoi, car après tout à ce moment-là, souvenez-vous, il y avait beaucoup de salariés en grève. Alors, s'il avait fallu tous les renvoyer... Enfin tout cela appartient au passé, mais un passé que je n'oublierai pas. J'ai reçu ma lettre de licenciement le jour de mes trente et un ans, le 4 août 1968. Le cachet de la poste portait l'inscription : « France Inter vous accompagne partout et toujours, 24 heures sur 24, en musique... » Charmant, non ?

« Un an et demi à travailler un peu partout, et au début de 1970 j'ai pu réintégrer la maison, non plus à la télévision, mais à France-Inter. Je le dois à Roland Dhordain et à Georges Bortoli qui m'accueillirent à bras ouverts. Ce furent cinq années heureuses dans un bon climat, avec une bonne équipe, puis survint la fin de l'O.R.T.F. et l'avènement des nouvelles sociétés.

« En sept ans, la télévision a beaucoup changé. Les hommes, bien sûr, mais aussi la façon de travailler. Une manière plus nerveuse, plus moderne. J'avoue qu'en raison de cette évolution, j'ai hésité avant de revenir. Dès que sa nomination à la tête de la rédaction d'Antenne 2 fut

certaine, Jacques Sallebert, qui était encore à cette époque mon patron à la Radio, m'avertit qu'il aimerait bien m'emmener avec lui. Je lui donnais d'abord un accord de principe. Ensuite je fus sollicité par la première chaîne et par une radio, ce qui embrouilla un peu mon esprit. Je ne savais trop que faire d'autant plus que des bruits, qui, hélas ! devaient devenir réalités, annonçaient que plusieurs dizaines de journalistes ne seraient pas réengagés. Je ne voulais en aucun cas faire ce que j'avais reproché aux autres en 1968. Il était hors de question que je prenne la place de qui que ce soit. Alors ma décision fut la suivante : puisque j'étais à France-Inter, je resterais à France-Inter.

« C'est Robert Chapatte, mon grand frère de toujours, et Roger Couderc, un frère lui aussi, qui exigèrent que je change d'avis et que je les rejoigne à Antenne 2 puisqu'ils y venaient eux aussi. Et voilà...

« Je suis content d'avoir retrouvé ce moyen d'expression formidable, d'exercer ce métier qui me passionne toujours autant, même si les rapports entre le football et la télévision ont toujours été délicats. Il est vrai que les positions de chacune des parties sont extrêmes. Ainsi la télévision souhaite offrir un spectacle, le meilleur possible, et de son côté, le football doit penser à préserver les recettes des petits clubs. Il est incontestable en effet qu'une retransmission en direct d'un grand match retire un peu partout en France des spectateurs. Depuis les débuts d'Antenne 2 (6 janvier 1975), le football a pourtant été le sport roi sur notre chaîne. Il faut dire que nous avons été particulièrement gâtés par la belle saison de l'A.S. Saint-Etienne en Coupe d'Europe, l'avènement de Dynamo Kiev en Coupe des Coupes, la finale de la Coupe de France A.S. Saint-Etienne-R.C. Lens, une des plus belles de ces dernières années, et le fait que la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions ait eu lieu à Paris. Toutes ces rencontres ont été transmises en direct sur Antenne 2. A plusieurs reprises Jacques Sallebert et Georges Leroy n'ont pas hésité à bouleverser complètement toute une soirée pour la consacrer au football. Marcel Julian, notre président, était à nos côtés sur la passerelle du Parc des Princes à l'occasion de Bayern-Leeds et de Saint-Etienne-Lens, ce qui prouve que le sport en général et le football en particulier sont pris au sérieux sur Antenne 2.

« Pour la finale de la Coupe d'Europe, Pierre Badel, notre réalisateur, disposait de huit caméras. Il en avait six pour Saint-Etienne-Lens et quatre pour les matches de Coupe d'Europe à Saint-Etienne. Pourtant à chacune de ces sorties, son travail a été unanimement apprécié. Voilà qui confirme qu'à moyens techniques égaux, les réalisateurs français valent largement leurs collègues britanniques et allemands que l'on cite habituellement en exemple.

« En conclusion, cette année, j'ai l'impression qu'il y a eu du bon football à la télévision, la couleur étant un élément indispensable. Auparavant il y avait eu bien des réunions et de multiples protocoles, mais rien de très concret. En 1975, avec l'avènement d'Antenne 2, je crois que le football et la télévision se sont enfin compris. »

13

La fin du rêve

« J'ai le sentiment d'avoir été piégé, enfermé dans une nasse... » Ces quelques mots, vous les avez déjà lus.

Ils ont été écrits dans la préface par Jean-Michel Larqué qui évoquait ses sentiments après les cent quatre-vingts minutes qui avaient opposé le Bayern et Saint-Etienne, cent quatre-vingts minutes qui laissaient un goût amer dans la bouche, cent quatre-vingts minutes qui laissaient à la fois beaucoup de regrets et beaucoup d'espoirs.

Robert Herbin et les Stéphanois avaient souhaité jouer le match aller en Allemagne, mais le tirage au sort en avait décidé autrement. La première manche se déroulait au stade Geoffroy-Guichard sur cette pelouse où les attaquants stéphanois avaient marqué deux buts à Lisbonne, cinq à Split et deux encore à Chorzow. Le souvenir du Saint-Etienne-Bayern (3-0) de 1969 était encore dans toutes les mémoires et on s'accordait généralement à dire qu'une avance de deux à trois buts n'était pas impossible d'autant plus que les Allemands étaient à la dérive dans leur championnat.

Comme avant Chorzow, la neige s'était mise aussi de la fête mais elle n'amusait pas grand monde. Comme pour se venger, elle tomba alors avec une rare violence juste quand les équipes pénétraient sur le terrain, obligeant le pauvre gardien du stade à courir dans sa réserve chercher du sable rouge pour retracer les lignes. Mais il est deux lignes qu'il n'aurait pas eu besoin de refaire, celles qui séparent les deux poteaux de but.

Rien n'allait être marqué et on en fut conscient dès les premières secondes quand on vit Gerd Muller, le chasseur de buts, le meilleur avant-centre du monde, opérer comme le plus obscur des défenseurs, tout près de ses buts, tout près du père de cette équipe, Franz Beckenbauer. Le football-champagne d'Albert Batteux qui se morfondait dans les tribunes, l'esprit offensif de Pelé qui devait être en train d'étudier le contrat de quatre-vingt-cinq pages qu'il signerait avec les professionnels américains, les attaques de grand style de l'ancienne équipe de Hongrie, tout cela était loin...

Le Bayern, c'était un vilain hérisson qui ne sortait jamais la tête, c'étaient onze tâcherons répartis dans un tiers de terrain avec pour seul objectif détruire, détruire encore, détruire toujours. Où étaient-ils le Beckenbauer rayonnant, le Muller jaillissant, le Hoeness flamboyant et même le Schwarzenbeck qui avait marqué le but salvateur devant l'Atletico l'année précédente ? Hoeness se jetait dans les jambes de Larqué, Muller taclait Revelli, Schwarzenbeck renvoyait inlassablement de la

tête les centres de Repellini et Beckenbauer rameutait sans cesse près de lui le moindre Bavarois qui s'éloignait. Que tenter contre ce mur, comment le démanteler, le contourner ?

En première mi-temps les Stéphanois s'attachèrent à jouer posément, calmement, à construire, à ébaucher des mouvements qui trouveraient une faille. Sans résultat...

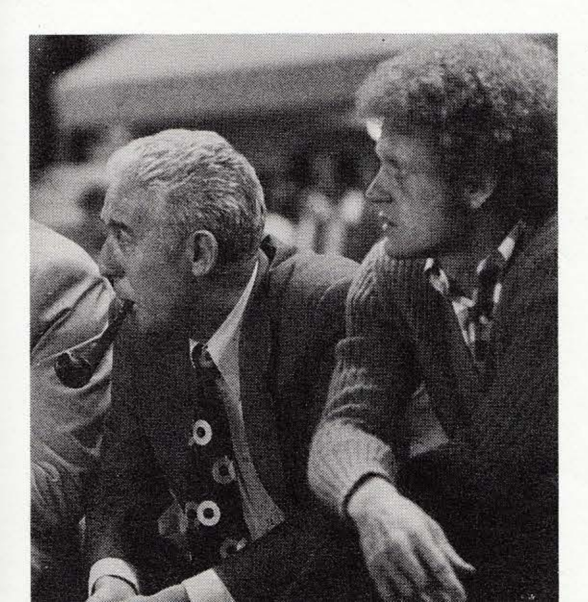
Dans les quarante-cinq dernières minutes, ils laissèrent parler leur cœur et se lancèrent à l'attaque, sans plan précis, sans réflexion, avec courage, hargne, fureur même. Sans résultat non plus...

Et, comble d'injustice, ils faillirent même encaisser un but quand Wunder, perdu dans le camp stéphanois, profita d'une glissade de Repellini pour se présenter devant Curkovic mais trop croiser son tir. Ce fut la plus belle occasion du match, plus nette que ce tir des trente mètres de Lopez au ras du poteau, ou que ce coup franc de Triantafilos qui obligea Maier à se coucher.

C'était tout de même assez triste pour une demi-finale de Coupe d'Europe et le nouveau visage du Bayern n'avait rien de séduisant. Il était la conséquence du programme démentiel que les dirigeants munichois avaient imposé à leurs joueurs. Pour renflouer les caisses du club que les gros salaires des joueurs contribuaient à vider, ils avaient organisé de longues tournées, des séries de matches amicaux où ils monnayaient à la fois leur titre européen et la réputation de leurs champions du monde.

Mais la succession de ces rencontres, la difficulté de chacune d'elles, où l'adversaire voulait à tout prix une victoire de prestige, obligèrent les Allemands à chercher un style prudent et économique. Un peu à la manière des Uruguayens par exemple, le Bayern « gela » le jeu pour éviter toute mauvaise surprise et quand, de retour en Allemagne, ils furent en proie à une légitime fatigue, ils conservèrent ce style, désespérant pour les spectateurs, désespérant pour le football, mais qui allait les hisser en finale de la Coupe d'Europe... pour la gagner.

A Munich, pourtant, au match retour, il leur fallait bien jouer d'une autre manière car ils devaient marquer au moins un but, ou un but de



... Que tenter contre ce mur ?...

OLYMPIASTADION MUENCHEN
FC BAYERN - AS ST.ETIENNE
1 - 0 5 BE KENBAUER 2.MIN.
2 - 0 2 NBERGER 69.MIN

plus que leurs rivaux. On s'attendait donc à revoir le Bayern 74 avec, enfin, des attaquants.

C'était compter sans Franz Beckenbauer qui allait sortir un tour de passe-passe incroyable. On en était à la deuxième minute et le « Kaiser » s'était avancé à la limite des dix-huit mètres (il faut dire 18 yards ou 16,50 m) français. Balle au pied, il donnait l'impression de chercher une remise.

Soudain il pivota sur lui-même et il s'enfonça dans le dos de la défense française pour battre Curkovic d'un tir croisé à mi-hauteur. Deux minutes de jeu et les dés étaient déjà pipés !...

Le Bayern n'avait plus besoin d'attaquer, il était déjà qualifié !

On ne saura donc jamais si les Allemands sont toujours capables de ce football offensif qu'il faudra bien un jour ressortir des musettes sous peine de jouer devant des banquettes vides. Avec ce but d'avance, ils retournèrent vite s'abriter dans leur camp. Ce ne fut pas aussi systématique qu'à Saint-Etienne ou qu'au Parc des Princes quelques semaines plus tard, mais ils ne prirent aucun risque. Cette tactique aida les Stéphanois à retrouver leurs esprits et ils pratiquèrent un très bon football. Sous l'impulsion de Larqué, pas fâché de démontrer toute sa classe aux quatre-vingt mille spectateurs du Stade Olympique et aux centaines de milliers de téléspectateurs de la deuxième chaîne, ils s'emparèrent du ballon et faillirent bien en faire le meilleur usage.

Avec un jeu bien ordonné, enthousiaste mais construit, ils multiplièrent les attaques, trouvant, hélas ! sur leur route un Sepp Maier au sommet de son art. Pourtant, celui que l'on considère actuellement comme le meilleur gardien du monde, percevait le danger. La pression des « verts » finissait par s'accroître au fil des minutes quand un invraisemblable contre de l'arrière Durnberger, slalomant dans la défense stéphanoise, « assomma » les champions de France après un peu plus d'une heure de jeu. Saint-Etienne avait perdu 2-0, et, le football n'en est pas à un paradoxe près, les deux buts avaient été signés par deux défenseurs.

Le beau rêve des « Verts à Paris » s'éteignait, mais l'aventure n'est peut-être pas terminée...

Qui sait si ce n'est pas à Lisbonne, Split, Chorzov ou Munich que Saint-Etienne a préparé ses prochaines victoires ? qui sait si ce n'est pas au contact de Yazalde, Surjak, Bula, Muller, Beckenbauer ou Hoeness, que les Janvion, Repellini, Bathenay ou Lopez ont conquis leurs galons de futures vedettes européennes ?

Saint-Etienne ne disputerait pas la finale de la Coupe d'Europe, c'est vrai. Mais Saint-Etienne, dans cette aventure européenne, a sans doute gagné plus qu'en deux ou trois ans d'apprentissage dans le championnat de France. Alors si Jean-Michel Larqué ne peut s'empêcher de regretter cette élimination, le football français ne peut avoir que de l'espoir en ayant suivi cette bande de « verts » dans sa magnifique saison européenne.

◄ *...Qui sait si ce n'est pas au contact de Muller que Bathenay a conquis ses galons de future vedette européenne ?...*

14

Un grand choc de sympathie

Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, la France entière a suivi, souvent avec passion, l'aventure européenne des footballeurs stéphanois.

Le monde du rugby lui même, où l'on ne nourrit pas une affection particulière pour les "manchots", a été touché.

Denis Lalanne, l'auteur de l'inoubliable "Grand Combat du XV de France" (La Table Ronde), de "Géants du Rugby" et "Nouveaux Géants du Rugby" (Solar), chantre de l'ovale à "l'Equipe", était à Biarritz et il a vécu cette intrusion du ballon rond dans des familles où il n'avait jamais mis... les pieds.

Michel Larqué a beau être Palois, Sarramagna a beau être Bayonnais, le cœur du Sud-Ouest, où je vis, n'a jamais battu pour l'A.S. Saint-Etienne comme il a toujours battu, selon le cas, pour le F.C. Lourdais, l'Aviron Bayonnais, le Stade Montois et, par-dessus toutes les querelles de clochers, pour le XV de France. J'ai pourtant connu des joueurs de rugby qui étaient fous de football, comme « Papillon » Lacaze, ou qui entretenaient de vraies relations amicales avec des joueurs de football, comme c'est toujours le cas d'André Boniface et de Didier Couécou. A l'inverse, Just Fontaine nous a souvent tenu la compagnie la plus amicale et la plus fervente aux grands matches du Stade Toulousain.

Je passe sur le vieux reproche, désormais bien périmé, que les malades du rugby adressent à ceux du football, à savoir que les manchots n'ont pas de sanquette, qu'ils font de la dentelle quand il faudrait se battre. C'est une rengaine qui ne tient plus quand on a eu la chance de suivre d'un peu près, par exemple, la dernière Coupe du Monde : on a eu tout loisir de s'apercevoir qu'un tacle de Luis Pereira vaut bien un carton de Spanghero, qu'un cadrage-débordement de Resenbrink vaut largement celui d'un trois-quarts aile et, surtout, que les grands footballeurs professionnels de notre époque ont tout à fait dépassé les meilleurs joueurs de rugby dans le domaine de la condition physique et de la technique individuelle.

Tout ce qui alimente encore la vieille méfiance des gens du rugby à l'endroit des gens du football, c'est l'insupportable « cinéma » d'un

Gerd Muller, entre autres, pour la moindre caresse en chemin, pour la moindre pâquerette qui l'a fait tomber, et plus encore ces folles embrassades pour le moindre but de raccroc, ces scènes d'amour de groupe qui illustrent bien fâcheusement, à mon goût, la fameuse proposition de Gabriel Hanot : **« Un but de football, c'est un acte sexuel mâle ».** Ce n'est pas l'habitude, en rugby, de donner ainsi son bonheur ou ses chagrins en spectacle. Et ici, assurément, les footballeurs plus que les rugbymen se coupent de leurs rudes ancêtres communs de la soule et du fute-ball.

Ajoutez à cela que les supporters de Saint-Etienne n'ont rien trouvé de mieux que d'encourager leurs favoris sur l'air des grandes processions à la basilique de Lourdes, ce qui a toujours été ressenti comme une injure en Bigorre et dans tout le Sud-Ouest très chrétien, et vous aurez enfin toutes les raisons qui font que l'épopée de Saint-Etienne en Coupe d'Europe logiquement n'aurait pas le pouvoir de beaucoup remuer le plombier de Saint-Vincent-de-Tyrosse ou l'épicier de Saint-Etienne-de-Baïgorry, en outre un peu perdus entre la Coupe des villes de foires et toute cette foire des villes de Coupes.

Et pourtant, j'en ai été témoin, la forte aventure de Saint-Etienne contre Chorzow et le Bayern a eu le don tout à fait exceptionnel de bouleverser la vie des hommes et des femmes de ma province. Ce furent de ces grands soirs à la maison où l'on dîna à la hâte, où l'on ne répondit plus au téléphone et où les mères de famille ne furent pas admises à élever la moindre objection sur le choix de la dramatique en question.

Miracle de la télé, bien sûr. Et surtout le grand choc de sympathie se produisit avant le coup d'envoi, lorsque Thierry Roland donna lecture du menu confectionné par les grands maîtres de la vallée du Rhône, MM. Troisgros, Randoing, Péronnet et Coudol.

A l'intention des invités de l'A.S. Saint-Etienne. Personnellement, je n'ai pas souvenir des meilleurs moments de ces matches, cependant suivis avec une réelle ferveur, mais le menu annoncé par Thierry Roland au soir du match retour contre Chorzow fait partie des émotions qui ne s'oublient pas :

— Assiette Coupe d'Europe (foie d'oie, salade de truffes fraîches, salade de haricots verts, salade de champignons crus).
— Saumon frais à l'oseille.
— Filet en croûte Richelieu.
— Gratin forézien.
— Fromage blanc à la crème.
— Coupe A.S.S.E. (à base d'oranges confites cuites au Grand Marnier).
— Pâtisseries du Pilat.
Champagne glacé.
Côte rôtie.

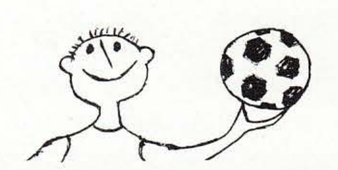
Chez moi, pour ces choses-là, on sait ne pas être chauvin et tirer son béret devant un vin qui le mérite. Ici, le football venait de marquer un point et Triantafilos n'y était pour rien. Pour ce qui est d'un certain

art de vivre que les gens de ma province volontiers lui contestent, le football n'avait pas attendu la fameuse troisième mi-temps, ni même la première, pour se faire de nouveaux amis. Et pour nous avoir si bien mis l'eau à la bouche, on lui trouva même par la suite un mâle comportement, une émouvante obstination, qui ne sont plus toujours l'apanage, horresco referens, du XV de France tant aimé. On pesta en chœur, dans les chaumières du Sud-Ouest, contre la neige qui favorisait les desseins du Bayern, et l'on aurait bien envoyé Estève caresser les côtes de cet enfoiré de Maier.

D'ailleurs, c'était tout le sport à l'envers. Mes souvenirs de reporter de rugby sont bercés par les gueuletons inoubliables que l'on faisait naguère à Mont-de-Marsan ou à Dax. Mais les temps ont bien changé. Aujourd'hui, on voit des dirigeants de rugby faire la grève de la faim pour manifester contre une décision de la F.F.R. Et ce sont ceux de Saint-Etienne qui nous enseignent la joie de vivre, et que le meilleur gagne !

Il n'est pas un banquet de rugby qui ne s'achève par ce toast lancé par quelque président congestionné : « Un seul vainqueur : le rugby ! ». Mais il y eut donc ces soirs de l'hiver 1975 où, pour toute la France des braves gens, il n'y eut incontestablement qu'un seul vainqueur : le football. Allons ! Je vais arrêter là, car je sens que mon cœur commence à se mettre à table.

Denis LALANNE.



CARTON JAUNE...

Dans une lettre arrivée au Provençal *à Marseille, un lecteur demandait ce qu'était devenu l'ancien président de l'O.M., René Gallian.*

« Il est directeur d'une maison de retraite », lui répondit le journal. Ce qui est l'exacte vérité.

Deux jours plus tard survint une nouvelle lettre du même lecteur, furieux.

« Je ne vous demandais pas ce que faisait M. Gallian à l'O.M., je vous demande ce qu'il fait maintenant. »

Après avoir infligé une forte amende à Paulo César au début de la saison, M. Méric s'en alla voir les journalistes.

« Vous avez vu le savon que je lui ai mis. Comment l'a-t-il pris ?

– Il est devenu tout blanc », lui répondit l'un d'eux.

C'est une suggestion de Piem, le dessinateur du Figaro *et du* Petit Rapporteur *: faire jouer les deux demi-finales de la Coupe de France en même temps, sur le même terrain, avec deux buts dans la longueur et deux dans la largeur.*

Ce croisement serait peut-être amusant...

... Just Fontaine, qui vit des heures exaltantes sur son banc de touche... ▶

15

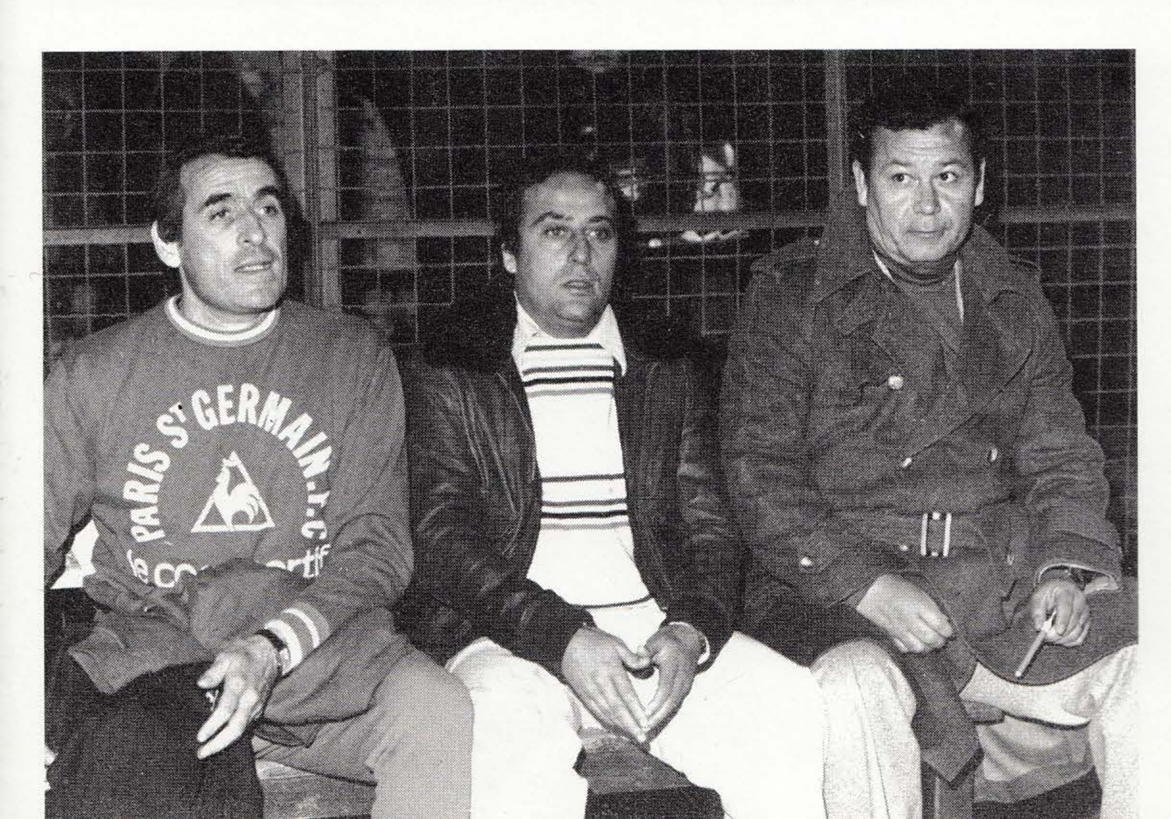
Daniel Hechter : une nouvelle race de président

Il était une fois un jeune couturier qui avait des sous, beaucoup, beaucoup, beaucoup, et qui aimait le football, beaucoup, beaucoup, et Paris, beaucoup, beaucoup.

Si M. Perrault avait écrit ce conte, les dernières lignes auraient vu le couturier devenir président d'un grand club à Paris et son équipe collectionner les triomphes en championnat de France puis en Coupe d'Europe dans un Parc des Princes comble comme au beau temps du Racing.

Daniel Hechter et le Paris Saint-Germain n'en sont pas encore là, mais l'histoire est bien avancée et elle pourrait bien finir comme un beau conte de fées.

« J'étais intéressé depuis longtemps par le football et j'admettais difficilement que Paris n'ait pas une grande équipe, raconte Daniel Hechter. Payer pour avoir de la publicité sur les maillots ne m'intéressait pas, mais en revanche j'étais prêt à donner de l'argent à condition d'avoir voix au chapitre. Avec quelques-uns de mes amis, j'ai donc fait des propositions aux clubs parisiens. Le Red Star et Paris F.C. ont refusé. Paris Saint-Germain s'apprêtait à mettre les clefs sous la porte et à disparaître. J'ai accepté les dettes (50 millions d'anciens francs), et nous avons dû investir 300 millions pour la montée en première division, aux-



quels sont venus s'ajouter 200 millions supplémentaires au début de cette saison. Nous avons donc mis plus d'un demi-milliard pour pouvoir simplement entrer dans le monde du football. »

Daniel Hechter voulait avoir « voix au chapitre ». Il devint aussitôt président, mais pas un président tout à fait comme les autres. Il venait du prêt-à-porter ou la concurrence est rude, où l'argent est un peu plus encore le nerf de la guerre et c'est avec des théories nouvelles qu'il partit à l'attaque du football.

« Le football français est un produit mal vendu, donc mal exploité. Le problème est pratiquement le même que pour une lessive. Si avant qu'elle ne soit implantée, des représentants passent et affirment qu'elle est mauvaise, personne bien sûr ne l'achètera. C'est ce qui se passe dans le football. On répète : c'est mauvais, les joueurs sont trop payés, les arbitres sont nuls c'est plein de scandales... A la sortie le football français est au plus bas et on ne l'aide pas à se relever.

Je pense qu'il faut promotionner le football, et que, si les journalistes ont un grand rôle à jouer, la réussite passe aussi par l'arrivée de nouveaux dirigeants, la mise en place de nouvelles structures dans les clubs et une politique moins conservatrice des hautes sphères. » exposa Daniel Hechter.

« Vendre le football », on n'avait jamais encore entendu cette expression et elle a fait peur. « Il veut s'en mettre plein les poches », « L'argent va tuer définitivement le football », a-t-on chuchoté.

« Je ne cherche pas à gagner d'argent et je peux même vous dire que si un jour je récupérais la moitié de ma mise, je serais le plus heureux du monde. Mais je suis fou de rage d'entendre toutes ces réflexions et de voir toutes ces mimiques horrifiées dès que l'on parle d'argent. L'argent n'est pas honteux, il n'est pas sale, nous en avons tous besoin. Nous vivons dans une société capitaliste, avec ses avantages et ses inconvénients, une société dans laquelle le principal moyen est l'argent, et il ne faut pas faire les choses à moitié. Le football, écrasé de charges, ne peut plus vivre par lui-même ; alors, ne refusons pas l'apport de capitaux privés. Il s'agit de vivre avec son temps. L'argent fait partie de la règle du jeu, et ce n'est pas lui qui déchaîne la violence sur les stades. Avec ou sans argent, des joueurs multiplient des agressions sur tous les stades du monde. »

Voilà donc maintenant près de deux ans que Daniel Hechter, et





Daniel Hechter.
Just Fontaine.



... Qui sait si Johan Cruijff ne viendra pas jouer avec nous ?...

sa mignonne petite tête de gosse de riche, ont débarqué dans le football et après une saison en Division I, il dresse un premier bilan.

« J'ai beaucoup appris, j'ai commis beaucoup d'erreurs mais le jeu en vaut la chandelle. Je ne connaissais pas le football, aujourd'hui j'en sais beaucoup plus et je peux remplir mon rôle de président, déterminer la politique générale du club, fixer les objectifs, être un médiateur entre les différentes parties, dans de meilleures conditions.

Sur le plan financier, malgré tous les ennuis que nous a causés la pelouse du Parc, le bilan de cette première année est positif.

Sur le plan sportif, la saison a aussi été satisfaisante. Nous nous maintenons parmi l'élite et nous avons été tout de même demi-finalistes de la Coupe de France, manquant la finale d'un rien.

Mais ma plus grande satisfaction, je l'ai peut-être éprouvée pour le Tournoi de Paris : soixante-dix mille personnes au Parc en deux jours ! Les applaudissements que j'ai entendus étaient pour moi les plus beaux des remerciements. J'ai eu la sensation d'avoir fait revivre le football à Paris. Avec ce tournoi, nous avons aussi prouvé qu'il n'existait pas seulement un football allemand et hollandais, mais aussi un football d'instinct, un football offensif. »

Football d'instinct, football offensif, la formule ne vous rappelle personne ?

Un amoureux de l'attaque, un roi des buteurs.

Just Fontaine, bien sûr, à qui Daniel Hechter a donné une chance que personne ne lui avait accordée, un Just Fontaine alourdi et grossi, mais qui vit des heures exaltantes sur son banc de touche au point qu'il faillit mourir, victime d'un malaise cardiaque, quand Paris arracha, face à Valenciennes, le droit d'évoluer en première division.

« Si nous sommes en pleine ascension aujourd'hui, si nous réussissons demain, nous le devrons en grande partie à Just Fontaine. Je lui accorde la plus entière des confiances, et je serais fort triste si je m'apercevais dans trois ou quatre ans que nous nous sommes trompés et que nous sommes toujours loin de nos objectifs. »

Just Fontaine, en tout cas, est heureux comme un poisson dans l'eau d'être à Paris Saint-Germain. Il s'y donne complètement, s'occupant de la tactique, de l'entraînement avec Robert Vicot, ne négligeant pas les tâches matérielles et, pendant la finale du Tournoi de Paris, on l'a même vu aller lui-même chercher un ballon que les spectateurs des gradins avaient gardé !

On ne jurerait pas non plus qu'il n'a pas une grande influence sur son président et que de temps en temps il ne le calme pas un peu pour lui éviter quelques déclarations trop intempestives. Mais s'il n'a pas été aussi violent que Daniel Hechter, lui-même a été très déçu de ne pouvoir compter dans ses rangs Jean-Marc Guillou. La signature de l'Angevin à Nice faillit bien déclencher encore une belle affaire. Elle entraîna une violente colère de Daniel Hechter qui ne mâcha pas ses mots vis-à-vis de son collègue, Roger Lœuillet, à qui il n'a pas fait de fleurs (! ! !).

« Je m'entends très bien avec tous les présidents de première division, mais M. Lœillet est un homme qui nuit au football. Je n'ai rien contre Guillou qui a tout à fait le droit de jouer où il veut, mais M. Lœuillet viole une charte qu'il a lui-même établie. Des gens comme lui doivent disparaître du football car, avec leurs surenchères, ils lui interdisent de progresser, empêchant une solidarité indispensable. Avec Guillou, j'étais persuadé que nous enlèverions une place dans une coupe européenne. Sans lui, j'y crois toujours. Nous avons un effectif de valeur et les résultats devraient suivre.

Et puis, au début de la prochaine saison, qui sait si Johan Cruijff ne viendra pas jouer avec nous ? C'est un ami personnel. Il a été ravi de porter notre maillot pendant trois heures lors du Tournoi de Paris et lorsque je lui ai demandé s'il signerait un jour chez nous, il n'a pas dit non. Il doit d'abord terminer sa dernière année de contrat à Barcelone, mais ensuite il quittera l'Espagne. Je sais qu'il prend toujours ses grandes décisions en accord avec sa femme, et sa femme adore Paris. Alors il n'est pas interdit de rêver... ».

16

Quand les dieux descendent aux enfers

Pelé vient de lui glisser le ballon. Jairzinho s'en saisit et en un éclair il a battu Albertosi. C'est le troisième but brésilien. L'Italie a définitivement perdu la finale de la Coupe du Monde 70. La joie explose dans le monde entier. Jairzinho, à genoux sur la pelouse, les bras levés vers le ciel qu'il remercie, est à cet instant l'homme le plus envié du monde, le plus heureux aussi...

Jairzinho est seul, le visage sombre, les yeux tristes. Il est assis dans un coin de l'antichambre de la Fédération française de football, rue d'Iéna. Il est abattu, hébété, assommé. En plein cauchemar. Il vient d'être suspendu pour deux années, dont une avec sursis, pour avoir frappé d'un coup de tête un juge de touche.

Entre ces deux scènes, cinq ans. Du football brésilien dont il était l'un des dieux, Jairzinho est venu se perdre dans le football français qu'il quitte en paria...

Tout n'avait pourtant pas mal commencé pour Jairzinho et son compère Paulo Cesar qui l'avait précédé de quelques semaines sur la Canebière. Ils s'étaient fait un peu prier pour venir à l'O.M. mais le franc a encore sa réputation en Amérique du Sud, et contre 300 millions pour Paulo Cesar et 125 millions pour Jairzinho, les deux champions du monde arboraient le maillot blanc de l'O.M.

Bien sûr, toutes ces liasses de billets, soudainement sorties des poches de Fernand Meric, propriétaire de quelques cinémas marseillais, étonnèrent un peu. « On oublie un peu vite les recettes que nous réalisons au stade-vélodrome », répondit le président. « Une banque qui conserve la paie de vendangeurs venus d'Espagne a financé toute l'opération », affirmèrent des langues qui ne sont pas forcément mauvaises.

On oublia vite cette histoire de gros sous pour ne s'intéresser qu'aux joueurs.

« A eux deux, Paulo Cesar et Jairzinho marqueront cinquante buts dans le championnat de France », avait affirmé avant leur départ un certain Pelé qui passe pourtant pour bien connaître le football. On peut être le meilleur joueur du monde et se tromper : ses deux compatriotes ne connurent pas dans le football français la réussite que Pelé leur prédisait...

Pour leur première sortie, ils marquèrent pourtant à trois reprises face à la gentille défense monégasque, mais la suite fut plus difficile. S'ils attiraient les foules sur leur passage, ils attiraient aussi les foudres

des défenseurs, surtout des mauvais, qui détestent les vedettes. Coups de pied, coups de coude, maillots accrochés, fauchages, les deux Brésiliens eurent droit à toute la panoplie des irrégularités. Souvent Paulo Cesar en perdit son calme et les violentes accusations qu'il lança contre l'arbitrage ne lui valurent pas toujours la bienveillance des « hommes en noir ». Dans ces conditions, il leur fut bien difficile de briller. M. Méric raconte ainsi, qu'au cours de Bordeaux-Marseille, Couécou faucha avec une violence inouïe le Marseillais Eo, puis qu'il alla immédiatement le relever en disant : « Excuse-moi, je croyais que c'était Jairzinho ! ».

Paulo Cesar s'en sortit relativement bien, réussissant souvent quelques exploits personnels, quelques dribbles époustouflants, quelques coups francs diaboliques qui furent à la base de la bonne saison marseillaise. Pourtant il ne montra pas toujours une grande assiduité aux entraînements, et il n'afficha pas une discipline de vie très rigoureuse. Il s'offrit ainsi quelques escapades à Rio de Janeiro pour y retrouver une jolie fiancée. Au retour de l'une d'elles il eut la surprise de voir le gentil et rondouillard Fernand Méric se transformer en vilain dragon et lui infliger une amende de 5 millions qui correspondait d'ailleurs à peu près à la note de téléphone que Paulo Cesar devait.

Mais malgré le soleil de la Canebière, il était dit que Paulo Cesar ne resterait pas à Marseille.

Il ne pouvait se passer de sa Brésilienne, du carnaval, de la samba ou des plages de Copacabana. Et à la fin de la saison, on vit surgir comme par hasard des émissaires venus du Brésil qui rôdèrent autour de M. Méric. Le président de Marseille ne fut pas trop difficile à convaincre. On ne retient pas une personnalité comme Paulo Cesar lorsqu'il a envie de partir, et sans doute les dirigeants marseillais se disaient-ils que Paulo Cesar n'avait pas été tout à fait l'étoile qu'il aurait pu être et que le tandem Cesar-Jair était loin d'avoir atteint le même rendement que Magnusson-Skoblar, un Skoblar d'ailleurs (aujourd'hui à Rijeka en Yougoslavie) qui fut éconduit d'une manière bien cavalière.

On savait donc déjà que Paulo Cesar repartirait au Brésil quand se joua au Parc des Princes le match retour des quarts de finale de la Coupe de France entre Paris-Saint-Germain et l'O.M.

Les Parisiens de Just Fontaine, un tantinet favorisés par l'arbitrage, avaient réussi match nul 2-2 au stade-vélodrome et le Parc des Princes était comble pour cette deuxième rencontre. Elle fut fort plaisante, se termina par une logique victoire de P.-S.-G. ovationné pour la première fois de sa courte carrière par le public. Tout se serait donc bien passé si, alors que le score était encore nul (0-0), l'arbitre M. Conrath n'avait omis de siffler un penalty pour une faute de Cardiet sur Paulo César. Cet incident déclencha la colère de Paulo Cesar. En termes bien français, qu'il n'avait certainement pas appris à Berlitz, il fit savoir à l'arbitre ce qu'il pensait, notamment de sa virilité. Bracci aussi eut des mots avec l'un des juges de touche, mais l'énervement ne semblait pas

...Souvent Paulo Cesar perdit son calme... ▶



avoir contaminé Jairzinho qui se contenta d'un match très moyen laissant seulement admirer en une ou deux occasions sa détente sur les balles aériennes.

Par quel démon fut-il alors saisi, dès le coup de sifflet final, pour aller frapper d'un coup de tête l'un des juges de touche, l'Alsacien M. Ledig ?

C'est là un mystère dont on ignore toujours la solution. En revanche ne doutez pas trop de la culpabilité de Jairzinho. L'arbitre de touche n'a pas eu un superbe hématome à la pommette en se donnant lui-même un coup de tête ou en se frappant avec son drapeau. Ce n'est pas non plus quelqu'un qui ressemblait à Jairzinho ou encore ce pauvre Buigues à qui l'on a essayé un moment de « faire porter le chapeau », même dans le proche entourage de l'O.M., qui a agressé M. Ledig. Il existe même quelqu'un à qui Jairzinho a confié en rentrant aux vestiaires : « L'arbitre était content d'avoir fait gagner Paris, maintenant il l'est moins... ».

La commission de discipline puis la commission fédérale d'appel, appelées à juger l'affaire, n'ont d'ailleurs pas douté de la culpabilité du Brésilien, mais les raisons de son coup de folie ne sont pas claires.

Avait-il été réellement exaspéré par l'arbitrage de M. Conrath, assisté de MM. Rohmer et Ledig, qui figurent parmi les tout premiers de France et qui le prouvèrent quelques semaines plus tard en étant impeccables lors de Saint-Etienne - Bastia ?

Jairzinho n'était-il pas plutôt dépité et furieux du match très moyen, comme les précédents, qu'il venait de jouer, lui qui était il y a quelques mois un des plus grands joueurs du monde ? Dans cette hypothèse. ses nerfs auraient soudainement lâché...

Enfin, autre thèse qui a couru : Jairzinho n'a-t-il pas lui-même

...Il ne pouvait se passer du carnaval, de la samba...





...Avait-il été réellement exaspéré par l'arbitrage de M. Conrath, assisté de MM. Ledig et Rohmer...

« monté » toute cette affaire pour être suspendu et pouvoir quitter l'O.M. et le football français avant l'expiration du contrat de dix-huit mois qu'il avait signé ?

Cette dernière explication, si elle a des aspects bien séduisants, paraît démentie par l'attitude de Jairzinho lors des derniers jours de l'affaire. Ainsi lors de l'annonce du premier verdict, un an de suspension ferme et un an avec sursis, il entra dans une colère folle, hurla ! « Cet arbitre est fou, cet arbitre est fou ! », et s'enfuit en courant dans la rue, ce qui, si c'était feint, était digne de la Comédie-Française ou du Conservatoire...

Quinze jours plus tard, quand la commission fédérale d'appel confirma la sentence, elle frappa un homme abattu. Tassé sur un tabouret dans un coin de la Fédération, Jairzinho ne laissait plus apparaître la moindre colère mais une infinie tristesse et le mot cauchemar revenait souvent dans ses propos. En plus, sa femme, enceinte de trois mois, avait eu la douleur de perdre l'enfant qu'elle portait, et Jairzinho est persuadé que cet accident est la conséquence des affreux moments qu'il traversait lui-même.

L'Olympique de Marseille avait pourtant tout fait pour sauver Jairzinho et M. Méric avait même sollicité deux grands avocats, Maîtres Guidicelli et Lombard, une des gloires actuelles du barreau. Leur éloquence ne fut pas suffisante pour convaincre des jurés fort divisés. Certains voulaient l'acquittement, d'autres une aggravation de la peine, et qui sait ce qui serait arrivé si trois d'entre eux, vers 13 h 30 n'avaient pas préféré déjeuner plutôt que d'attendre la fin des discussions et le vote ? Mais le monde du football français est ainsi fait. Il n'est pas à « un but contre son camp » près.

17

Le but qui fit tomber les masques

D'un tacle désespéré, Piazza a contré un Marseillais.

Le ballon roule et va s'échouer dans les pieds de Jean-Michel Larqué. Il est à 30 mètres de ses buts, à 70 de Charrier, le gardien marseillais. Un coup d'œil autour de lui, et il entame une des plus fantastiques courses de la saison. Quelques foulées à allure modérée, une feinte de passe à droite, une accélération, et la moitié de l'équipe marseillaise s'est déjà déplacée du mauvais côté.

Le champ s'ouvre devant lui, personne n'est en position pour l'attaquer. Il se rapproche. Quarante mètres, trente mètres, vingt-cinq mètres. Trésor a senti le danger.

Il sort de sa base et s'avance à la rencontre du capitaine stéphanois. Feinte de départ à gauche, crochet intérieur sur la droite. Trésor, le meilleur défenseur français, Trésor, que l'on prend si difficilement en défaut balle au pied. Trésor a taclé dans le vide. Il est passé, archipassé.

Avant même qu'il n'ait pu se relever, Larqué a armé son tir. Il est à vingt mètres, mais comme une flèche la balle va se ficher dans la lucarne.

Charrier n'a pas esquissé un geste !

Le stade reste un instant silencieux puis soudain explose. Saint-Etienne vient de marquer son troisième but (un quatrième suivra bientôt), l'A.S. Saint-Etienne est définitivement champion de France.

Larqué hurle de joie. Il saute en l'air, les bras levés vers le ciel, puis roule au sol pour y attendre à genoux les congratulations de ses camarades qui, quelques secondes plus tard, ne formeront plus qu'une énorme boule.

« Je me suis soudain rappelé qu'en face jouaient les Brésiliens et j'ai eu envie de les imiter, j'étais si heureux d'avoir marqué un tel but », expliqua ensuite Larqué. Jean-Michel croyait bien alors avoir réussi le plus beau but de sa vie. Il ne pouvait deviner que quelques semaines plus tard surviendrait cette superbe reprise de volée en finale de la Coupe de France, Peut-être donc ne restera-t-il pas comme le plus spectaculaire de la saison, mais il aura eu en tout cas un immense mérite, celui de faire tomber les masques.

Celui de Robert Herbin d'abord. « Le rouquin » ou « Rackham le Rouge », comme l'appellent ses joueurs, depuis qu'il est entraîneur s'attache à passer pour un personnage impénétrable, sans sentiment, sans sourire, presque indifférent à tout. A l'issue de Saint-Etienne - Chorzow, qui assumait la qualification de sa formation pour les demi-finales de la Coupe d'Europe, il n'avait pas laissé échapper la moindre



...Jean-Michel croyait bien avoir réussi le plus beau but de sa vie...

parcelle de joie, gardant ses allures de sphinx pour commenter la performance de ses hommes.

Mais là il ne put se retenir. Il se leva d'un bond, il cria son bonheur et, même, il entra sur le terrain pour embrasser les siens. Sa joie était trop forte, il avait oublié de jouer son rôle de personnage énigmatique, il avait laissé parler ses sentiments. Herbin en effet sait être profondément humain.

Ses joueurs le savent bien, eux qui vont souvent le trouver dans son bureau du stade Geoffroy-Guichard. S'il paraît froid, hautain, presque désagréable, c'est parce qu'il est surtout exigeant. Exigeant envers lui-même d'abord. A l'entraînement il n'est pas un mouvement qu'il n'exécute lui-même. Il est plus qu'un exemple, il est un modèle qu'il impose à ses hommes.

Le lendemain de Saint-Etienne-Chorzow par exemple, sous la neige, il était à la tête de ses troupes dès 9 heures et demie, et derrière un tel meneur, personne ne bronche. Rigueur, travail, sérieux, efficacité, réalisme sont les mots qui reviennent le plus souvent dans sa bouche et il ne tolérerait pas le moindre vedettariat.

« Les onze meilleurs joueurs du monde ne feront jamais la meilleure équipe du monde », a-t-il coutume de répéter en ajoutant « Il n'y a pas de grands footballeurs, il n'y a que de grands équipiers ».

Aussi, lorsqu'il prendra la tête de l'équipe de France, ce qui arrivera bien un jour, il imposera immédiatement une ossature stéphanoise pour profiter du travail effectué depuis des années, mais il n'imposera pas seulement ses joueurs et ses conceptions, il imposera aussi un environnement et notamment un des personnages les plus importants de l'A.S. Saint-Etienne, Pierre Garonnaire.



...Lorsqu'il prendra la tête de l'équipe de France, il imposera aussi Pierre Garonnaire...

Pour tous, il est ce fameux limier qui rôde sur tous les stades de France à la recherche de nouveaux talents et qui a découvert tous les Stéphanois actuels à l'exception de Farizon. Toutes les équipes stéphanoises de ces dernières années sont un peu son œuvre, mais il est une trouvaille dont il est encore un peu plus fier que les autres, un ancien junior du Cavigal de Nice, Robert Herbin.

Il s'est créé depuis une complicité entre ces deux êtres pourtant bien différents, mais passionnés par leur club. Si Herbin devenait entraîneur de l'équipe de France, Garonnaire le suivrait pour une mission dont il s'acquitte à la perfection à Saint-Etienne, une sorte d'intendance. C'est lui qui se charge des mille détails qui font d'un club un grand club, c'est lui qui organise les déplacements, qui aménage les horaires, qui compose les menus, qui commande à l'extérieur nourriture et boisson (ce fut le cas à Chorzow) quand il n'est pas sûr de ce qu'il trouvera sur place. C'est lui qui donne ce climat de sérénité grâce à sa minutieuse organisation. Comme il est aussi de la plus grande gentillesse, qu'il est toujours prêt à rendre service et qu'il est capable de déceler dans un gosse de 14 ans un futur professionnel, on imagine mal Robert Herbin se passer d'une telle mine d'or.

Si Herbin peut masquer ses sentiments, Pierre Garonnaire en revanche n'en est pas capable et le jour de ce Saint-Etienne-Marseille, il avait les larmes aux yeux pour prononcer cette phrase historique à faire pâlir de jalousie les politiciens : « Il y a des matches que l'on voudrait serrer sur son cœur. Celui-ci est de ceux-là. »

Pourtant, dans ce 3 mai de lumière, une ombre plana au tableau : les réactions désagréables d'une partie du public vis-à-vis de l'ex-enfant chéri, Georges Bereta.

L'ancien capitaine des « verts » craignait ce retour sur le stade où il avait éprouvé tant de joies. Il avait raison car le public a la dent dure et il ne fut guère ménagé. « Bereta-une-chanson, Bereta-des-sous », furent quelques-uns des slogans qu'on lui assena après l'avoir couvert de sifflets. Et comme si ce n'était pas suffisant, le sort s'en mêla pour lui infliger, avec ses nouveaux coéquipiers, le plus cinglant des échecs qu'il ait jamais subis à Geoffroy-Guichard.

Heureusement, pour lui réchauffer le cœur, il y eut l'accueil de ses anciens camarades qui lui gardent toute leur reconnaissance. Lopez dès la fin de la rencontre s'empressa ainsi de lui demander son maillot

...Il est un modèle qu'il impose à ses hommes...



pour le conserver précieusement, devançant ainsi Patrick Revelli qui voulait agir de même.

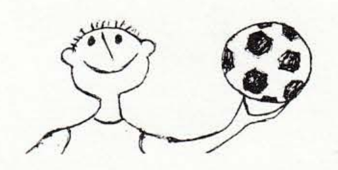
Un autre ancien Stéphanois retrouva ce jour-là tous les bienfaits de la chaleur de l'amitié. Georges Carnus, qui a vécu des heures effroyables, était venu de la Provence où il est maintenant établi, et celui qui fut le meilleur gardien de ces dernières années et le plus charmant des hommes reprit un peu goût à la vie. Carnus venait juste de se libérer des dernières plaques, broches et autres vis de son terrible accident, mais depuis il a totalement récupéré.

Il a même participé à la grande fête d'Etrat, le club du supporter numéro un de l'A.S. Saint-Etienne, Jacques Didier, entraîné par Larqué, et il a eu l'immense bonheur, au milieu de ses anciens coéquipiers, de jouer son premier match depuis son drame, au poste d'ailier droit, et de marquer un but qui valait une sacrée dose de bonheur.

Ce 3 mai enfin, ce tir de Larqué, ce match au sommet firent aussi tomber un masque, celui dont s'affublait l'Olympique de Marseille.

« Nous serons champions de France », s'était écrié Fernand Méric à l'arrivée des Brésiliens et depuis on s'efforçait, en apparence, d'y croire. Il est vrai que quand Bereta se fut intégré dans l'équipe, les résultats devinrent bien meilleurs et l'O.M. revint rapidement vers les sommets. C'était dû à quelques éclairs de Paulo César, à l'activité et au sérieux de Bereta, qu'il communiquait d'ailleurs à ses nouveaux coéquipiers, et à la solidité d'une défense qui allait séduire Kovacs avec, autour du merveilleux Trésor, le sobre Lemée, les courageux Zwunka et Bracci tous deux en progrès constants et le gardien Charrier qui multiplia les exploits avant de traverser une crise de confiance en fin de saison.

Ce fut suffisant pour distancer les autres formations françaises, Lyon qui paya des erreurs défensives, Nîmes dont l'attaque resta longtemps inefficace, Nantes, trop irrégulier mais qui sera dangereux bientôt avec ses jeunes, ou Bastia qui devait faiblir en fin de saison. C'était néanmoins insuffisant pour inquiéter les Stéphanois qui avaient des matches en retard, et l'écart final de 9 points en est une preuve éclatante.



CARTON JAUNE...

M. Méric, le président de l'O.M., devait déjeuner dans un grand restaurant marseillais avec des cadres supérieurs des plus hautes entreprises de la région et leur expliquer ensuite comment il dirigeait un grand club comme l'O.M.

« Vous croyez qu'ils vous écouteront ? lui demanda une mauvaise langue.

– Certainement et je vais même les convaincre de la valeur de mes méthodes.

– Dans ce cas, si vous remangez ensemble l'année prochaine, ce sera rue Félix-Pyat... C'est là que siège l'armée du salut. »

18

Un triste inventaire

Un 28 mai à Paris, un Parc des Princes en fête, un Leeds ambitieux, un Bayern vieillissant et des Stéphanois qui regrettent.

Supermarché pillé, bouteilles vidées, autres bouteilles vidées, esprits échauffés et des revendeurs qui s'enrichissent.

Une tribune allemande, une tribune anglaise, Bayern en rouge, Leeds en blanc et Yorath qui frappe.

Civière pour Andersson, fête déjà manquée, climat de haine, têtes de Jordan et Schwarzenbeck qui triche.

Un Maier rayonnant, un Muller essuie-glaces, un super-béton allemand, des Anglais aveugles et un football effrayant.

Dribble de Clarke, tacle de Beckenbauer, hésitation de l'arbitre, erreur judiciaire et un penalty qui s'envole.

Un Hoeness qui boite, un Wunder qui rentre, un Bayern qui plie, un Munich qui ne rompt point et un Leeds qui ne marque toujours pas.

Chirac, Marchais, Mitterand, Kopa et des policiers qui font la police.

Un Bremner seul, un Maier toujours plus grand, un Munich qui flotte, un Bayern qui va craquer et un Leeds qui part à l'abordage.

Tête de Madeley, tête de Schwarzenbeck, tir de Lorimer, but de 10.000 Anglais et la joie qui explose.

Un drapeau levé, un étrange juge de touche, un, deux, trois hors-jeu discutables, un Kitabdjian tout blanc et Bayern qui sourit.

Dégagement de Muller, déviation de Torstensson, tir de Roth, Stewart crucifié et Leeds qui pleure.

Un vent de révolte, des bouteilles lancées, des sièges arrachés, des policiers blessés et une guerre qui éclate.

Maier en danger, C.R.S. en renfort, boucliers levés, Anglais déchaînés et le sport qui est bafoué.

Un Bayern dans la tourmente, un Beckenbauer majestueux, un Kappelmann qui s'échappe, un Muller qui resurgit et une Coupe d'Europe qui se gagne.

Une drôle de finale, une finale pas drôle, des Allemands petits vainqueurs, des Anglais médiocres vaincus et un football qui s'en va, qui s'en va...

***

Ce triste inventaire, c'est celui de la XXe finale de la Coupe d'Europe. Paris devait sacrer un champion d'Europe, Paris devait fêter l'anniversaire de cette première finale qui avait vu des milliers de Parisiens debout applaudir le Réal de Madrid fantastique vainqueur (4-3) de Reims, Paris devait frémir de plaisir devant l'affrontement de deux des plus grands clubs de football du monde.

Paris a consacré le plus triste des champions d'Europe, Paris a vécu un cauchemar et Paris a même tremblé.

Qu'il aurait pu être beau pourtant ce match qui avait des allures de grande revanche !...

D'un côté les champions du monde, ou du moins cinq d'entre eux, Maier, Beckenbauer, Schwarzenbeck, Hoeness et Muller, le football allemand parvenu au sommet, le Bayern meilleur club européen.

De l'autre, Leeds, le tombeur de Cruijff, le football anglais qui avait terrassé son adversaire allemand en 1966, le football anglais qui avait soif de revanche, qui voulait effacer ses désillusions des deux dernières saisons.

Mais ils s'en sont tous mêlés pour nous gâcher notre plaisir, pour ne nous offrir qu'un lamentable spectacle.

Les supporters anglais d'abord qui ont semé la terreur dans le quartier d'Auteuil en pillant un grand magasin, en cassant des vitres, en brisant des devantures. Ivres d'alcool puis de fureur ils devaient ensuite laisser les traces de leur passage dans le Parc des Princes même où ils pulvérisèrent quatre cents sièges, multipliant les affrontements avec les supporters allemands et les policiers, et laissant finalement de leur bref séjour à Paris une « ardoise » d'environ un million de nouveaux francs auxquels s'ajouteront les dégâts causés lors de leur retour vers l'Angleterre.

Les joueurs anglais ensuite. Ils savaient qu'ils étaient en position

...une agression sur Andersson l'obligeant à abandonner cette finale sur une civière...



de challengers et qu'ils devaient attaquer. Mais pourquoi fallut-il que Yorath commette dès la quatrième minute une agression sur Andersson l'obligeant à abandonner cette finale sur une civière sans qu'aujourd'hui encore on soit certain de le revoir sur une pelouse. Cet acte de violence, dont Yorath est d'ailleurs coutumier, installa un mauvais climat sur le terrain et il eut comme première conséquence de rendre les Allemands encore plus prudents.

Leeds, en se lançant à l'attaque, aurait dû faire preuve d'imagination, d'inspiration, de brio. Les Britanniques, oubliant les leçons de Bobby Moore ou de Bobby Charlton, ne surent qu'envoyer de longues balles aériennes en direction de Jordan que Schwarzenbeck contenait en usant et abusant (il est vrai) de multiples tricheries.

Quelle lourde responsabilité portent aussi les Allemands dans cette fête gâchée ! Ils n'étaient pas venus pour jouer au fooball, ils se moquaient bien du spectacle à offrir. Ils se savaient moins forts que la saison précédente et ils avaient adopté un dispositif tactique en conséquence. Il s'agissait de défendre, de défendre encore, de défendre toujours en attendant un de ces contres dont ils sont devenus les maîtres. Sans doute ne seraient-ils pas parvenus à leurs fins sans un petit coup de pouce d'un destin qui ressemblait fort à M. Kitabdjian, et si surtout ils n'avaient pas les deux meilleurs défenseurs du monde, Sepp Maier, le gardien qui ne sait plus se tromper, et Franz Beckenbauer, l'aigle devenu le plus vaillant des fantassins.

...De longues balles aériennes en direction de Jordan...



Mais quelle tristesse que de voir « Kaiser Franz » réduit à un rôle de destructeur, Muller opérer à vingt mètres de ses buts et l'attaque des champions d'Europe se réduire à deux éléments !

Ce football-là gagnera peut-être et même certainement encore des matches, mais il videra les stades parce qu'il y tuera la joie qui y régnait, pour faire de 90 minutes de jeu une guerre au lieu d'une fête.

Enfin il est encore un petit bonhomme à moustache, tout de noir vêtu, qui n'a rien apporté au bonheur des 300 millions de téléspectateurs ou des 50.000 spectateurs, l'arbitre M. Kitabdjian.

Il a eu tort de ne pas expulser Yorath dès la quatrième minute laissant s'instaurer un climat malsain.

Il a eu tort de ne pas siffler penalty pour ce fauchage de Clarke par Beckenbauer qui a changé tout le cours de la rencontre. « J'étais juste derrière les deux hommes, Beckenbauer a touché seulement le ballon », se défendait après la rencontre M. Kitabdjian. Les photos, la télévision et l'aveu même de Beckenbauer ont prouvé qu'il s'était trompé et son erreur n'est pas étrangère au déchaînement des supporters anglais.

Reste ce but refusé dont on pourra parler longtemps.

Que Jordan, Bremner et Clarke se soient retrouvés hors jeu au moment du tir de Lorimer, c'est certain. Mais c'est le type même des hors-jeu de position dont il faut se demander s'ils influent sur le comportement des autres joueurs. Un seul homme détient la réponse, Sepp Maier. Lui seul pourrait dire si la position de Jordan et de Bremner qui étaient assez proches de lui l'a gêné au moment du tir de Lorimer.

Tout et tous se sont donc liés pour assassiner cette XX[e] finale de coupe d'Europe qui est un nouveau cri d'alarme. Le football moderne va mal. L'argent y a pris une telle place qu'on ne peut plus se permettre de perdre. La violence rôde à chaque pas, sur le terrain ou dans les tribunes. La Coupe d'Europe en particulier déclenche les pires excès et sans doute un jour faudra-t-il se résigner à la supprimer pour la remplacer par un championnat d'Europe où les équipes ne joueront pas toute leur saison sur un but refusé ou un penalty pas sifflé.



...Un petit bonhomme à moustache, tout de noir vêtu...

...dans le Parc des Princes même où ils pulvérisèrent quatre cents sièges... ▶



19

L'ouest qui rit et l'ouest qui pleure

L'Ouest pleure : Rennes et Angers sont descendus en deuxième division !

Jusqu'au dernier jour on y a cru dans les chaumières angevines et bretonnes, mais une dernière défaite des Angevins à Nice et des Rennais à Metz a sonné le glas de tous les espoirs qui subsistaient. Rennes se mesure maintenant à Hazebrouck, Malakoff ou Châteauroux, et Angers est dans le groupe d'Epinal, Saint-Dié et Nevers.

En début de saison pourtant, dans l'entourage des deux équipes, on multipliait les déclarations optimistes. Une place en Coupe de l'UEFA au moins était promise, aussi bien aux Angevins de Jean-Marc Guillou qu'aux Rennais de Laurent Pokou. Mais ce fut, dans les deux cas, le plus dramatique des échecs.

A Angers, Bucho Gonzales, l'entraîneur, fut mis en accusation. Il ne laissait pas assez de liberté à des créateurs comme Guillou, Antic ou Edwige et Berdoll se retrouvait trop isolé à la pointe de l'attaque pour profiter de son talent. Les joueurs étaient pourtant les mêmes que lors de la saison précédente. Il manquait peut-être un homme dont le rôle était plus important qu'il n'y paraissait, Bourdel dont le retour coïncida avec un certain renouveau de l'équipe. Il est vrai que le Yougoslave Vasovic, ancien défenseur de l'Ajax, avait aussi remplacé Gonzales, mais il lui fallut un certain temps pour comprendre qu'il valait mieux laisser ses joueurs agir à leur guise plutôt que de les enfermer dans un carcan de consignes défensives. Libérés, les Angevins amorceront alors un fantastique retour échouant d'un petit point à l'ultime journée.

A Rennes, les causes de la décadence sont plus évidentes. L'équipe suivait son petit bonhomme de chemin au milieu du tableau lorsque M. Lemoux, le président, venu du club des supporters, voulut s'en mêler. Tout commença un jour quand, après une défaite, le président fit irruption dans les vestiaires et prit violemment à partie les joueurs. Cette attitude déplut fortement à René Cedolin, un Rennais bon teint qui avait quitté l'équipe il n'y a pas si longtemps, et il prit la défense de ses hommes.

Ce fut l'origine d'une rupture qui devint bientôt définitive et se termina par le limogeage de Cedolin à la grande colère de tous les supporters du Stade Rennais. Fredo Garel, cet ancien de la Tour d'Auvergne, le grand rival du Stade dans les équipes de jeunes, assura l'intérim le temps d'une élimination de la Coupe de France. On grondait alors dans Rennes. Les pétitions circulaient demandant la démission de

Bernard Lemoux, mais avec habileté celui-ci désamorça la grogne en sollicitant Antoine Cuissard, un des seuls capables de ramener la paix, tant le souvenir de ce grand joueur était encore présent dans les mémoires des fidèles du stade de la Route de Lorient. Cuissard vint donc dans une équipe moralement à la dérive et si M. Lemoux attendait un choc psychologique, il en fut pour ses frais. La descente, que personne ne pressentait du temps de Cedolin, devint une menace puis bientôt une réalité.

Il est vrai que le Stade Rennais a connu bien des malheurs cette saison avec tous ses blessés, Pokou, Guermeur, Rizzo, Redon, Anafal, avec la méforme persistante de Keruzore. Mais Cedolin savait que 74-75 était une saison de transition et qu'ensuite il pourrait utiliser à plein régime des jeunes tels : Philippe, Alain Bernard, Rabier, Delamontagne qui auraient été le complément idéal de Laurent Pokou, un génie solitaire trop souvent malmené par les défenseurs. Tout a été mis en l'air par M. Lemoux, qui trouvait d'ailleurs des oreilles complaisantes chez certains joueurs, aujourd'hui écartés et bannis, et qui doivent regretter leur trahison envers Cedolin.

Rennes et Angers en deuxième division, seul reste donc Nantes parmi l'élite. Les hommes de José Arribas vivent depuis longtemps à l'abri de la crainte de la relégation. Le F.C. Nantes est une équipe de tête et ses performances prouvent encore toute la solidité du club nantais.



...Ce merveilleux meneur qu'est Henri Michel...

Certes, le titre de champion de France ne fut pratiquement jamais à la portée des coéquipiers d'Henri Michel qui finissent tout de même à la cinquième place. Certes, en Coupe de France leur carrière s'est achevée sombrement devant l'Olympique de Marseille, mais pourtant les lendemains chanteront encore pour le F.C. Nantes.

Pour le moment, José Arribas n'a pas très bien réussi à amalgamer ses jeunes et ses vieux briscards. L'opinion publique réclamait des jeunes, la raison commandait d'attendre. Le juste milieu ne fut jamais trouvé et les résultats ont pu être qualifiés de moyens encore que l'on oublie un peu vite ce formidable exploit qu'a été la qualification devant Legia Varsovie en coupe de l'UEFA, et la superbe résistance face au Banik Ostrava au tour suivant. Mais c'est de l'avenir que l'on attend beaucoup dans la région nantaise. Comment ne pas espérer, en effet, dans un club dont les structures sont citées en exemple partout en France.

Comment ne pas espérer dans un club dont les juniors viennent d'enlever pour la deuxième année consécutive (fait unique !) le chalenge Gambardela, dont les cadets, après avoir gagné en 1974, ont échoué seulement en demi-finale en 1975, et dont la formation de troisième division a fini à la première place du groupe Centre-Ouest en ayant marqué 72 buts.

Tous ces jeunes Nantais sont destinés à former la proche ossature du F.C. Nantes aux côtés de ce merveilleux meneur qu'est Henri Michel et aux côtés de Gadocha, cette perle polonaise que Budzinski eut tant de mal à ramener de Varsovie. On salue ces jeunes talents déjà affirmés, Bertrand Demanes, Rio, Osman, le miraculé à qui il a fallu tant de courage pour revenir à la surface, Rempillon, ce numéro dix pourri de classe dont Kovacs attendait l'éclosion, au niveau international.

On retrouve aussi d'anciens « bambins » résolus à donner un visage séduisant au F.C. Nantes, Bossis, le futur arrière gauche de l'équipe de France, Sahnoun avec de la technique à revendre, Mérigot, Baronchelli, des ailiers typiques dont la race est rare, ou encore Pécout, un attaquant adroit, et Tusseau, déjà un homme à tout faire. Tous sont issus de l'équipe de France junior, dont surgissent aussi cette année le gardien Desrousseaux et l'attaquant Bossis.

Ils ne pouvaient choisir meilleur club, à moins peut-être d'émigrer à Saint-Etienne, aussi bien pour leur avenir sportif que pour leur reconversion future...

CARTON JAUNE...

L'affaire Jairzinho vue par l'une des gloires du barreau, Me Lombard:

Un procès fait par un borgne (le juge de touche qui a eu l'œil fermé par un coup de tête) à un sourd (Jairzinho qui n'entend pas le français) devant 50 000 aveugles (les spectateurs du Parc qui n'ont rien vu).

...Laurent Pokou, un génie solitaire trop souvent malmené... ▶

Banque
Populaire

20

L'erreur d'André Mérelle

Nestor Combin prit le ballon à deux mains et doucement, les yeux brillants, il y déposa un furtif baiser. Puis, jetant des regards autour de lui, comme un gosse qui a peur d'être pris en faute, il l'enfouit au plus profond de son sac.

« Ultima bombito », murmura-t-il. » Mon dernier but en première division, il faut bien que j'en garde un souvenir. » Red Star-Lens s'achevait sur un petit match nul (1-1), malgré un superbe coup franc de Combin, et il confirmait la condamnation des banlieusards parisiens à la deuxième division. Il signifiait aussi la fin de l'exceptionnelle carrière de Combin (il se contente de trottiner en division d'honneur, à Hyères), une carrière qui se terminait dans l'indifférence la plus totale. Aucun dirigeant du Red Star, ni le président, ni même directeur appointé n'avaient pris la peine de se déranger pour dire quelques mots dans les vestiaires. « J'ai rencontré le président dans le couloir, précisait Combin. Il s'est contenté de me souhaiter de bonnes vacances. A moi Combin, après ce que j'ai fait, il m'a dit « bonnes vacances » et il est parti. Le Red Star, c'est vraiment la grande solitude... »

De nouveau les yeux de Combin recommencèrent à briller. Lui, si souvent adulé et entouré, acceptait mal une fin aussi triste, et les trois bouteilles de champagne qu'il avait mises au frais ne suffirent pas à ramener la joie dans un vestiaire où ne régnait que la désolation.

Cette désolation, un homme avait cru pouvoir l'éviter en tentant une expérience originale qui a finalement échoué : André Mérelle.

Au début de la saison il n'était qu'un joueur comme les autres, ni meilleur ni moins bon, plutôt mieux quand même que pas mal d'arrières gauches de première division. Il fut de ce début de championnat pendant lequel les Audoniens « prirent » cinq points en dix matches. Il assista au marchandage des dirigeants qui voulaient limoger José Farias, mais auraient bien aimé avoir la caution des joueurs.

Finalement José Farias, un garçon gentil qui méritait beaucoup mieux, regagna son pays, et le problème de sa succession se posa. « Pourquoi Mérelle ne s'occuperait-il pas de la préparation physique », proposèrent alors les joueurs. « Il a les compétences nécessaires et il a prouvé en s'entraînant tout seul après sa blessure qu'il en était capable ? »

André Mérelle fut donc chargé de l'entraînement physique et Marcel Tomazover s'occupa de la tactique et de la composition de l'équipe. « Ce fut, semble-t-il, payant au début, raconte Mérelle aujourd'hui. Nous avons eu quelques bons résultats, des bonus même devant Nice et Lyon,

une victoire face à Rennes. Mais la bonne série n'a pas duré, les performances ont baissé un peu et immédiatement des joueurs, toujours les mêmes ! ont mis en cause Tomazover. Alors les dirigeants ont cherché un entraîneur. Ils ont eu de nombreux contacts avec Lucien Muller, mais en vain.

...Je suis persuadé que j'aurais pu réussir... ▶



...La fin de l'exceptionnelle carrière de Combin...

▼

C'est le moment que j'ai choisi pour commettre mon erreur.

J'avais assuré l'entraînement jusqu'ici. Pour moi, parler football à mes camarades, élaborer une tactique, composer l'équipe, tout cela formait un enchaînement logique. Objectivement je croyais que je pouvais faire œuvre utile, que j'allais réussir. Quelle erreur ! Je n'avais pas prévu les réactions de quelques-uns des joueurs, ceux que l'on considère comme les vedettes. Ils ont commencé à chuchoter, à faire circuler le bruit que j'avais trouvé une planque et leur jalousie a éclaté au grand jour. Bourgeois surtout, Combin, Ducuing, Jarra et plus tard Di Nallo étaient de ceux-là. L'entraînement devenait presque impossible. Il fallait les tirer pour les faire avancer. Ils me reprochaient de leur imposer 45 minutes de footing au lendemain des rencontres. J'ai dû me résigner à des concessions et les supprimer. Quand j'évoquais une légère séance de musuclation, c'était le drame, cela ne servait à rien, bien sûr. Des garçons comme Fouché, Besnard, Gonzales, Izquierdo étaient merveilleux pourtant. Ils me soutenaient mais les autres...

Quand j'ai décidé de ne pas aligner Combin et Di Nallo ensemble, ce fut pire encore. Et pourtant il était impossible de les utiliser côte à côte, car les autres devaient alors courir et assumer le travail de deux. Les dirigeants auraient pu me soutenir dans ma tâche, ils s'en sont bien gardés. Di Nallo s'est permis plusieurs fois de ne pas venir à l'entraînement. Jamais le comité directeur ou qui que ce soit n'a voulu intervenir.

Je suis persuadé pourtant que j'aurais pu réussir avec des gars bien. Mais, à propos, ces footballeurs professionnels-là, c'est toute une mentalité à changer. Je pensais que l'on pouvait leur laisser des initiatives, mais au contraire il faut leur serrer la vis. Un exemple ? Je trouvais nécessaire qu'à l'entraînement chacun ait un ballon à sa disposition. J'en ai donc confié un à chaque joueur. Quelques semaines plus tard, il en manquait les deux tiers... Il était devenu pratiquement impossible de travailler.

Je me suis dit alors que cette situation avait assez duré. J'étais resté trois mois sans jouer et j'en étais malheureux. J'ai estimé que le temps des sacrifices avait assez duré, que je devais songer de nouveau à moi et je suis redevenu joueur. Tout ne s'est pas passé dans la bonne humeur et je n'ai pas adressé la parole à certains joueurs.

Je ne regrette pas mon expérience. Elle m'a beaucoup appris notamment sur le comportement humain. Elle m'a montré que je m'étais bercé d'illusions. J'ai longtemps cru que les braves mecs allaient s'imposer. C'étaient les autres les plus forts...

Ce qui m'amuse un peu, c'est qu'à mon départ, Carlos Monnin a été chargé de l'entraînement physique et il leur en a fait baver encore plus que moi, leur demandant, sacrilège ! de couvrir des tours de terrain. La révolte n'a pas tardé à gronder et l'une de nos vedettes, qui pourtant ne parle qu'un français assez approximatif, a eu ce mot : « On était entraîné par un fou, maintenant c'est par un abruti... ».

21

Des cigarettes au goût amer

Pour finir sa saison, qui n'avait pas été tellement brillante, lui-même l'avoue, Stefan Kovacs avait encore trois cartes à jouer, la Hongrie au Parc des Princes, le Portugal à Colombes et l'Islande, en championnat d'Europe à Reykjavik.

La Hongrie, c'est un nom de rêve. Puskas, Czibor, Kocsis, Boszik, personne n'a oublié ces figures de légende. Mais les temps ont changé, le football hongrois aussi qui n'est plus un épouvantail sauf peut-être pour les Français qui régulièrement sont en difficulté devant les successeurs des maîtres des années 1950. Et pourtant l'équipe de France allait gagner 2-0, et l'on en fut tellement content que l'on oublia la faiblesse des Hongrois, l'ennui de la première mi-temps et l'échec d'une nouvelle attaque à base stéphanoise. On se souvint surtout des dribbles enchanteurs de Guillou, de la solidité d'une défense articulée autour de Trésor, du culot de Parizon qui eut la grande chance de battre Meszaros d'un centre-tir de l'aile droite et surtout du merveilleux but d'Henri Michel.

Un tir instantané des vingt mètres se fichant en pleine lucarne, c'est le genre d'exploit que l'on salue rarement dans le football français et ce n'est que justice qu'il ait été l'œuvre du Nantais, qui s'en va tout doucement vers un record de sélections.

Souvent décrié, souvent accusé de facilité, de ne pas rééditer les matches qu'il accomplit avec les Nantais, Henri Michel reste l'un des tout premiers joueurs français. La mauvaise querelle qu'on a voulu lui faire en l'opposant à Guillou ne change rien à l'affaire, il est pourri de

...Plus grave devait être la défaillance du gardien marseillais René Charrier...



classe, fait son métier avec le plus grand des sérieux, et il est d'ailleurs un des seuls Français à avoir reçu des propositions de clubs étrangers.

Si à l'issue de ce France-Hongrie, Stefan Kovacs simulait la satisfaction, évoquant notamment les bons débuts de Parizon, Zwunka et Lopez, il ne pouvait s'empêcher de regretter pourtant les échecs de Triantafilos et de Charrier.

Le « Grec », malgré la présence d'Hervé Revelli, mais sans son patron stéphanois, Jean-Michel Larqué, montra surtout ses talents de lutteur et même de défenseur, mais il ne fut jamais l'attaquant de pointe que Kovacs cherchait. A ses côtés Hervé Revelli s'agita beaucoup, mais son remplacement par Parizon ne lui plut pas beaucoup, et quelques jours plus tard il devait annoncer, lui qui avait été le meilleur buteur de l'ère Boulogne, qu'il ne jouerait plus dans la sélection de Stefan Kovacs « qui n'avait rien prouvé. »

Plus grave devait être la défaillance du gardien marseillais René Charrier.

Dès l'échauffement, dans ce petit coin d'herbe, véritable fosse aux lions, coincé entre des murs de béton, qui sert de terrain d'échauffement derrière les vestiaires du Parc des Princes, Henri Michel avait lancé à Kovacs : « Charrier n'est pas bien, il a quelque chose qui ne va pas. »

Michel avait vu juste.



Pour son premier match international, Charrier allait à peu près tout manquer. Une balle qui lui passe entre les bras, des tirs faciles relâchés, des sorties à contretemps, bref tout l'arsenal du gardien « qui n'en touche pas une », et il fut assez miraculeux qu'il n'encaisse pas le moindre but. « Trop émotif, ses nerfs n'ont pas tenu », dit-on aussitôt. En fait, c'était légèrement différent. Il s'agissait d'une crise de confiance comme en traversent à un moment ou à un autre de leur carrière tous les gardiens du monde. Un jour, sans que l'on sache exactement pourquoi, on tremble un peu plus qu'à l'habitude en pénétrant sur le terrain, on respire difficilement et on relâche presque automatiquement le premier ballon. L'inquiétude, parfois la panique est là. Au lieu d'être le patron dans les dix-huit mètres, on subit les événements. Faut-il sortir, faut-il rester sur sa ligne ? L'ailier va-t-il centrer, tirer ?

Ce qui n'étaient quelques semaines plus tôt que des situations simples deviennent des problèmes insolubles, angoissants. Une balle que l'on bloquerait facilement à deux mains devient le plus menaçant des dangers et l'objet d'un faible dégagement au poing. On n'ose plus, on n'a plus confiance en soi. C'est dans cet état d'esprit que Charrier a affronté la Hongrie et ensuite tout le reste de la saison accumulant les fautes même au sein de sa bonne équipe de Marseille.

⁂

Un mois après ses malheurs du Parc des Princes, Charrier, qui retrouvera tous ses moyens et sera de nouveau le rival de Bertrand Demanes, le meilleur gardien français quand il est en forme, avait une occasion de se racheter aux yeux du public et du sélectionneur, face aux Portugais. Ce jour-là c'était la grande fête à Colombes. Le Portugal était en ébullition, les élections avaient lieu le lendemain et ni les joueurs ni les 20 000 Portugais de Paris présents n'auraient admis de ne pas participer à la liesse générale.

Charrier s'aperçut très vite que ce ne serait pas encore son jour et que les Portugais étaient venus à Paris pour gagner. Dès la 24e minute, l'adroit Nene profitait d'une de ses mésententes avec Trésor, et c'était le premier but.

Et si Charrier comptait sur ses camarades pour le sauver, il devait vite déchanter. Trois jours après Bayern-Saint-Etienne qui avait mis en lumière le fantastique esprit de corps des Stéphanois, cette équipe de France n'était qu'une mosaïque pâle et sans vie, incapable d'assurer la direction du jeu et subissant les assauts alertes et vifs d'une formation portugaise qui donnait l'impression d'être très forte et qui pourtant quatre jours plus tard encaissait à Prague un cinglant 5-0 en championnat d'Europe.

Comme Saint-Etienne, l'équipe de France s'inclina donc 2-0, mais ces deux défaites n'avaient rien de commun, et quand en deuxième mi-temps Marinho eut battu Baratelli qui avait remplacé Charrier, Stefan Kovacs commença à trouver que ses cigarettes avaient un goût amer.

◀ *... Quand en deuxième mi-temps, Marinho eut battu Baratelli...*



... Ces Islandais n'étaient pas si mauvais...

Décidément ce football français lui causait bien des tourments, et il en arriva même à sortir son capitaine Georges Bereta dont, avant le match, on veut toujours faire un ailier de débordement, mais qu'on transforme aussitôt en demi dès que le premier coup de sifflet est donné.

*
**

Restait donc, pour finir la saison, un déplacement en Islande où il ne s'agissait plus d'un match amical, mais d'une rencontre du championnat d'Europe.

Le vent soufflait, il est vrai, le terrain était en mauvais état, c'est vrai aussi, l'arbitre avait tendance à se prendre pour le douzième homme des Islandais, c'est toujours vrai, et ces Islandais enfin n'étaient pas si mauvais qu'ils en avaient l'air puisqu'ils battirent quelques jours plus tard la R.D.A., c'est encore vrai.

Mais comment ne pas être déçu par un match nul (0-0) face à une équipe que l'on pensait être une des trois plus mauvaises d'Europe ?

Comment ne pas être déçu par une attaque, animée par Jean-Michel Larqué, formée des combattants que sont Gallice, Berdoll et Bereta, et qui répugne à s'engager et à prendre des risques face aux rugueux mais modestes Islandais ? Comment ne pas être déçu par une formation qui joue sa dernière chance de qualification au championnat d'Europe et qui se présente sans âme, sans enthousiasme, sans cette hargne qu'a affichée Saint-Etienne par exemple toute la saison ?

Alors chacun en vint à se demander s'il ne serait pas plus simple et plus efficace de prendre tout simplement les « verts » et de les revêtir du bleu de l'équipe de France. « Donnez-moi l'équipe de France, avait dit un jour Pierre Garonnaire en plaisantant. J'y mets tous les Stéphanois, je les fais jouer à Saint-Etienne et je vous parie qu'elle se qualifie en championnat d'Europe. » On avait souri, mais maintenant...



... L'arbitre avait tendance à se prendre pour le douzième homme des Islandais...

22

Ce football africain qui se cherche

Loin de l'Europe et de l'Amérique du Sud qui sont au sommet, le football africain continue à se chercher.

Quelques-unes de ses individualités font pourtant le bonheur d'équipes dans le monde entier, mais clubs et sélections nationales éprouvent les pires difficultés pour progresser. Majhoub Faouzi, journaliste au « Miroir du football » connaît bien tous les problèmes africains. Il a suivi avec attention la saison 1975, et, sans concession, il en tire les enseignements.

« Les blessures d'amour-propre nées de la désastreuse campagne des « Léopards » du Zaïre au championnat du monde 1974 cicatrisées, le football africain a repris la route parsemée d'incertitudes où il s'était engagé voici quelque cinq saisons. Soumis aux influences extérieures, doutant de ses propres valeurs, il s'est converti à la mode du football dit « moderne », reniant par là même sa personnalité.

Toutes les malformations, toutes les déviations, tous les excès observés sur les terrains d'Europe sont devenus familiers des stades d'Afrique. La formule de certaines compétitions africaines calquée sur celle des diverses Coupes d'Europe a déclenché la même escalade de violence et de chauvinisme. Là l'argent décide, ici c'est la politique — ou plutôt les exigences du prestige personnel d'un chef d'Etat qui règne sans partage dans le royaume de la balle ronde.

La saison 1974-1975, marquée par la multiplication de compétitions continentales, nationales et régionales, n'a été qu'une nouvelle étape dans la dégradation. Sollicités sur le plan international par les préliminaires de la Xe Coupe d'Afrique des Nations (tournoi final prévu pour février 1976 à Addis-Abéba), des Jeux Olympiques, par la XIe Coupe d'Afrique des clubs, la première coupe des vainqueurs de Coupe, les Coupes du Maghreb et les tournois régionaux, les footballeurs africains, tout « amateurs » qu'ils sont, n'ont pas chômé. La succession de matches a usé les muscles et la qualité du jeu est devenue très médiocre, ce qui n'a pas manqué de vider les stadees, notamment au Maghreb où les records de désaffection ont été enregistrés.

L'Algérie, terre élue du ballon, illustre bien le marasme général.

Alors que les autorités de tutelle usaient d'immenses moyens pour organiser avec éclat les VIIe Jeux Méditerranéens, l'élite du football algérien n'a cessé de reculer. L'entraîneur roumain Dimitri Makri qui avait succédé à l'ex-Bordelais Saïd Amara, lequel avait relayé l'ancien Stéphanois Rachid Mekloufi, a achevé d'enfoncer l'équipe d'Algérie. En

Coupe d'Afrique, elle a été humiliée, et éliminée, à Oran même, par la Tunisie (1-1 et 2-1) avant, en préliminaires olympiques, de connaître la même infortune devant le même adversaire. C'en fut trop, le ministre des Sports décida le limogeage de Makri, la dissolution de la Fédération algérienne et nomma un militaire, le commandant Beka, à la tête d'un nouvel organisme.

Son homologue tunisien avait, quelques mois auparavant, pris les mêmes initiatives, renvoi de l'entraîneur Nagy, dissolution du bureau fédéral, appel en force à des officiers pour gérer le football et nomination de l'ancien international Abdel-Majid Chetali à la tête de la sélection nationale.

Au Maroc, où le football est dirigé par les hommes de confiance du Palais royal, les records d'inefficacité et d'indigence ont été battus. Mouloudia d'Oujda, champion, n'a marqué que 34 buts en 30 matches et si la sélection, menée par le Roumain Mardarescu, poursuit sa carrière, après avoir franchi les « obstacles » gambien, libyen et sénégalais, elle le doit surtout au talent de son buteur Faras.

A l'ouest, les amoureux du football offensif ont applaudi le retour en forme de la Guinée, dont le champion Haïfa de Conakry a surclassé en Coupe d'Afrique des clubs, les redoutables Zaïrois de Vita Kinshasa,



...La désastreuse campagne des Léopards du Zaïre au championnat du monde.

alors que le Syli national de Guinée enlevait à Bissau le premier tournoi Amilcar Cabral devant la jeune équipe de Guinée-Bissau.

Si, au Sénégal, où exerce le Hongrois Kalocsai, la victoire ne fut pas souvent au rendez-vous, au Mali il en fut de même et l'ancien Bordelais Karounga Keita a échoué aussi bien avec « les Aigles » maliens éliminés par le Ghana qu'avec son club, le Djoliba de Bamako battu par Bamako. Il est vrai que le football malien est miné par l'exode massif de ses meilleurs joueurs.

Les « Elephants » de Côte-d'Ivoire ont renvoyé leur dompteur brésilien Santa Rosa, mais en devenant des adeptes du « football total », ils n'ont pas gagné au change et ne se remettent pas du départ à Rennes de la locomotive qu'était Laurent Pokou.

En Afrique centrale, seul le Congo-Brazzaville se maintient au sommet. Le club athlétique Renaissance Aiglons (CARA) a causé la surprise en enlevant la X[e] Coupe d'Afrique des clubs (à laquelle ne participent pas les clubs du Maghreb) et un homme s'est particulièrement mis en évidence, le meneur de jeu et buteur à la fois, Paul Moukila.

Les « Lions indomptables » du Cameroun ne rugissent plus. Le célèbre gardien yougoslave Beara a achevé de détruire l'œuvre de son prédécesseur Peter Schnittger, les déceptions se sont accumulées et la remontée n'est pas pour demain.

Au Togo, le football a été mis au pas et au garde-à-vous. Les militaires ont dissous les clubs, ils en ont reconstruit d'autres, imposé de nouvelles structures et on dit que pour gagner à Lomé il faut battre l'adversaire... et l'arbitre.

Le football zaïrois a été ébranlé par les suites du championnat du Monde. L'entraîneur, le Yougoslave Vidinic a bouclé ses valises et il a cédé sa place au Roumain Stanculescu. Ministre, officiels, dirigeants et entraîneurs de la campagne allemande ont d'abord été remerciés puis remplacés, et la tension est tombée. Vita, club vedette, malgré sa pléiade d'internationaux, a perdu la suprématie continentale au profit de son voisin congolais, le CARA, et nationale devant son grand rival local, le Cercle Sportif d'Imana où opère celui qu'on appelle le « dieu du ballon », que convoitait un moment Saint-Etienne, Kakoko.

Pour l'avenir, à Addis-Abéba, lors du tournoi final de la Coupe d'Afrique des Nations, l'Ethiopie, qui a engagé Schnittger, espérait bien redorer son blason mais la guerre civile va priver la sélection de quelques-uns de ses meilleurs éléments, ceux d'Asmara, la capitale de l'Erythrée, et de plus les moyens matériels font cruellement défaut.

Le voisin soudanais semble mieux loti depuis que son avant centre Gagarine a humilié au stade Nasser du Caire le onze égyptien (1-0), l'écartant de la route des Jeux Olympiques de Montréal. Pourtant avec ses grands stades, ses grands clubs et ses effectifs le football d'Egypte peut espérer beaucoup mieux, mais il est à l'image de tout le football africain, riche en promesses mais souvent freiné dans son développement. »

...En équipe de France, il est plus qu'indiscutable, il est indispensable... ►

Guillou, le bon élève au fond de la classe

Supposez que vous ayez le numéro 6 dans une équipe, Angers par exemple, et qu'au soir de la trentième journée d'un championnat qui en compte trente-huit, vous et votre équipe, soyez vingtième et dernier à huit points du 19e.

Supposez que, six journées plus tard, après avoir marqué quatorze points, vous soyez revenus à la dix-septième place, avec quatre points d'avance sur le dernier et que le salut soit au bout du dernier match.

Supposez que, lors de cette ultime journée, vous soyez condamnés à la deuxième division parce que l'un des demi-finalistes de la Coupe de France, sur son terrain du Parc des Princes, s'est incliné devant l'avant-dernier.

Vous seriez déçu bien sûr, mais peut-être aussi chercheriez-vous une explication à cette invraisemblable série de défaites suivie de cette incroyable enchaînement de succès.

« Moi-même, raconte ce numéro 6, Jean-Marc Guillou en personne, je n'ai pas trouvé les causes exactes, ni de notre effondrement, ni de



notre redressement. La saison dernière, presque avec le même effectif, avait été bonne, et soudain cette année ce fut le trou. Quand Vasovic, le nouvel entraîneur, arriva, il croyait que nous n'étions qu'une équipe de petits joueurs et il s'est attaché à nous faire évoluer prudemment, sans risques offensifs. Mais un jour, lors d'un match de Coupe de France, nous avons mieux joué et nous avons pu lui expliquer que sa méthode n'était pas la nôtre, que nous adorions construire, attaquer, prendre des risques, arborer un visage plus séduisant. Vasovic l'a compris, il l'a accepté et les résultats ont suivi. »

Cinq buts face à Strasbourg, quatre devant Lille, deux contre Sochaux à Angers même, cinq au Red Star, un à Sochaux et un à Reims, et... quatorze points tombaient en six rencontres dans l'escarcelle des Angevins !

On retrouvait le jeu alerte de ces Angevins qui avaient tant de séduction, on redécouvrait aussi le talent de Jean-Marc Guillou qu'il est impossible maintenant de ne pas considérer comme le meilleur footballeur français. Longtemps pourtant il fut écarté du onze de France, mais lui-même n'en a pas conçu la rancœur que certains ont voulu lui prêter, sachant fort bien qu'il n'avait pas le même rayonnement qu'aujourd'hui.

Actuellement en équipe de France, il est plus qu'indiscutable, il est indispensable, et s'il n'est pas le patron dont le onze de Kovacs aurait peut-être besoin, il en est certainement son modèle. Son assurance, son sang-froid, son audace ont fait un bien immense à ses coéquipiers. Ce fut particulièrement visible en Pologne où la base du succès tricolore fut peut-être cette série de dribbles de Guillou, adossé à l'un de ses poteaux de corner, qui réussit à se débarrasser de trois Polonais dans un mouchoir de poche pour relancer le jeu dans les meilleures conditions.

Sous le maillot tricolore, ses exploits, cette saison, ne se comptent plus. Souvenez-vous de la manière dont il surclassa le célèbre Van Himst pendant une heure à Bruxelles, souvenez-vous de ce but de la 79e minute qui sonna le réveil des Français face à la R.D.A., souvenez-vous encore de cette percée, devant les Hongrois, qui permit ensuite à Michel de placer ce merveilleux tir des 20 mètres, souvenez-vous enfin de ces innombrables feintes, contre-pieds, passements de jambe, départs chaloupés qui lui font régulièrement prendre le dessus dans un tête-à-tête avec un adversaire.

« Il a réhabilité le dribble », écrit un jour l'un des meilleurs techniciens de la presse sportive, Jean-Philippe Rethacker. Effectivement Jean-Marc Guillou est un enchanteur. Même, et c'est arrivé, lorsqu'il n'affiche pas son rayonnement habituel, il est d'une telle élégance qu'on ne peut que l'admirer.

Guillou avait beau pourtant être le meilleur élève du professeur Kovacs, il traînait au fond de la classe avec sa bande d'Angevins jusqu'à cette remontée miraculeuse qui les ramena au niveau des autres.

« Nous y croyions tous et moi particulièrement. Un match de Coupe

... Il a réhabilité le dribble... ►



avait déclenché notre série de succès, deux matches de Coupe allaient nous perdre. La cassure pour nous s'est produite avec les quarts de finale contre Bastia. Jamais nous n'aurions dû être éliminés surtout avec les occasions de but que nous avons eues en Corse. Après cette déception, nous sommes restés une assez longue période sans jouer, et jamais nous n'avons retrouvé notre punch. Pourtant le dernier jour à Nice, nous aurions encore pu nous sauver. Il aurait suffi d'un rien pour que le résultat balance en notre faveur. »

Angers condamné par une défaite à Nice, c'était un clin d'œil du destin car quelques semaines plus tard Guillou quittait sa douceur angevine pour le ciel bleu de la Côte d'Azur.

« J'avais des propositions de cinq clubs : Nice, Marseille, Bordeaux, Strasbourg et Paris Saint-Germain, mais je peux vous affirmer que si Angers était resté en première division, je ne l'aurais pas quitté. C'est chez moi là-bas.

Il est vrai que j'ai d'abord envoyé une lettre au Conseil Fédéral pour demander la levée de cette interdiction de signer à Paris, mais ensuite ayant bien réfléchi, j'ai choisi d'aller à Nice, rapidement, pour éviter toutes les surenchères et les discussions possibles pendant mes vacances. »

En fait, Guillou n'évita rien du tout.

Quand dans le monde du football, on apprit la signature de Guillou à Nice, quatre ans comme joueur, trois ans comme entraîneur, et quelques avantages matériels, on hocha la tête d'un air dubitatif. Le président Lœuillet « avait mis le paquet » pour avoir une vedette de plus dans sa formation, mais il avait usé d'une formule adroite en proposant un contrat de longue durée, apparemment inattaquable sur le plan légal.

Ce ne fut pas l'avis de Daniel Hechter qui s'éleva violemment contre le départ de Guillou à Nice, multipliant les accusations, non pas contre Guillou, mais contre le président niçois. Cette réaction surprit et déçut même Guillou qui pouvait expliquer très simplement les raisons de son choix.

« J'ai choisi Nice parce qu'on m'a offert un contrat de longue durée. Je suis heureux que les dirigeants niçois aient une telle confiance en moi, qu'ils soient persuadés déjà que j'ai les qualités pour devenir un entraîneur. »

La suite révélera peut-être à Guillou s'il s'agissait vraiment d'une forme de confiance ou si ce n'était pas seulement un moyen de mettre un peu plus d'argent que les autres sur la table. De toute façon, Guillou avait une autre puissante raison d'émigrer à Nice, la santé fragile de son troisième enfant, Johan, qui pourra donc bénéficier du climat du Midi. Mme Guillou d'ailleurs — et l'avis des femmes est important dans un transfert (demandez à Cruijff) —, est ravie de s'en aller à Nice. Il reste à espérer, comme il l'a formulé lui-même, que Guillou éprouvera autant de joies à Nice qu'il en eut à Angers, et que l'équipe de France retrouvera intact, pour le plaisir de tous, son merveilleux numéro six.

24

Pour quelques dollars de plus...

Kareem Abdul-Jabbar, le basketteur, et Hank Aaron, le joueur de base-ball, n'en sont pas encore revenus. Ils croyaient avec leurs salaires fantastiques être les sportifs les mieux payés du monde, mais un petit bonhomme de 1 m 67 vient de les réduire pratiquement au rang des clochards !

Ce nouveau venu aux Etats-Unis, à 35 ans et dans un sport qui ne suscite guère d'engouement là-bas, va en effet gagner 6.100 centimes à la seconde, 36.600 à la minute, près de 33 millions par match ou si vous préférez un peu moins de trois milliards pour disputer 85 rencontres en trois ans ! Pelé, il ne pouvait bien sûr s'agir que de lui, a signé le 10 juin le plus fantastique des contrats s'engageant à rejouer pendant trois ans au sein des « New York Cosmos ».

Et pourtant un jour d'octobre à Sao Paulo, il avait tiré un dernier trait, croyait-on, sur sa fabuleuse carrière.

Commencée comme minime au « Bauru Athletic Club », sa longue marche l'avait conduit dès 14 ans à Santos, puis à 17 ans en équipe du Brésil où il devait enlever les Coupes du Monde de 1958, 1962 et 1970.

NEW YORK, 10 JUIN (AFP)
EDSON ARANTES DO NASCIMENTO, PLUS CONNU SOUS LE NOM DE ''PELE'', A SIGNE MARDI, A 11H45 LOCALES, AU ''CLUB 21 '' DE NEW YORK, LE CONTRAT QUI L'ENGAGE A REJOUER AU FOOTBALL PENDANT UNE PERIODE DE TROIS ANS POUR LES ''NEW YORK COSMOS''. CLIVE TOYE, DIRECTEUR GENERAL, A SIGNE POUR L'EQUIPE NEWYORKAISE.
LE CELEEBRE FOOTBALLEUR BRESILIEN, AGE DE 34 ANS, ETAIT ARRIVE DANS LA NUIT DE LUNDI A MARDI AUX ETATS-UNIS ACCOMPAGNE DE SA FEMME ROSEMAIRE ET DE DOUZE PERSONNES APPARTENANT A LA SOCIETE ''WARNER COMMUNICATIONS'', PROPRIETAIRE DES ''COSMOS''.
LE CONTRAT DE PELE S'ELEVE, SELON DES INFORMATIONS OFFICIEUSES, A SEPT MILLIONS DE DOLLARS. IL S'AGIT DE LA SOMME LA PLUS ELEVEE PAYEE A UN ATHLETE DANS DES SPORTS D'EQUIPE AUX ETATS-UNIS ET DANS LE MONDE.

A la moyenne de 100 rencontres par an, malgré le marquage impitoyable d'adversaires qui réalisaient le « match de leur vie » contre lui, il avait marqué plus de 1.200 buts et surtout à chaque seconde réinventé le football pour en être le plus grand génie de tous les temps.

Et en ce jour d'octobre 1974 à Sao Paulo, avec son Santos de toujours, il avait joué son dernier match professionnel face aux Corinthians. « Adieu Pelé, tu auras été le plus grand », titraient les journaux. Ce fut une journée fort triste d'autant plus qu'il se blessa au genou et qu'il quitta le terrain avant la mi-temps. Son contrat avec Santos s'achevait le lendemain, le 4 octobre.

Le football professionnel perdait son maître.

« Je ne jouerai plus que des jubilés ou des matches amicaux », avait-il alors dit, et il tint parole... pendant neuf mois ! On le vit un peu partout dans le monde pour des galas ou des matches de bienfaisance.

C'est ainsi, j'en suis trop fier pour ne pas en parler, que j'ai eu la chance d'évoluer à ses côtés, à Liège, dans un Belgique-Reste du monde « des vedettes » (je suis le gardien de but, en haut à gauche sur la photo). Raymond Kopa et Puskas portaient aussi pour la première fois de leur vie le même maillot que lui et, tout au long de la soirée, il fut merveilleux. « Je ne peux me passer du football, m'avait-il confié. Je l'ai trop aimé et je l'aime trop pour ne plus jouer. Ce genre de match est exactement ce qui me convient. On y trouve des amis, ce n'est pas la guerre et je m'y amuse beaucoup. » Ce soir-là, effectivement, il s'était beaucoup amusé. Il avait couru comme un petit fou aux quatre coins du terrain, signé deux buts superbes qui assurèrent notre victoire (3-2), multiplié les exploits techniques et accumulé aussi les clowneries de génie qui avaient transporté de joie les 30.000 spectateurs.

En dehors du terrain, il s'était aussi montré d'une gentillesse extrême, ne cherchant pas à s'isoler, participant à l'échauffement, adressant un mot gentil à chacun et je ne suis pas prêt d'oublier le « Muito bon o goalkeeper » dont il m'avait gratifié à la fin de la rencontre.

Pelé le roi, Pelé le numéro 10 de Santos et de la sélection brésilienne jusqu'en 1971, disparaissait donc pour laisser la place à un jeune retraité, amoureux de la vie, footballeur amateur à ses heures et P.D.G. de sociétés. Ces dernières activités l'ont poussé, après quatre ans de refus, à reprendre du service dans les rangs du football américain. La crise économique a touché beaucoup de monde et elle a même atteint deux des plus importantes firmes de Pelé qui s'est soudain trouvé en face d'une situation financière délicate.

Il avait besoin d'argent, pour renflouer notamment une fabrique de fibres synthétiques, et les professionnels américains lui en proposaient. Les maîtres de la « Warner Communications », société propriétaire des « Cosmos » lui offraient des conditions fabuleuses, 7 millions de dollars pour 3 ans, 66 % des recettes publicitaires sur son nom, 5 % des actions du club, une maison, un hors-bord, un avion. Ce « transfert du siècle », les Américains avaient les moyens de le réaliser car leur firme ou leurs filiales ont par exemple produit des films tels « l'Exorciste » ou « La Tour infernale », elles ont sous contrat Frank Sinatra et les Rolling Stones, elles distribuent des magazines comme « Play Boy » et elles ont aussi les droits des prochains mémoires de Richard Nixon.

Cette montagne de dollars devant les yeux de Pelé aurait sans doute suffi à le séduire, mais les Américains ont l'habitude des grands moyens, ils rajoutèrent la création d'une « école de football Pelé » au Brésil pour cinquante enfants malheureux et ils réussirent même à convaincre Henry Kissinger d'envoyer un télégramme : « Si vous vous décidez à signer un contrat, je suis persuadé que votre séjour aux Etats-Unis contribuera de

...Le football professionnel perdait son maître... ▶



manière substantielle à resserrer les liens entre le Brésil et les Etats-Unis dans le domaine du sport. »

Pelé signa donc le 10 juin dans cette équipe des « New York Cosmos » qui se traînait en fin de classement de la « North American Soccer League » et pour son premier match, contre les Dallas Tornado, il a marqué un but superbe de la tête. Pourtant ce n'est pas pour remonter cette équipe, où évolue Spiegler, l'ancien avant centre du Paris F.C., que les riches industriels de la Warner (720 millions de dollars de chiffre d'affaires et 48 millions de bénéfices l'année dernière) ont engagé Pelé. En dehors des affaires publicitaires qu'il pourra réaliser ou aider à réaliser, « le roi » sera un merveilleux ambassadeur pour le football qui ne compte encore que vingt clubs professionnels et n'a guère attiré plus d'un million de spectateurs en 1974-1975.

L'arrivée de Pelé peut tout changer et les Etats-Unis se donnent dix ans pour devenir un des « grands » du football mondial.

« Pelé était la dernière pièce qui nous manquait », a affirmé le président de la Ligue et Pelé lui-même semble décidé à jouer le jeu : « J'avais toujours rêvé que ce grand pays, centre du monde sportif, connaisse le football comme le reste du monde. Aujourd'hui ce rêve est devenu réalité. Vous pouvez dire que le football est enfin aux Etats-Unis » a-t-il annoncé à son arrivée à New York.

Reste à savoir ce qu'il dira quand il repartira...

...Vous pouvez dire que le football est enfin aux Etats-Unis...



25

La confession de Stefan Kovacs

Sa petite silhouette trapue, ses cheveux blancs, ses yeux clairs, ses fameuses cigarettes vont disparaître du football français : Stefan Kovacs nous quitte après deux années à la tête des équipes de France.

Il espérait apporter un certain renouveau au football français, il y a sans doute réussi. Il croyait à une qualification de l'équipe de France pour les quarts de finale du championnat d'Europe des Nations, il s'est trompé. Les raisons de cet échec, Stefan Kovacs les a confessées en racontant l'histoire d'une saison débutée par un triomphe en Pologne, achevée par un « four » en Islande.

Imaginez-le, assis comme tous les matins, dans son sévère bureau de la Fédération. Sa cigarette à la main, ses yeux malins braqués sur vous pour mieux convaincre, il vous parle...

***

« Cette année, je la voyais comme une prolongation de Tchécoslovaquie-France où nous avions fort bien joué, où nous avions marqué trois buts (3-3) et où surtout, pour la première et malheureusement pour la dernière fois, j'avais pu aligner l'équipe en laquelle je croyais, avec notamment Lacombe et Chiesa. Comme souvent hélas ! blessures et indisponibilités allaient se multiplier et en Pologne j'ai dû improviser avec les débuts de Jodar, et en attaque de Giresse et de Coste. Nous avons pourtant gagné, et bien gagné, et ce fut la confirmation d'une idée que j'avais déjà depuis quelque temps. Lorsque je connaissais très bien l'adversaire, lorsque je pouvais expliquer à chacun les problèmes auxquels il serait confronté, alors les consignes tactiques étaient toujours bien suivies et les bons résultats en découlaient forcément. Cette discipline de bataille, c'est la base d'un match et cet aspect du football est traité trop superficiellement en France.

Après cette victoire sur la Pologne, il nous fallait nous rendre en Belgique pour le premier matchde championnat d'Europe. Là-bas l'équipe de France a bien commencé. Ses demis, Huck, Michel, Guillou ont surclassé Van Himst, Van Moer et Van der Elst. Et puis, en seconde mi-temps, l'équipe tout entière est tombée dans une faute que j'appellerais dans mon français la « superficialité ». Ils ont cru que c'était arrivé et la facilité les a perdus. Bien sûr Lacombe a sa part de responsabilité, d'abord, après deux dribbles époustouflants, en cherchant un lob difficile au lieu de servir Coste démarqué au centre, ensuite en perdant le ballon qui a donné le but aux Belges. Mais Adams et Bracci participaient également à cette action, et c'est toute l'équipe qui est responsable de cet échec (2-1).

Après ce déplacement en Belgique, nous devions accueillir la R.D.A. et immédiatement je sus que les choses seraient difficiles car le départ de Chiesa avait créé une mauvaise ambiance. C'est à partir de ce jour-là que l'esprit a commencé à se dégrader en équipe de France. La presse, l'environnement n'ont rien arrangé et je peux vous révéler que l'Europe tout entière a été consternée d'apprendre qu'un joueur pouvait refuser de venir en sélection nationale. Quelques jours après, j'avais d'ailleurs rencontré Helmut Schoen et Rinus Michels et tous deux m'ont réservé la même confidence : « Mon pauvre Stefan, ton football français n'est vraiment pas sérieux. »

Face à la R.D.A., nous avons été dominés et nous avons subi la loi d'une équipe rigoureuse qui venait gagner le ballon. En France, on attend que l'adversaire le perde pour se mettre à jouer. Dans les équipes nordiques, celles qui gagnent, on le fait perdre et c'est une différence énorme.

En fait dans cette rencontre on a joué les dix dernières minutes comme on aurait dû attaquer la rencontre et, je l'avoue, l'égalisation de Gallice dans les ultimes secondes était un petit miracle.

Ensuite, après la trêve, est venu ce choc contre la Hongrie que beaucoup craignaient car les Magyars sont un peu la bête noire des tricolores. J'avais été les voir contre la Roumanie quelques semaines auparavant, je les connaissais donc relativement bien, c'est important. Eux-mêmes étaient persuadés avoir une très bonne équipe et ils ont été très étonnés de leur échec (2-0). Béné, leur meilleur attaquant, me dit ensuite : « Je ne me souviens pas avoir autant souffert dans un match, j'avais l'impression de rencontrer une équipe de club. » Effectivement après ce match, j'étais optimiste, je croyais que c'était parti...

... Ai-je réussi quelque chose ?...



... Buschner est devenu un homme seul... ▶



Le cinquième match de la saison nous opposait, au stade de Colombes, au Portugal et j'appréhendais énormément cette rencontre car elle se déroulait dans une ambiance très défavorable.

Dans la sélection il y avait des Marseillais qui pensaient surtout à la Coupe et à leur remontée en championnat, et d'autres, et non des moindres, qui étaient préoccupés par la descente en deuxième division. De plus la réussite de Saint-Etienne reléguait au second plan l'équipe de France.

En face au contraire se trouvaient des Portugais très motivés par les événements étonnants qui se passaient chez eux et la présence de dizaines de milliers de compatriotes dans les tribunes. Mais les efforts qu'ils fournirent devant l'équipe de France, les Portugais les payèrent quatre jours plus tard à Prague où ils s'écroulèrent (5-0).

La saison s'est achevée enfin par ce déplacement en Islande qui ne laissera pas de bons souvenirs. Dans les jours qui précédaient ce match, les discussions s'étaient ouvertes dans la presse. Saint-Etienne or not Saint-Etienne ?



Fallait-il ou non sélectionner en bloc tous les Stéphanois sauf Piazza et Curkovic ?

Personnellement je n'ai jamais hésité. J'ai choisi les autres parce que l'équipe de France existait déjà et à votre avis qu'auraient dit Guillou, Trésor, Michel, Adams ou Bereta si je les avais écartés ? Il est beaucoup trop simpliste de dire que l'on peut prendre tout Saint-Etienne, en se souvenant du précédent de Reims. Les circonstances sont bien différentes. Les Rémois étaient déjà, sur le plan individuel, des joueurs confirmés tels Kopa, Piantoni, Fontaine, Vincent, Penverne ou Jonquet. Les Stéphanois sont beaucoup plus jeunes et il leur faut encore s'épanouir.

A Reykjavik donc les conditions étaient aussi inhabituelles avec ce terrain bosselé et ce vent tourbillonnant, mais elles n'excusent rien. J'ai compté que les avants et les demis avaient tiré 22 fois au but et que seulement six tirs étaient dans le cadre. Je peux le dire : ils avaient peur. J'ai vu plusieurs fois devant la rudesse des Islandais, des jambes qui fuyaient, des pieds qui se retiraient. Des garçons qui ont une excellente frappe de balle comme Michel ou Larqué n'ont tiré qu'une ou deux fois au but, c'est anormal. En club tout le monde aurait accepté la bataille et personne n'aurait protégé ses jambes, mais dans une sélection, l'esprit est beaucoup moins fort.

Goethals, l'entraîneur des Belges, présent là-bas, m'a confirmé : « Nous avons mal joué contre l'Islande, mais nous avons gagné (2-0) parce que les avants n'ont pas eu peur devant les buts. Avec les occasions que vous vous êtes créées, nos attaquants auraient marqué à cinq ou six reprises. »

Buschner, l'entraîneur de la R.D.A., était là aussi. « Vous connaissez maintenant ces Islandais qui sont venus réussir match nul chez nous, m'a-t-il dit. Vous savez pourquoi j'ai peur d'eux et du match que nous devons jouer ici dans quinze jours. » Il voyait juste. L'Islande a battu la R.D.A. 2-1 et Buschner est devenu un homme seul qui risque sans doute de perdre son poste.

Ces résultats de l'Islande confirmaient, ce dont tout le monde est conscient, que les équipes sont de plus en plus proches les unes des autres. Ainsi on a vu l'Allemagne gagner seulement 1-0 à Malte, l'Angleterre l'imiter à Chypre et l'Italie l'emporter aussi par un tout petit but en Finlande, mais elles ont gagné. Même si c'est avec difficulté, elles ont gagné et c'est là une différence importante avec l'équipe de France.

Nous ne gagnons pas parce que nous ne sommes pas réalistes. Ce réalisme, il faut absolument l'acquérir et je suis persuadé que la nouvelle vague le peut, et qu'elle seule peut sauver l'équipe de France. L'élimination du championnat d'Europe ne doit pas tout faire jeter par la fenêtre. Trente-deux équipes voulaient se qualifier, huit seulement y parviendront, vingt-quatre seront déçues.

Pour l'équipe de France, pour moi tout au long de ces deux années, le souci principal a toujours été et reste l'attaque. J'ai cherché plusieurs

◄ *... Je crois avoir été très utile à Robert Herbin...*

combinaisons, j'ai procédé à plusieurs essais. Ils ont toujours échoué et j'ai la profonde conviction qu'il n'y avait qu'une seule solution, le tandem Chiesa-Lacombe. Les deux lutins, comme vous les appelez, ont tout pour eux. Jouant tous deux à Lyon, ils ont les automatismes de club, et de plus ils sont courageux, bons techniciens et ne répugnent pas à prendre des risques. Psychologiquement ce serait merveilleux pour l'équipe de France si un jour ils revenaient.

Personnellement, je crois laisser un acquis à mon successeur. Il n'aura pas à multiplier les essais comme moi. Il n'aura pas à prendre de risques. Il a à sa disposition vingt-cinq joueurs sur lesquels il peut compter, vingt-cinq joueurs qui doivent continuer à secouer le football français.

***

Dans les buts, sans que Baratelli ait jamais démérité, il faut miser sur Bertrand-Demanes et Daniel Bernard.

En défense on a un lot bien fourni avec Raymond Domenech, que nous avons particulièrement soigné, Trésor, Adams, Lopez, Bracci, Jodar, Bossis le jeune Nantais et Janvion, qui actuellement est encore l'homme de l'exploit, l'homme d'un match, et qui devra acquérir de la régularité en jouant un championnat tout entier.

Le milieu de terrain est déjà bien pourvu avec Huck, Michel, Guillou, Larqué que suivent Bathenay et Synaeghel.

L'attaque est bien sûr plus incertaine, mais les candidats sont pourtant en nombre : Patrick Revelli, qui progresse dans tous les domaines, Jean Gallice, intelligent et combatif, que son club aurait intérêt à stabiliser à un poste d'avant de pointe, Parison, Chiesa et Lacombe dont je vous ai déjà parlé, Berdoll, qui manque toujours de maturité, Coste, hélas ! souvent blessé cette année, Sarramagna, que j'attends depuis deux ans, Bereta, qui à mon avis est en passe de devenir bientôt un véritable demi. Enfin dans la perspective de ces attaquants modernes que l'ont voit surtout dans les équipes que je qualifierai de nordiques, le Strasbourgeois Gemmerich, le Niçois Massa et le Sochalien Soler peuvent apporter quelque chose, ainsi que Rampillon qui tarde à éclater.

Ces attaquants, depuis deux ans, m'ont causé bien des soucis. J'ai tourné et retourné des solutions dans ma tête, mais on se heurte toujours aux mêmes problèmes. Le goût de marquer des buts n'est pas assez cultivé en France. C'est une école spéciale que l'on doit pratiquer même en dehors des entraînements. Il faut apprendre à avoir de la hargne dans la surface. Les Français ne l'ont toujours pas.

En revanche je crois avoir été très utile à Robert Herbin. Je pense l'avoir renforcé dans ses convictions. La base du jeu est l'organisation de la défense. Il faut être très près de l'adversaire pour l'étrangler et ensuite attaquer. Il faut lui faire perdre le ballon, ce qui n'est pas courant en France. Si, soi-même on l'a perdu, on doit tout tenter pour le récupérer et tout le monde est responsable. Et c'est seulement quand il

...Je crois laisser un acquis à mon successeur... ▶

est revenu en leur possession que les joueurs ont alors le droit de prendre toutes les initiatives. C'est le credo du football.

***

La France, ma seconde patrie, donc terminé pour moi.

Ai-je réussi quelque chose ? Je le crois. En deux ans le football français a bougé, il est devenu plus rigoureux, on y travaille plus, j'ai bouleversé les habitudes. D'ailleurs personne n'a de rancune envers moi. Les gens m'abordent dans la rue en souriant et me disent : « Ce n'est pas facile le football français, monsieur Kovacs. » Ils ne me reprochent rien. Je retourne en Roumanie l'esprit tranquille.

J'aurais pu aller ailleurs. Je viens encore d'avoir des propositions d'Ajax, de Bayern, de Barcelone, d'Olympiakos, de Fenerbahce. Je n'irai pas. J'ai 55 ans, j'ai passé cinq ans à l'étranger dans le football d'élite, avec de multiples obligations comme par exemple le port de la cravate, et maintenant je veux rentrer chez moi. J'ai envie de parler à mon fils, d'être près de lui, de voir le petit-fils qu'il va me donner.

Mais croyez bien que je garderai toujours un œil sur la France. Son football n'est pas mort, mais quand je serai parti, il ne faut surtout pas qu'il retourne à ses vieilles habitudes. En restant fidèle aux principes modernes sans lesquels on ne réussit plus, en y ajoutant un peu de l'esprit inventif propre aux Français, il peut rejoindre les grands.

J'en serais si heureux... »



In auro pu l'gagner cheul coupe* !

In auro pu l'gagner cheul coupe ! Y disotent tertouss que les ot y allotent nous minger mais y connaissotent point les Sang et Or. In leur a moutré à ches Parisiens c'que ch'etot qu'des Chtimis.

Ah Zuraszek, quoqu'y nous a fait ! Et l'tcho Gregorczyk qui prind l'balle à Larqué, qui l'donne à min grand Leclercq. Li y tire mais ch'gardien Curkovic, y l'a rinvoyé su'l barre.

In allo quand même marquer, mais min Zuraszek y savot pas si y fallot mett e s'tiete, sin genou ou sin pied, du coup y a rin mis du tout et Lopez il y a pris l'balle.

Quand in ju cont'Saint-Etienne, i faut pas rater des balles pareilles. Ch'est nin des brelles, les verts. Comme nous quoi, des mineurs, des durs et y veulent toudis gagner.

* Si la finale vous était conté par un Chtimi.

...Notheaux, Gregorczyk, Leclercq, Hopquin, Marie, Lannoy, Faber, Bousdira, Keizer, Elie, Zuraszek...



...qui l'donne à min grand Leclerc...

...mais ch'gardien Curkovic y l'a rinvoyé su'l barre...





...min Zuzaszek y a rin mis du tout...

Pourtant y auront tout essayé les tchos.

Y z'ont attaqué, tiré, couru, mais les ots y avotent aussi Curkovic din leu gaïole. Ch'est pas un gardien chti là, ch'est un mur.

El not, el tcho Lannoy, n'est pas mauvais non pu mais sul but ed Larqué, i n'a rin vu. Ah min père, que tir ! D'puis que j'va à Bollaert, ej n'ai jamais vu cha. Quel chout ! J'che cro bin qu'javo rin vu d'parel. Inne reprisse d'volée comme on n'in mont d'un chez lives.

Ch'peux l'dire, j'ai tapé d'in mes mains. On perdait l'coupe, mais sur un but insi, yavo rin à dire. Chéto du bio travail.

Chéto pas la peine d'feliciter les Stéphanois, on n'avo sympathisé d'puis belle lurette. Sur les Champs-Elysées, l'matin in avo arquangé nos drapeaux et bu queques pintes d'biere. In n'eto contin de s'arvire.

Ché vrai, in avo passé inne bonne journée. Chauro été mieux si in avo gagné, mais in avo vu in drôle et bio match, in s'eto bin amusé et nos ch'tis n'avotent pas été ridicules.

Un jour in l'ara cheul coupe !



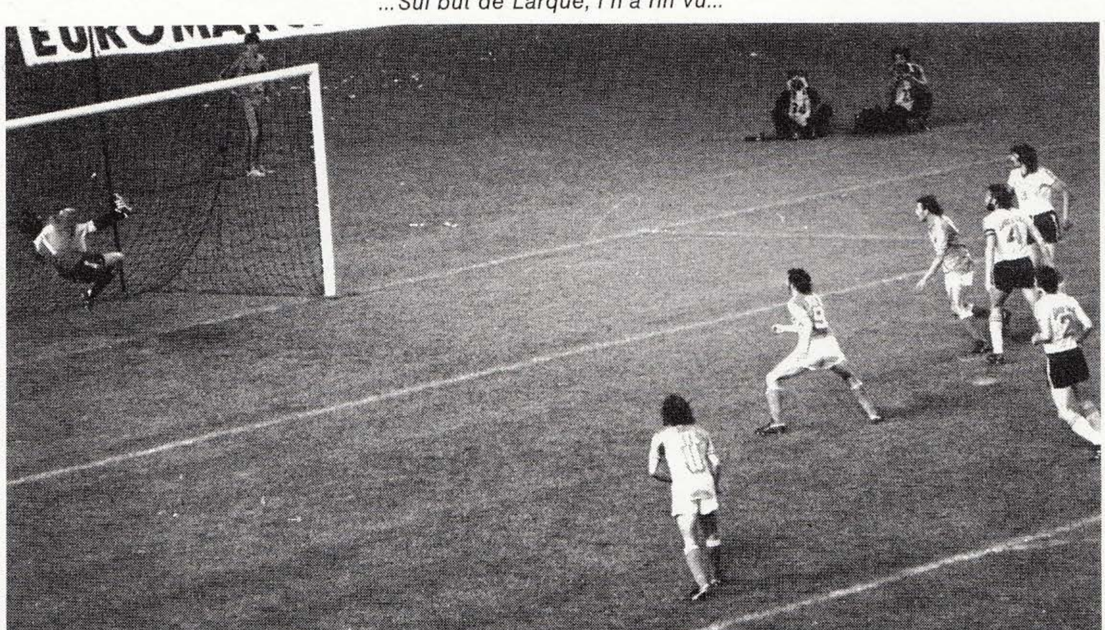
...y veulent toudis gagner...

CARTON JAUNE...

Le C.A. Montreuil disputait ce jour-là un match dans un petit village des Flandres belges.

C'était un 11 novembre et avant la rencontre devait se dérouler une cérémonie devant le monument aux morts. Le capitaine des banlieusards parisiens, Albert Noras, dit Camembert, était chargé de déposer une gerbe. Après avoir placé les fleurs, ne sachant ni trop quoi dire ni quoi faire, il eut un moment d'hésitation puis, se retournant vers ses camarades, il s'écria: « Pour les morts, hip, hip, hip... »

...Sul but de Larqué, i n'a rin vu...



TOUS LES RÉSULTATS DE LA SAISON
CHAMPIONNAT DE FRANCE DE PREMIÈRE DIVISION
CLASSEMENT

	Pts	B	G	N	P	p	c
1. Saint-Etienne	58	6	23	6	9	70	39
2. Marseille	49	4	18	9	11	65	45
3. Lyon	48	5	16	11	11	64	53
4. Nîmes	47	4	16	11	11	56	49
5. Nantes	45	2	16	11	11	50	42
6. Bastia	44	4	15	12	11	54	47
7. Lens	44	4	16	8	14	59	59
8. Metz	44	4	16	8	14	54	56
9. Strasbourg	43	3	15	10	13	49	56
10. Monaco	42	2	18	4	16	64	68
11. Reims	41	3	15	8	15	57	57
12. Bordeaux	39	2	15	7	16	48	49
13. Lille	39	4	15	5	18	53	56
14. Nice	39	3	13	10	15	59	63
15. Paris Saint-Germain	37	1	12	12	14	57	65
16. Troyes	37	1	12	12	14	57	65
17. Sochaux	34	2	11	10	17	41	49
18. Angers	33	5	9	10	19	48	60
19. Rennes	33	2	10	11	17	38	52
20. Red Star	29	3	7	12	19	43	55

Relégués en deuxième division : Red Star, Rennes, Angers.

✦

RÉSULTATS CLUB PAR CLUB

ANGERS :

A domicile :
Bat : Bastia (3-0), Paris Saint-Germain (3-1), Nîmes (2-0), Strasbourg (5-1), Lille (4-1), Monaco (2-1).
Nul avec : Troyes (1-1), Bordeaux (2-2), Nantes (0-0), Red Star (1-1), Sochaux (1-1), Metz (2-2).
Battu par : Nice (3-1), Lyon (2-0), Lens (2-1), Reims (2-1), Rennes (2-1), Marseille (2-1), Saint-Etienne (1-0).
A l'extérieur :
Bat : Lille (5-1), Red Star (5-2), Sochaux (1-0).
Nul avec : Lyon (0-0), Lens (0-0), Bordeaux (1-1), Reims (1-1).
Battu par : Rennes (2-0), Paris Saint-Germain (3-2), Marseille (3-1), Nîmes (4-0), Saint-Etienne (2-0), Strasbourg (1-0), Metz (2-0), Monaco (1-0), Bastia (3-0), Troyes (4-0), Nantes (1-0), Nice (4-1).

BASTIA :

A domicile :
Bat : Lille (2-0), Nice (2-0), Lyon (2-0), Bordeaux (1-0), Troyes (5-1), Nîmes (4-0), Strasbourg (2-1), Angers (3-0), Rennes (3-0), Monaco (1-0), Nantes (1-0), Red Star (2-0), Sochaux (4-2).
Nul avec : Marseille (2-2), Saint-Etienne (1-1), Metz (0-0), Lens (0-0).
Battu par : Reims (1-0), Paris Saint-Germain (2-0).
A l'extérieur :
Bat : Metz (2-0), Reims (1-0).
Nul avec : Rennes (1-1), Paris Saint-Germain (1-1), Lens (3-3), Nantes (1-1), Red Star (0-0), Nîmes (3-3), Lille (0-0).
Battu par : Angers (3-0), Monaco (1-0), Sochaux (3-0), Nice (2-1), Lyon (8-1), Marseille (3-1), Troyes (2-1), Strasbourg (3-2), Bordeaux (1-0), Saint-Etienne (3-2).

BORDEAUX :

A domicile :
Bat : Nantes (2-1), Saint-Etienne (1-0), Sochaux (2-1), Lille (4-2), Metz (3-2), Nice (2-0), Rennes (1-0), Troyes (6-0), Strasbourg (4-1), Reims (2-0), Red Star (2-1), Lens (2-0), Marseille (1-0), Bastia (1-0).
Nul avec : Angers (1-1), Lyon (1-1).
Battu par : Paris Saint-Germain (2-1), Nîmes (1-0).
A l'extérieur :
Bat : Red Star (2-1).
Nul avec : Angers (2-2), Metz (3-3), Nice (0-0), Rennes (1-1).
Battu par : Strasbourg (1-0), Reims (2-1), Bastia (1-0), Lyon (1-0), Lens (3-0), Marseille (3-0), Saint-Etienne (2-0), Sochaux (5-2), Lille (2-0), Paris Saint-Germain (1-0), Troyes (1-0), Monaco (2-0), Nantes (3-0), Nîmes (2-1).

LENS :

A domicile :
Bat : Sochaux (3-2), Rennes (1-0), Metz (3-1), Lyon (4-0), Paris Saint-Germain (3-1), Troyes (1-0), Nîmes (3-0), Saint-Etienne (3-1), Reims (1-0), Lille (1-0), Bordeaux (3-0), Monaco (6-3), Nice (4-2).
Nul avec : Red Star (0-0), Bastia (3-3), Marseille (2-2), Nantes (2-2), Angers (0-0).
Battu par : Strasbourg (1-0).
A l'extérieur :
Bat : Sochaux (1-0), Angers (2-1), Troyes (1-0).
Nul avec : Lille (1-1), Bastia (0-0), Red Star (1-1).
Battu par : Rennes (1-0), Metz (2-1), Lyon (5-1), Paris Saint-Germain (3-1), Nîmes (3-1), Saint-Etienne (3-2), Strasbourg (2-1), Reims (5-1), Nice (2-1), Marseille (4-0), Bordeaux (2-0), Monaco (3-0), Nantes (2-1).

LILLE :

A domicile :
Bat : Marseille (1-0), Paris Saint-Germain (5-0), Saint-Etienne (2-0), Monaco (2-0), Red Star (1-0), Sochaux (4-0), Metz (4-0), Troyes (2-0), Bordeaux (2-0), Strasbourg (2-1), Nantes (3-0), Reims (2-1), Nice (4-2), Rennes (1-0).
Nul avec : Nîmes (1-1), Lens (1-1), Bastia (0-0).
Battu par : Angers (5-1), Lyon (2-1).
A l'extérieur :
Bat : Troyes (1-0).
Nul avec : Paris Saint-Germain (0-0), Sochaux (1-1).
Battu par : Bastia (2-0), Nîmes (2-1), Bordeaux (4-2), Lens (1-0), Strasbourg (3-0), Nantes (1-0), Reims (4-3), Nice (2-1), Rennes (3-0), Marseille (2-0), Saint-Etienne (4-1), Monaco (1-0), Red Star (2-1), Angers (4-1), Metz (2-1), Lyon (5-1).

LYON :

A domicile :
Bat : Rennes (4-1), Lens (5-1), Bordeaux (1-0), Sochaux (1-0), Metz (2-0), Bastia (8-1), Troyes (2-1), Saint-Etienne (1-0), Red Star (2-1), Strasbourg (4-1), Lille (5-1).
Nul avec : Reims (3-3), Nice (0-0), Paris Saint-Germain (4-4), Nantes (1-1), Angers (0-0), Nîmes (2-2).
Battu par : Monaco (3-1), Marseille (1-0).
A l'extérieur :
Bat : Angers (2-0), Marseille (1-0), Nîmes (2-1), Lille (2-1), Reims (2-0).
Nul avec : Troyes (0-0), Nice (2-2), Rennes (0-0), Paris Saint-Germain (2-2), Bordeaux (1-1).
Battu par : Metz (3-1), Bastia (2-0), Saint-Etienne (1-0), Red Star (4-0), Strasbourg (2-0), Monaco (3-1), Lens (4-0), Nantes (3-1), Sochaux (2-1).

MARSEILLE :

A domicile :
Bat : Sochaux (2-0), Metz (1-0), Angers (3-1), Paris Saint-Germain (4-2), Monaco (4-1), Bordeaux (3-0), Lille (2-0), Rennes (3-1), Bastia (3-1), Nice (4-1), Lens (4-0), Nantes (2-1), Red Star (3-2).
Nul avec : Strasbourg (1-1), Troyes (0-0), Reims (1-1), Nîmes (1-1).
Battu par : Lyon (1-0), Saint-Etienne (2-1).
A l'extérieur :
Bat : Nice (3-1), Angers (2-1), Lyon (1-0), Monaco (2-0), Troyes (2-1).
Nul avec : Bastia (2-2), Lens (2-2), Red Star (0-0), Sochaux (1-1), Paris Saint-Germain (1-1).
Battu par : Lille (1-0), Reims (4-3), Rennes (1-0), Nîmes (3-1), Nantes (2-0), Metz (1-0), Bordeaux (1-0), Saint-Etienne (4-1), Strasbourg (3-2).

METZ :

A domicile :
Bat : Lyon (3-1), Lens (2-1), Nantes (4-0), Monaco (1-0), Red Star (2-1), Angers (2-0), Marseille (1-0), Nîmes (3-0), Saint-Etienne (3-0), Strasbourg (2-1), Lille (2-1), Rennes (5-2).
Nul avec : Reims (1-1), Troyes (1-1), Bordeaux (3-3), Nice (2-2).
Battu par : Bastia (2-0), Sochaux (1-0), Paris Saint-Germain (3-1).
A l'extérieur :
Bat : Monaco (2-1), Reims (2-1), Nantes (2-0).
Nul avec : Rennes (0-0), Paris Saint-Germain (2-2), Bastia (0-0), Red Star (1-1), Sochaux (1-1), Angers (2-2).
Battu par : Marseille (1-0), Troyes (4-1), Bordeaux (3-2), Nîmes (2-0), Saint-Etienne (5-0), Strasbourg (3-0), Lille (4-0), Nice (1-0), Lyon (2-0), Lens (3-1).

MONACO :

A domicile :
Bat : Red Star (4-3), Nice (3-2), Sochaux (3-0), Bastia (1-0), Rennes (2-0), Troyes (3-1), Saint-Etienne (3-1), Angers (1-0), Strasbourg (1-0), Lyon (3-1), Lille (1-0), Paris Saint-Germain (3-0), Lens (3-0), Bordeaux (2-0).
Nul avec : Nîmes (3-3).
Battu par : Nantes (3-1), Reims (3-2), Metz (2-1), Marseille (2-0).
A l'extérieur :
Bat : Lyon (3-1), Paris Saint-Germain (1-0), Reims (3-2), Nice (3-2).
Nul avec : Strasbourg (2-2), Bordeaux (0-0), Rennes (1-1).
Battu par : Saint-Etienne (3-2), Lille (2-0), Metz (1-0), Marseille (4-1), Lens (6-3), Nantes (4-2), Red Star (3-0), Sochaux (4-2), Bastia (1-0), Angers (2-1), Troyes (5-0), Nîmes (3-0).

NANTES :

A domicile :
Bat : Saint-Etienne (2-1), Sochaux (1-0), Lille (1-0), Marseille (2-1), Nice (2-1), Monaco (4-2), Strasbourg (3-1), Angers (1-0), Lyon (3-1), Troyes (4-1), Lens (2-1), Bordeaux (3-0).
Nul avec : Rennes (1-1), Bastia (0-0), Red Star (0-0), Paris Saint-Germain (0-0).
Battu par : Nîmes (1-0), Reims (1-0), Metz (2-0).
A l'extérieur :
Bat : Monaco (3-1), Paris Saint-Germain (3-2), Nîmes (2-0), Sochaux (1-0).
Nul avec : Red Star (4-4), Angers (0-0), Lyon (1-1), Troyes (0-0), Lens (2-2), Rennes (0-0), Nice (2-2).
Battu par : Bordeaux (2-1), Strasbourg (2-0), Metz (4-0), Saint-Etienne (2-0), Reims (2-1), Lille (3-0), Bastia (1-0), Marseille (2-1).

NICE :

A domicile :
Bat : Rennes (4-1), Paris Saint-Germain (4-2), Troyes (2-1), Nîmes (2-0), Strasbourg (2-1), Lille (2-1), Metz (1-0), Bastia (2-1), Lens (2-1), Red Star (2-1), Sochaux (5-1), Angers (4-1).
Nul avec : Saint-Etienne (1-1), Lyon (2-2), Bordeaux (0-0), Reims (0-0), Nantes (2-2).
Battu par : Marseille (3-1), Monaco (3-2).
A l'extérieur :
Bat : Angers (3-1).
Nul avec : Lyon (0-0), Sochaux (1-1), Reims (1-1), Rennes (0-0), Metz (2-2).
Battu par : Bastia (2-0), Monaco (3-2), Bordeaux (2-0), Red Star (4-1), Nantes (2-0), Paris Saint-Germain (2-1), Troyes (3-1), Nîmes (2-1), Marseille (4-1), Strasbourg (2-1), Lille (4-2), Saint-Etienne (2-0), Lens (4-2).

NÎMES :

A domicile :
Bat : Red Star (3-0), Lille (2-1), Strasbourg (6-0), Angers (4-0), Metz (2-0), Marseille (3-1), Lens (3-1), Bordeaux (2-1), Sochaux (1-0), Reims (2-0), Nice (2-1), Paris Saint-Germain (2-1), Monaco (3-0).
Nul avec : Saint-Etienne (0-0), Rennes (0-0), Bastia (3-3), Troyes (1-1).
Battu par : Lyon (2-1), Nantes (2-0).
A l'extérieur :
Bat : Nantes (1-0), Red Star (1-0), Bordeaux (1-0).
Nul avec : Monaco (3-3), Paris Saint-Germain (1-1), Troyes (1-1), Lille (1-1), Strasbourg (1-1), Lyon (2-2), Marseille (1-1).
Battu par : Saint-Etienne (4-0), Sochaux (2-0), Reims (2-1), Rennes (2-1), Bastia (4-0), Nice (2-0), Angers (2-0), Metz (3-0), Bordeaux (1-0).

PARIS SAINT-GERMAIN :

A domicile :
Bat : Angers (3-2), Rennes (2-1), Lens (3-1), Red Star (2-0), Reims (3-0), Nice (2-1), Bordeaux (1-0).
Nul avec : Metz (2-2), Bastia (1-1), Nîmes (1-1), Lille (0-0), Lyon (2-2), Marseille (1-1), Troyes (0-0), Saint-Etienne (2-2), Strasbourg (1-1).
Battu par : Nantes (3-2), Monaco (1-0), Sochaux (1-0).
A l'extérieur :
Bat : Sochaux (1-0), Troyes (3-1), Bordeaux (2-1), Metz (3-1), Bastia (2-0).
Nul avec : Lyon (4-4), Nantes (0-0), Red Star (1-1).
Battu par : Reims (6-1), Lille (5-0), Nice (4-2), Marseille (4-2), Saint-Etienne (3-2), Strasbourg (2-1), Angers (3-1), Rennes (2-1), Lens (3-2), Monaco (3-0), Nîmes (2-1).

RED STAR :

A domicile :

Bat : Troyes (2-1), Nice (4-1), Reims (2-1), Lyon (4-0), Monaco (3-0), Lille (2-1).
Nul avec : Nantes (4-4), Bastia (0-0), Marseille (0-0), Metz (1-1), Paris Saint-Germain (1-1), Lens (1-1).
Battu par : Bordeaux (2-1), Sochaux (1-0), Rennes (2-0), Nîmes (1-0), Saint-Etienne (2-1), Strasbourg (1-0), Angers (5-2).
A l'extérieur :
Bat : Rennes (2-1).
Nul avec : Lens (0-0), Strasbourg (1-1), Angers (1-1), Nantes (0-0), Sochaux (0-0), Reims (1-1).
Battu par : Nîmes (3-0), Monaco (4-3), Saint-Etienne (2-0), Lille (1-0), Metz (2-1), Paris Saint-Germain (2-0), Troyes (2-1), Bordeaux (2-1), Nice (2-1), Lyon (2-1), Bastia (2-0), Marseille (3-2).

REIMS :

A domicile :
Bat : Paris Saint-Germain (6-1), Bordeaux (2-1), Marseille (4-3), Nîmes (2-1), Strasbourg (2-0), Lille (4-3), Rennes (2-1), Lens (5-1), Troyes (3-0), Nantes (2-1), Sochaux (2-1).
Nul avec : Nice (1-1), Red Star (1-1), Angers (1-1).
Battu par : Saint-Etienne (2-0), Bastia (1-0), Monaco (3-2), Metz (2-1), Lyon (2-0).
A l'extérieur :
Bat : Bastia (1-0), Monaco (3-2), Nantes (1-0), Angers (2-1).
Nul avec : Lyon (3-3), Metz (1-1), Marseille (1-1), Nice (0-0), Rennes (2-2).
Battu par : Lens (1-0), Troyes (2-0), Sochaux (1-0), Red Star (2-1), Paris Saint-Germain (3-0), Bordeaux (2-0), Nîmes (2-0), Saint-Etienne (3-1), Strasbourg (3-0), Lille (2-1).

RENNES :

A domicile :
Bat : Angers (2-0), Lens (1-0), Marseille (1-0), Nîmes (2-1), Saint-Etienne (3-1), Strasbourg (5-1), Lille (3-0), Paris Saint-Germain (2-1).
Nul avec : Metz (0-0), Bastia (1-1), Troyes (1-1), Nice (0-0), Lyon (0-0), Nantes (0-0), Bordeaux (1-1), Monaco (1-1), Reims (2-2).
Battu par : Red Star (2-1), Sochaux (1-0).
A l'extérieur :
Bat : Red Star (2-0), Angers (2-1).
Nul avec : Nantes (1-1), Nîmes (0-0).
Battu par : Nice (4-1), Lyon (4-1), Paris Saint-Germain (2-1), Bordeaux (1-0), Monaco (2-0), Sochaux (2-1), Reims (2-1), Lens (1-0), Bastia (3-0), Marseille (3-1), Troyes (2-0), Saint-Etienne (3-0), Strasbourg (2-0), Lille (1-0), Metz (5-2).

SAINT-ÉTIENNE :

A domicile :
Bat : Monaco (3-2), Nîmes (4-0), Red Star (2-0), Strasbourg (2-1), Angers (2-0), Metz (5-0), Lyon (1-0), Paris Saint-Germain (3-2), Lens (3-2), Bordeaux (2-0), Nantes (2-0), Lille (4-1), Sochaux (1-0), Reims (3-1), Rennes (3-0), Marseille (4-1), Nice (2-0), Bastia (3-2), Troyes (5-1).
A l'extérieur :
Bat : Reims (2-0), Marseille (2-1), Red Star (2-1), Angers (1-0).
Nul avec : Sochaux (1-1), Nice (1-1), Bastia (1-1), Nîmes (0-0), Strasbourg (0-0), Paris Saint-Germain (2-2).
Battu par : Troyes (1-0), Bordeaux (1-0), Nantes (2-1), Lille (2-0), Rennes (3-1), Monaco (3-1), Metz (3-0), Lyon (1-0), Lens (3-1).

SOCHAUX :

A domicile :
Bat : Nîmes (2-0), Reims (1-0), Rennes (2-1), Bastia (3-0), Bordeaux (5-2), Monaco (4-2), Lyon (2-1).
Nul avec : Saint-Etienne (1-1), Strasbourg (0-0), Nice (1-1), Marseille (1-1), Red Star (0-0), Lille (1-1), Metz (1-1).
Battu par : Paris Saint-Germain (1-0), Lens (1-0), Troyes (1-0), Nantes (1-0), Angers (1-0).
A l'extérieur :
Bat : Red Star (1-0), Metz (1-0), Rennes (1-0), Paris Saint-Germain (1-0).
Nul avec : Angers (1-1), Troyes (2-2), Strasbourg (1-1).
Battu par : Marseille (2-0), Bordeaux (2-1), Nantes (1-0), Monaco (3-0), Lille (4-0), Lyon (1-0), Lens (3-2), Nîmes (1-0), Saint-Etienne (1-0), Reims (2-1), Nice (5-1), Bastia (4-2).

STRASBOURG :

A domicile :
Bat : Bordeaux (1-0), Nantes (2-0), Lille (3-0), Angers (1-0), Metz (3-0), Lyon (2-0), Paris Saint-Germain (2-1), Lens (2-1), Troyes (1-0), Reims (3-0), Nice (2-1), Rennes (2-0), Marseille (3-2), Bastia (3-2).
Nul avec : Monaco (2-2), Red Star (1-1), Nîmes (1-1), Saint-Etienne (0-0), Sochaux (1-1).
A l'extérieur :
Bat : Lens (1-0), Red Star (1-0).
Nul avec : Marseille (1-1), Sochaux (0-0), Paris Saint-Germain (1-1).
Battu par : Troyes (2-0), Nîmes (6-0), Saint-Etienne (2-1), Reims (2-0), Nice (2-1), Rennes (5-1), Bastia (2-1), Bordeaux (4-1), Monaco (1-0), Nantes (3-1), Lille (2-1), Angers (5-1), Metz (2-1), Lyon (4-1).

TROYES :

A domicile :
Bat : Saint-Etienne (1-0), Strasbourg (2-0), Metz (4-1), Reims (2-0), Red Star (2-1), Angers (4-0), Nice (3-1), Rennes (2-0), Bastia (2-1), Bordeaux (1-0), Monaco (5-0).
Nul avec : Lyon (0-0), Nantes (0-0), Nîmes (1-1), Sochaux (2-2).
Battu par : Lille (1-0), Paris Saint-Germain (3-1), Lens (1-0), Marseille (2-1).
A l'extérieur :
Bat : Sochaux (1-0).
Nul avec : Angers (1-1), Rennes (1-1), Marseille (0-0), Metz (1-1), Paris Saint-Germain (0-0), Nîmes (1-1).
Battu par : Red Star (2-1), Nice (2-1), Bastia (5-1), Bordeaux (6-0), Monaco (3-1), Lille (2-0), Strasbourg (1-0), Reims (3-0), Lyon (2-1), Lens (1-0), Nantes (4-1), Saint-Etienne (5-1).

✦

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE DEUXIÈME DIVISION

Groupe A

	Pts	B	G	N	P	p	c
1. Valenciennes	53	6	19	9	6	59	27
2. Rouen	52	4	19	10	5	59	34
3. Lorient	46	2	18	8	8	50	31
4. Sedan	46	2	18	8	8	57	40
5. Gueugnon	43	4	13	13	8	46	31
6. Dunkerque	42	0	17	8	9	46	40
7. Angoulême	40	5	13	9	12	56	50
8. Amiens	39	3	15	6	13	42	41
9. Boulogne	37	3	13	8	13	40	33
10. Auxerre	37	1	14	8	12	36	31
11. Laval	36	3	14	5	15	50	46
12. Fontainebleau	34	3	11	9	14	43	53
13. Brest	33	3	10	10	14	50	52
14. Hazebrouck	30	2	8	12	14	30	49
15. Paris F.C.	30	0	11	8	15	31	54
16. Cambrai	25	2	6	11	17	35	50
17. Quimper	23	2	6	9	19	40	69
18. Mantes	17	0	4	9	21	31	70

Groupe B

	Pts	B	G	N	P	p	c
1. Nancy	52	10	17	18	7	73	34
2. Avignon	46	5	16	9	7	57	31
3. Toulon	46	2	18	8	6	44	22
4. Cannes	44	5	16	7	9	56	37
5. Montluçon	41	1	14	12	6	40	35
6. Toulouse	39	3	13	10	9	49	48
7. Martigues	37	2	13	9	10	47	44
8. Sète	32	3	9	11	12	38	37
9. Besançon	32	3	11	7	14	48	52
10. Châteauroux	31	1	11	8	13	41	44
11. Tours	31	2	10	9	13	41	50
12. Chaumont	31	2	10	9	13	38	47
13. Béziers	30	3	10	7	15	49	60
14. Mulhouse	29	3	8	10	14	46	57
15. Epinal	28	0	8	12	12	32	52
16. Bourges	27	2	7	11	14	26	37
17. Blois	16	1	4	7	21	28	66

Barrages : Avignon bat Rouen 3-0 et 0-2.

Montent en première division : Nancy, Valenciennes, Avignon.

✦

COUPE DE FRANCE

1/32e de finale :

Reims bat Lyon 2-1 (après prolongation).
Marseille bat Nantes 4-0.
Lille bat Hazebrouck 4-1.
Metz bat Cambrai 1-1 puis 1-0.
Toulon bat Monaco 1-0.
Cannes bat Nîmes 2-1.
Montluçon bat Red Star 3-1.
Bordeaux bat Châteauroux 1-1 puis 5-0.
Angers bat Toulouse 3-1.
Rennes bat Aulnoye 1-0.
Lens bat Orléans 2-1.
Strasbourg bat Malakoff 4-0.
Paris Saint-Germain bat Saint-Dié 2-2 puis 4-0.
Troyes bat Nevers 2-0.
Saint-Etienne bat S.O. Maine 2-0.
Nice bat Golden Star 8-0.
Bastia bat Saintes 3-1.
Sochaux bat A.S. Vauban 5-0.
Valenciennes bat Amiens 2-0.
Laval bat Dunkerque 1-0.
Nancy bat Gueugnon 2-1 (après prolongation).
Brest bat Quimper 2-0.
Saint-Louis bat Auxerre 1-0.
Le Puy bat Béziers 1-0.
Libourne bat Tours 3-2.
Lorient bat Châtellerault 2-1.
Martigues bat La Paillade Montpellier 0-0 puis 2-0.
Besançon bat Betschdorf 1-0.
Rouen bat Creil 4-1.
Sète bat Saint-Chamond 4-3.
Paris F.C. bat Andernos 5-0.
Sedan bat Epinal 4-1.

1/16e de finale :

Sochaux bat Bordeaux 0-0 et °3-0.
Metz bat Rennes 2-2 et °5-0.
Bastia bat Nice °2-0 et 2-2.
Lens bat Stade Brestois 0-1 et °5-1.
Troyes bat Rouen 0-1 et °3-0.
Angers bat Lorient 3-3 et °2-0.
Paris Saint-Germain bat Sète 4-2 et °4-0.
Lille bat Paris F.C. 1-0 et °2-0.
Strasbourg bat Besançon 2-0 et °3-2.
Marseille bat Montluçon 0-0 et °1-0 (après prol.).
Laval bat Reims 0-0 et °3-1.
Saint-Etienne bat Le Puy °6-0 et 2-1.
Martigues bat Cannes 1-1 et °4-0.
Valenciennes bat Sedan °2-0 et 3-5 (5 penalties à 3).
Nancy bat Saint-Louis 5-0 et °3-1.
Toulon bat Libourne 4-1 et °5-4.

1/8e de finale :

Saint-Etienne bat Nancy 1-1 et °3-2.
Paris Saint-Germain bat Sochaux 3-0 et °2-0.
Lens bat Toulon °3-1 et 3-1.
Strasbourg bat Martigues °4-2 et 2-1.
Angers bat Troyes °0-0 et 2-1 (après prolongation).
Marseille bat Lille °2-0 et 0-1.
Metz bat Valenciennes °2-0 et 4-2.
Bastia bat Laval 0-1 et °7-1.

1/4 de finale :

Paris Saint-Germain bat Marseille 2-2 et °2-0.
Lens bat Metz 3-4 et °3-1.
Saint-Etienne bat Strasbourg °2-0 et 1-1.
Bastia bat Angers °1-0 et 1-0.

1/2 finales :

Saint-Etienne bat Bastia 2-0.
Lens bat Paris Saint-Germain 3-2 (après prolongation).

Finale :

A.S. Saint-Etienne bat R.C. Lens 2-0 (0-0). Buts de Piazza (soixante-septième) et Larqué (soixante-dix-neuvième).

✦

LA SAISON DE L'ÉQUIPE DE FRANCE

20-8-1974, au Parc des Princes :
FRANCE - F.C. COLOGNE 0-0

20 000 spectateurs
Arbitrage de M. Bancourt

France : Baratelli - Jodar, Adams, Trésor, Bracci - Michel (puis Ravier), Guillou - Richard (puis Parizon), Molitor, Larqué, Bereta (puis Triantafilos).

Cologne : Schumacher - Konopka, Cullmann, Strack, Hein - Neumann, Simmer, Overath - Glowacz (puis Zimmermann), Muller, Lohr (puis Lauscher).

30-8-1974, au Parc des Princes :
SÉLECTION DE FRANCE bat BENFICA 4-2

40 000 spectateurs
Bon arbitrage de M. Wurtz

Buts de Bereta (10e), Chiesa (27e), Bianchi (54e), P. Revelli (75e) pour la sélection, de Humberto (32e), Eusebio (87e) pour Benfica.

Sélection de France : Bertrand-Demanes (puis Curkovic), Vannucci, Adams (puis Bargas), Trésor, Bracci - Huck, Michel (puis Repellini), Guillou (puis Coste) - Chiesa (puis P. Revelli), Bianchi (puis Berdoll), Bereta.

Benfica : Bento - Malta (puis Victor Martin), Barros, Humberto, Artur - Toni, Simoes, Eusebio - Nene, Jordao, Moinhoes.

7-9-1974, à Wroclaw :
FRANCE bat POLOGNE 2-0

25 000 spectateurs
Bon arbitrage de M. Fredriksson (Suède)

Buts de Coste (37e), Jodar (39e). Avertissement à Bereta.

France : Bertrand-Demanes - Jodar, Adams, Trésor, Bracci - Huck, Michel (puis Merchadier), Guillou - Giresse (puis P. Revelli), Coste, Bereta.

Pologne : Tomaszewski - Szymanowski, Wieczorek, Drzewiecki, Bulzacki (puis Sobczynski) - Cmikiewicz, Deyna, Kopicera - Lato, Kapka (puis Kusto), Gadocha.

12-10-1974, à Bruxelles :
BELGIQUE bat FRANCE 2-1

40 000 spectateurs
Bon arbitrage de M. Burns (Angleterre)

Buts de Martens (12e) et Van Der Elst (75e) pour la Belgique, de Coste (16e) pour la France. Avertissements à Adams et Martens.

France : Baratelli - Jodar, Adams, Trésor, Bracci - Huck, Michel, Guillou - Coste, Lacombe (puis Gallice), Bereta.

Belgique : Piot - Van Binst, Broos, Van den Daele, Martens - Van Moer, Verheyen, Van Himst (puis Dockx) - Van Der Elst, Lambert, Teugels.

16-11-1974, au Parc des Princes
FRANCE - R.D.A. 2-2

41 531 spectateurs
Arbitre : M. Sanchez-Ibanez (Espagne)

Buts de Sparwasser (25e) et Kreische (57e) pour la R.D.A., de Guillou (79e) et J. Gallice (89e) pour la France.

France : Bertrand-Demanes - Jodar, Adams, Trésor, Bracci - Huck, Michel (puis Synaeghel), Guillou - Soler, Coste (puis Gallice), Bereta.

R.D.A. : Croy - Doerner, Kische, Weise, Waetzlich - Lauck, Kurbjuweit, Hoefner - Kreische (puis Seguin), Sparwasser, Hoffmann.

26-3-1975, au Parc des Princes
FRANCE bat HONGRIE 2-0

25 000 spectateurs
Bon arbitrage de M. Ohmsen (Allemagne)

Buts de Michel (56e) et Parizon (63e).

France : Charrier - Lopez (puis Merchadier), V. Zwunka, Trésor, Bracci - Huck (puis Papi), Michel, Guillou - H. Revelli (puis Parizon), Triantafilos, Bereta.

Hongrie : Meszaros - Kolar, E. Dunai, Horvath, Toth - Balint, Kocsis, Pinter - Fazekas, Bene, L. Nagy (puis Gass).

26-4-1975, à Colombes :
PORTUGAL bat FRANCE 2-0

24 816 spectateurs
Bon arbitrage de M. Weyland (Allemagne)

Buts de Nene (21e) et Marinho (64e).

France : Charrier (puis Baratelli) - Jodar (puis Boissier), Adams, Trésor, Bracci - Huck (puis Gallice), Michel, Guillou - Parizon, Coste, Bereta (puis Mariot).

Portugal : Damas - Rebelo, Humberto, Alinho, Barros - Toni (puis Pietra), Octavio, Fraguito - Nene (puis Moinhos), Alves (puis Teixera), Marinho (puis Gomes).

21-5-1975, à Rouen :
FRANCE bat QUEEN'S PARK RANGERS 3-0

10 000 spectateurs
Arbitrage de M. Verbeke

Buts de Berdoll (24e), Trésor (66e), Michel (83e).

France : Baratelli (puis D. Bernard) - R. Domenech, Adams, Trésor, Bracci - Huck, Michel, Guillou - Gallice (puis Parizon), Berdoll (puis Arghirudis), Bereta.

Queen's Park Rangers : Parkes - Shanks, Cunningham, Webb, Pritcett - Masson, Beck, Leach - Rogers, Bowles, Westwood.

25-5-1975, à Reykjavik :
ISLANDE - FRANCE 0-0

10 000 spectateurs
Arbitrage discutable de M. Wright (Irlande)

Islande : Dagsson - Torfasson, M. Geirsson, Edwaldsson, Peturssen - Hermansson (puis Magnusson), Sigurvinsson, Juliusson - Leifsson, Hallgrimsson (puis E. Geirsson), Thordesson.

France : Baratelli - Lopez, Adams, Trésor, Bracci - Michel, Larqué, Guillou - Gallice (puis Parizon), Berdoll, Bereta.

Origine des documents photographiques : Miroir du Football (Editions J), Agence France-Presse, Agence SAM, A. Noé.

Document de couverture : *L'A.S. Saint-Etienne bat le R.C. Lens en finale de la Coupe de France 1975 et réalise son deuxième doublé consécutif Coupe-Championnat, exploit unique dans le football français.* (Photo "Miroir du Football")

Achevé d'imprimer, le 21 juillet 1975,
sur les presses de Bernard Neyrolles - Imprimerie Lescaret, à Paris.

Numéro d'éditeur : 391.
Dépôt légal : 3e trimestre 1975.



L'auteur, Charles Bietry (à g.), en illustre compagnie. Debout, Drut, Coche, Jazy, Fittipaldi. A genoux : Kopa, Drucker, Pelé, Puskas.

Participer à la vie du football, en percer tous les secrets, en connaître les principaux aspects, en éprouver les sensations multiples, en un mot vibrer chez soi autant que sur un stade, c'est le rêve de tout amateur de football. Avec LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL, les fanatiques du ballon rond sont désormais comblés.

Ecrit par un grand reporter du football, Charles Bietry, Prix Martini du meilleur article sportif, LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL se présente comme un document complet, exaltant et passionnant. Par la plume de Charles Bietry et par un extraordinaire choix de photographies, LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL retrace les heures chaudes du ballon rond, l'épopée de l'A.S. Saint-Etienne en Coupe d'Europe, la nouvelle carrière de Pelé, les exploits des tricolores contre les Polonais, les affres de Stefan Kovacs, la tumultueuse saison des Marseillais, l'épanouissement du Paris-Saint-Germain, les états d'âme de Jean-Marc Guillou, le drame de Bianchi, etc. Rien ne manque au palmarès du LIVRE D'OR DU FOOTBALL, riche en plus de tous les classements et résultats officiels de la saison.

Pour ouvrir cet ouvrage unique en son genre, nul n'était plus qualifié que Jean-Michel Larqué, le brillant capitaine de l'A.S. Saint-Etienne. Sa préface est un document humain de grande portée.

Notre couverture : Photo ÉDITIONS J.